TAOS AMROUCHE
SOLITUDE MA MÈRE

Préface de François Maspero

Avec *Solitude ma mère,* les Éditions Joëlle Losfeld commencent la réédition des œuvres de Taos Amrouche dans la collection Arcanes.

«Taos Amrouche avait une présence rayonnante, excessive comme une tragédienne antique, rires et larmes mêlés : seule sur scène, chantant *a capella,* elle soumettait en un instant son public à la présence charnelle de sa voix qui remplissait tout l'espace — elle a elle-même, en toute clarté, comparé l'acte de chanter à l'acte sexuel. Elle y joignait une exigence spirituelle toujours insatisfaite. Un goût pour les choses lumineuses, fleurs, fruits, une aspiration à une plénitude qui serait fusion de la chair et de l'âme. [...] Mais, plus que tout, lui importaient ses romans : pour elle, seuls ceux-ci livraient, mis en mots, tout ce qu'elle sentait vivre en elle de lumineux et de tragique. »

François Maspero

Née à Tunis en 1913, Taos Amrouche est la première romancière algérienne de langue française. Elle était à la fois la sœur de l'écrivain Jean Amrouche, mais également l'amie de Gide et de Giono.

Dans ses quatre romans fortement autobiographiques, elle analyse son déracinement, l'exil, la solitude et exprime le besoin d'émancipation des femmes étouffées par la tradition. Taos Amrouche est morte en 1976. *Solitude ma mère,* son dernier roman, est resté inédit jusqu'en 1995, date à laquelle il a été édité aux Éditions Joëlle Losfeld.

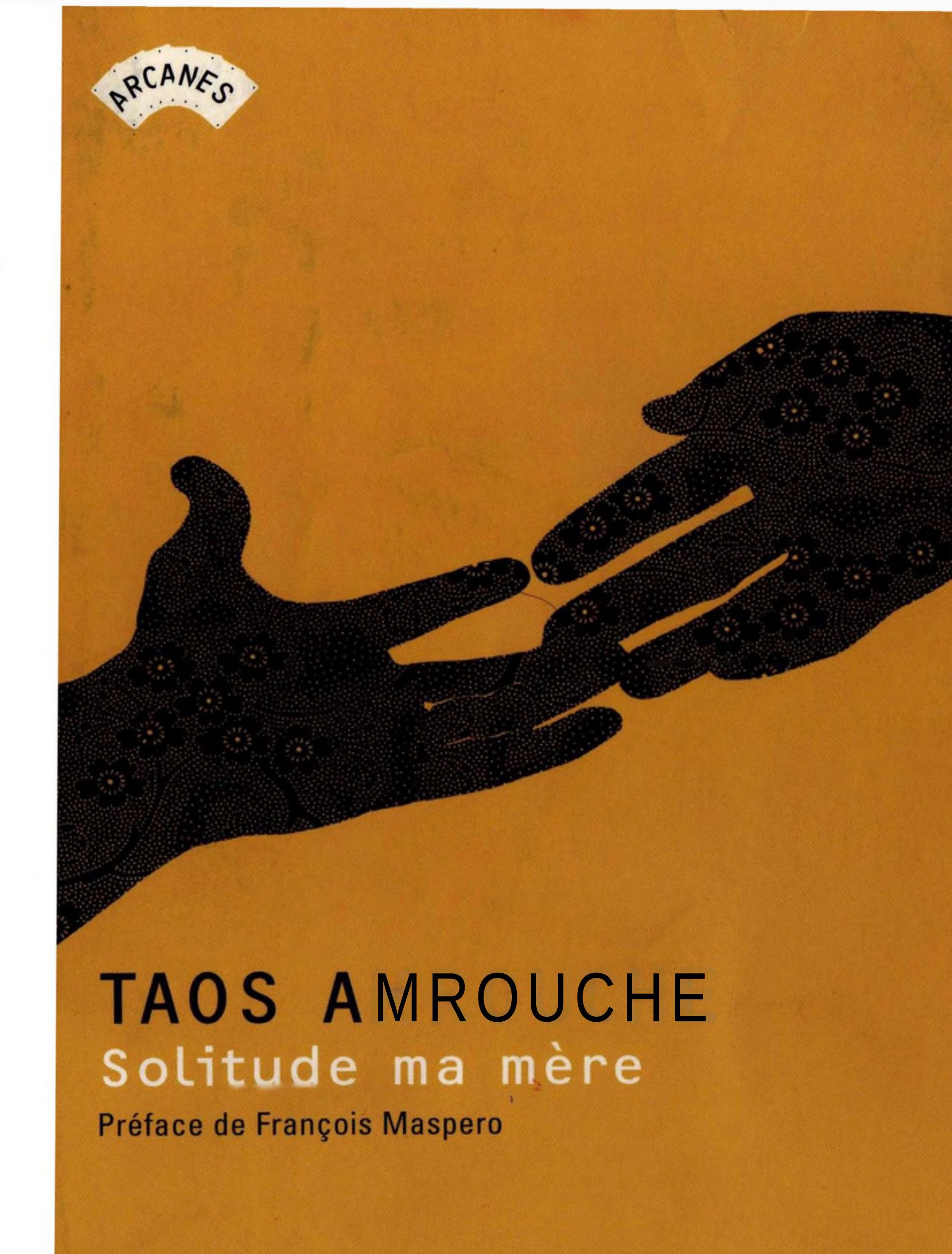
ISBN : 2-07-078733-8

PRIX: 10 €

06-XI A78733

9 782070 787333

conception couverture : transit.design@club-internet.fr
e-mail : joellelosfeld@yahoo.fr



Du même auteur chez le même éditeur :

Jacinthe noire, Éditions Charlot, 1947, pour la première édition. Éditions François Maspero, 1972. Éditions Joëlle Losfeld, 1996.
Rue des tambourins, Éditions La Table Ronde, 1960, pour la première édition. Éditions Joëlle Losfeld, 1996.
L'amant imaginaire, 1975, Robert Morel Éditeurs pour la première édition. Éditions Joëlle Losfeld, 1997.

Du même auteur chez d'autres éditeurs :

Le grain magique, Éditions François Maspero, 1966. Éditions de la Découverte, 1996.
Les chants de Taos, coffret : un album et cinq CD, L'Empreinte Digitale, 2002.

Solitude ma mère

COLLECTION ARCANES DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

ISBN : 2-07-078733-3

Taos Amrouche

Solitude ma mère

Roman

Préface de François Maspero

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

Préface

Marguerite-Taos Amrouche fut dans l'après-guerre, comme son frère Jean Amrouche, une des grandes « voix » de la Radiodiffusion française. Elle avait baptisé sa dernière série d'émissions « Étoile de chance ». Elle n'eut pas pour autant la chance de voir son œuvre littéraire reconnue.

En revanche, elle fut dans les dernières années de sa vie, par ses récitals, ses disques, son livre de poèmes et de contes berbères *Le grain magique*[1], une porte-parole du peuple auquel la rattachait ses racines. Elle reste dans le souvenir de beaucoup comme une des rares et des plus pures interprètes de la mémoire vivante kabyle.

Mais, plus que tout, lui importaient ses romans : pour elle, seuls ceux-ci livraient, mis en mots, tout ce qu'elle sentait vivre en elle de lumineux et de tragique. C'est cette œuvre, à laquelle l'auteur avait donné le titre générique de *Moissons de l'exil*, que Denise Brahimi a décidé de ressusciter en lui consacrant un livre chez Joëlle Losfeld, et que le même éditeur entreprend, en outre, de publier

1. Aujourd'hui heureusement réédité aux Éditions de la Découverte.

intégralement : trois romans depuis longtemps disparus du catalogue des éditeurs – *Rue des Tambourins*, *L'amant imaginaire*, *Jacinthe noire* – et le quatrième resté inédit, *Solitude ma mère*, qui paraît aujourd'hui en premier.

À l'origine, il y a une famille singulière. À la fin du siècle dernier, une jeune femme kabyle n'avait eu pour seule ressource, afin d'échapper à l'opprobre de son village, que de mettre son enfant sans père à la première école laïque de filles d'Algérie, ouverte à Fort-National sous le ministère Combes pour tenter l'impossible assimilation. Ainsi grandit la mère de Taos. Mariée à un Kabyle, elle transmit à ses enfants, suivant la tradition des femmes aèdes, le patrimoine oral berbère[1]. « Une famille de clairchantants », a écrit son fils Jean.

Enracinée dans un village de Kabylie, transplantée dans les années trente à Tunis puis à Paris, la famille Amrouche incarne, par l'itinéraire de Jean et de Taos, les déchirements et les contradictions d'êtres viscéralement attachés à la culture de leurs ancêtres rebelles, et décidés en même temps, coûte que coûte, à s'exprimer au sein de la culture française devenue une part non moins viscérale d'eux-mêmes.

La vie ardente de Taos Amrouche mérite en soi un livre. Il était tentant – et peut-être plus gratifiant pour le lecteur – d'écrire une vraie biographie : l'enfance tunisienne et la pauvreté, la bourse pour l'École normale de Fontenay,

1. *Histoire de ma vie* de Fadhma Aïth Mansour Amrouche (La Découverte) a été accueilli en 1968 par Albert Memmi dans sa collection « Domaine maghrébin » – après avoir été refusé pendant vingt ans par les éditeurs parisiens.

le refus de se conformer à la vie de normalienne, les études de musicologie à la Casa Velasquez qui lui permirent d'intégrer le patrimoine familial aux traditions méditerranéennes, arabe, juive, andalouse, la fréquentation d'écrivains comme Gide et O. V. de Milosz, l'amitié avec Giono, la quête passionnée d'une expression littéraire qui l'exprime toute entière, la conquête trop tardive de la scène et du public par ses chants, le désespoir de ne pas voir reconnaître son œuvre romanesque…

Elle avait une présence rayonnante, excessive comme une tragédienne antique, rires et larmes mêlés : seule sur scène, chantant *a capella*, elle soumettait en un instant son public à la présence charnelle de sa voix qui remplissait tout l'espace – elle a elle-même, en toute clarté, comparé l'acte de chanter à l'acte sexuel. Elle y joignait une exigence spirituelle toujours insatisfaite. Un goût pour les choses lumineuses, fleurs, fruits, une aspiration à une plénitude qui serait fusion de la chair et de l'âme, celle du *Cantique des Cantiques* : elle a longtemps hésité, pour son roman *Solitude ma mère*, entre ce titre-là et un autre, *L'arbouse flamboyante*. Une personnalité solaire : certains amis l'appelaient « petite reine Karomama », nom d'une reine égyptienne dont la statue est au Louvre, d'autres la comparaient, dit-on, à Kahena, autre reine, berbère celle-là.

Denise Brahimi, à qui l'on doit des études axées sur la rencontre, le choc et la fusion des cultures – Fromentin au Sahara, Isabelle Eberhardt en Algérie –, a choisi une voie plus difficile que la simple biographie : rendre compte, en partant de son écriture, de l'univers d'un être à la fois marqué par « les dédoublements et les déchirements » – un double exil, une double culture, une double spiritualité,

un double amour (autant de titres de chapitres du livre) – et par une recherche de l'absolu, d'une harmonie avec soi-même comme avec les autres. Une recherche qu'elle définit comme le «projet unitaire» pathétique et inassouvi de Taos Amrouche; une poursuite de l'impossible qu'elle ne craint pas de comparer à celle de la baleine blanche par le capitaine Achab.

De l'adolescence à l'âge mûr, de la *Rue des Tambourins* à *Solitude ma mère*, les romans de Taos Amrouche mettent en scène sous divers noms (le même, Aména, pour deux d'entre eux) une femme qui vit dans toutes ses fibres ce qu'elle appelle elle-même son «hybridité» et dont toute son œuvre, nous dit Denise Brahimi, serait une lente prise de conscience, le mot n'apparaissant qu'aux dernières pages de son dernier livre, pour être enfin assumée comme une revendication essentielle. C'est probablement aussi à l'époque où elle rédigeait ces pages qu'elle renonça au port de son prénom français pour arborer fièrement celui de Taos (le paon royal, en kabyle) seul.

«L'héroïne, expliquait l'auteur pour présenter son *Amant imaginaire* en 1975, n'est pas d'ici. Elle porte en elle le tourment, l'insatisfaction, la révolte et le sentiment d'un irrémédiable exil. Aména est une transplantée, une inadaptée dont les racines sont à nu et qui entend crier ses racines. D'où son obsédant besoin de prendre racine en chacun de ceux qui croisent son destin... Dans *Solitude ma mère*, elle fait dire à la même Aména : "Je ne ressemble à personne... Je viens d'Afrique...", mais aussi : "Je veux être heureuse et apaisée", rêvant d'une "vie harmonieuse et pleine comme une orange".»

On peut donc comprendre pourquoi les lecteurs d'aujourd'hui seront plus aptes à entendre la voix des héroïnes de Taos Amrouche, plus attentifs et plus passionnés par elles que les éditeurs d'il y a quarante ou même vingt ans : des enfants de «merles blancs» (c'était ainsi que Taos elle-même qualifiait sa famille) sont aujourd'hui légion.

Peut-être, en revanche, les mêmes lecteurs risquent-ils d'être légèrement déroutés par le style et les procédés narratifs de la romancière. Denise Brahimi évoque une filiation avec le roman français d'analyse, de Benjamin Constant à Gide. C'est probablement l'une des singularités de Taos Amrouche que de formuler des passions qui sont totalement de notre temps en des termes classiques qui nous semblent parfois d'un autre âge. Jean Giono disait qu'il y avait en elle une Mlle de Lespinasse. Conçus dans les années cinquante, ses romans fleurent parfois la psychologie de Paul Bourget plus que celle de Stendhal. Mais ils n'y sombrent pas. Parce que, là aussi, apparaissent et triomphent, dans la trame même de l'écriture, toute l'originalité, toutes les ressources qui font la force de «l'hybridation» : dans sa préface à *Solitude ma mère*, Jacqueline Arnaud qui fit tant pour les études berbères signalait «cet art du contraste» comme un trait maghrébin : «Le sens de la beauté, des belles matières, des beaux objets, l'ivresse devant le printemps, la profusion sentimentale font place à l'âpreté tranchante dès que l'honneur ou la justice sont en jeu, à une amère délectation [...] à un goût de la confrontation cruelle avec le destin.»

Denise Brahimi rappelle que Taos Amrouche aimait *Les nourritures terrestres* et *L'amant de Lady Chatterley*. Elle aurait pu ajouter, à plus juste titre encore, *Que ma joie*

demeure. Mais chez Taos, à la différence de Gide, de Lawrence ou même de Giono, nul apprentissage n'a été nécessaire pour dire l'accord charnel des êtres et des choses. « Les Berbères, écrivait déjà Ibn Khaldoun au XIVe siècle, racontent un tel nombre d'histoires... » Au détour des phrases, l'appétit, la gourmandise pour la vie, coulent de source. Au plus profond du malheur surgissent les images d'authentiques bonheurs : « Comme ma mère l'Afrique qui, depuis des millénaires a été convoitée, violée par les invasions successives, mais se retrouve invariablement elle-même [...] Je la sens encore frémissante en moi, l'ardente jeune fille, l'arbouse flamboyante que je fus à dix-huit ans. » Des lignes de ses romans naît alors un chant envoûtant qui s'élève, toujours indompté, et qui rejoint celui de son frère Jean : « Tout meurt tout se dissout pour que naisse la vie/Toute image de nous est image de mort/mais aussi toute mort est un gage de vie. » Oui, Taos Amrouche fut bien une clairchantante.

François Maspero
« Le merle blanc de Kabylie »,
Le Monde des Livres, 19 janvier 1996.

Solitude ma mère, redites-moi ma vie
Voici
Le mur sans crucifix
Et la table et le livre fermé

O. V. de L. Milosz

Prologue

Maintenant, je le sais, je n'irai jamais à Sanchanteur. Luc est pour moi comme mort, plus mort même que s'il était mort de sa vraie mort. Car, mort de sa belle mort, foudroyé comme un arbre, je continuerais à le parer de tous les mérites et à vouloir le rejoindre, fût-ce en rêve... Autrefois, quand un coup me frappait, mon réflexe était d'appeler. Aujourd'hui, il n'y a personne. Je creuse la tranchée de ma solitude, je la creuse avec une application de démente : à quarante ans – et sans qu'un être au monde puisse le comprendre – je suis aussi démunie devant la vie qu'un enfant dans son berceau.

Il était celui qui devait faire de moi une femme, pour que s'épanouît enfin ce bouton aux pétales si étroitement serrés qu'on le dirait de pierre. Car si j'ai connu la déchirure de l'enfantement, je ne suis pas une femme. Des hommes de tous âges et de diverses races ont eu beau m'approcher pour me prendre de force, quand je n'avais pas assez d'indifférence ou de dégoût pour être passive, je ne suis pas une femme pour autant. Une femme est douce, lisse, consentante, et je suis, moi, le fruit qui s'est refusé

à mûrir, le fruit vert à l'âge où l'on ne devrait être que succulence.

Que s'est-il passé ? Rien... ou si peu, en apparence. Hier encore, mon cœur était comme un brasier. Dans la rue, je m'étonnais que les passants transis ne s'en approchent pas. Aujourd'hui, je creuse ma tranchée, je la creuse en avalant mes larmes, sans relever la tête.

Serais-je tombée dans le piège si Luc n'était venu m'apporter, à la clinique, une brassée d'aubépine ? Y serais-je tombée, si, dans la pâleur de sa face, il n'y avait eu ce regard d'une inquiétante profondeur ? Mais je ne savais pas alors que sa bouche si fière pût trembler... J'ai cru que ses bras seraient le nid auquel j'aspirais depuis toujours, ce nid qu'en chaque homme j'ai obstinément cherché.

Luc est vivant. Luc peut ouvrir la porte, et il est pour moi comme mort, parce que je ne pourrai jamais ni le rétablir sur son trône ni surtout lui pardonner de m'avoir méconnue. S'il en était autrement, je crierais vers le large, au lieu de creuser toujours plus profond.

Quelle est cette poupée de cire que je berce sur mes genoux et que j'arrose tous les soirs de mes pleurs ? N'est-ce pas mon amour mort ? Si Luc surgissait, il me trouverait prostrée, avec mes cheveux défaits. Ses grands cils feraient une ombre sur sa joue, et il s'en retournerait en silence. Sanchanteur !... Mais tout s'est écroulé avant de l'atteindre, avant ces jours savourés en rêves où nous eussions pu, dans le calme, nous comprendre – nos étreintes ont été si fugitives ! Nous ne nous promènerons jamais sous les peupliers-trembles de son jardin, je n'entendrai pas le chuchotement des roseaux près de l'eau verte. Il ne m'emmènera pas dans sa barque. Il ne me fera pas

connaître le kiosque à musique délabré où il aime à planter son chevalet. Il ne me soignera pas, l'été, moi la plus atteinte de ses malades. Sa femme et ses fils n'ont rien à craindre : il ne leur échappera pas.

Tout est parti de ce bouquet d'aubépine, de cette douceur de lait qui se répandait sur moi quand, soudain, j'ai évoqué le visage maudit de Robert et les tribulations qui ont suivi. Jusque-là, Luc était pour moi un médecin parmi d'autres. Il me reste à découvrir la raison de tant d'errements, à creuser sans crainte. Aussi, la nuit, dans le noir de ma chambre, quand je suis couchée comme une momie dans mon lit étroit, je tourne les feuillets d'un livre imaginaire sur lesquels viennent s'inscrire les visages de ceux qui m'ont approchée, ou seulement frôlée. Ceux qui ont tenté de me sauver rayonnent comme des enluminures. Ceux qui m'ont déçue s'impriment cruellement et grimacent, malgré mon effort pour les repousser. Quand j'entends le bruit morne de la pluie sur le bord de ma fenêtre et que le sommeil me fuit, c'est alors que je feuillette avec amertume ce livre lisible pour moi seule.

Étais-je capable de n'aimer qu'un héros ? Est-il possible que de tant de folie il ne reste que cendres ? Je croyais presque me trouver à Sanchanteur... Pourquoi n'ai-je pas mieux défendu mon amour ? Pourquoi ai-je permis à Luc de déchoir à mes yeux ? Pourquoi ne l'ai-je pas serré contre mon cœur et n'ai-je pas mis un bandeau pour ne pas voir devenir cuivre ce que je croyais or pur ?

Perdre de manière définitive celui qu'on aime, avoir le sentiment d'être à jamais dépossédée, je ne savais pas encore ce que cela pouvait être, même après que Robert m'eut abandonnée pour une autre. Mais il faut creuser

plus avant pour retrouver la fière jeune fille, l'arbouse flamboyante que j'étais quand aucune main ne s'était avancée pour me cueillir. Il faut ouvrir mon livre à sa première page, toute bleutée, et comme baignée de lune.

Le Beau Clair

À dix-huit ans, à l'âge où mes compagnes avaient des amoureux qui les faisaient danser dans les bals de banlieue et les embrassaient sur les bancs des jardins publics, moi, comme une Victoire de Samothrace, j'allais par les chemins de Mélidja, le visage et les seins offerts au soleil et au vent, à la rencontre de l'amour. Je le voyais partout : dans le ciel, dans les eaux du lac aux flamants roses, dans l'herbe haute qui foisonnait auprès de l'abreuvoir.

Une fièvre typhoïde avait si brusquement transformé la fillette chétive en une adolescente aux formes pleines que des vergetures étaient apparues, moirant la peau de mes hanches. J'étais plongée dans une sorte d'extase. J'écoutais le moindre son pour percevoir le premier appel et y répondre de toute la pureté de mon cœur.

Je ne connaissais pas de garçons. J'avais peur de ceux que mes camarades voulaient me présenter. Au bal du dimanche, il m'arrivait de fondre en larmes. Je me sentais désaccordée et comme traquée. La musique, l'effort déployé pour y être heureux me paraissaient grotesques. Tout s'assombrissait au point d'en devenir funèbre, et moi

je m'éteignais comme une lanterne. J'étais gênée de me trouver entre les bras d'inconnus, j'étais incommodée par leur visage trop près du mien, leur souffle chaud sur ma nuque et les pressions de leurs mains moites. Je détestais la convoitise que je voyais s'allumer dans leurs gros yeux. Parmi les collégiens boutonneux et gauches, en était-il un qui s'enhardît à me serrer, je me raidissais, rejetant le buste en arrière, alors que mes compagnes de classe se faisaient souples et tout alanguies. Elles étaient déjà presque des femmes quand je n'étais qu'une enfant, livrée à elle-même au fond d'un jardin sauvage. Nulle caresse, nul mot câlin ne me venaient de mon père ni de ma mère, qui n'exprimaient librement leur tendresse qu'à l'heure du danger, quand la mort se tenait sur le seuil – et alors, c'était si bon qu'on se serait presque laissé mourir pour profiter plus longtemps de cette douceur inespérée. Seule en face d'une maman merveilleuse mais inaccessible, tenant de l'abeille et de l'oiseau.

Heureuse de tout et accordée au temps, elle faisait son miel avec la moindre goutte de pluie, cueillant les plus modestes fleurs pour en former des bouquets pleins d'esprit. Elle chantait et souriait à longueur de jour, avec son visage de dragée et ses tresses déjà argentées à l'âge où mes cheveux sont encore noirs. Capricieuse et vaillante, lectrice infatigable, elle ignorait l'ennui dans son jardin clos, ne prêtant qu'une attention distraite à la fillette chagrine qui ne lui paraissait pas être la sienne. Tout contact lui était désagréable, hormis celui du soleil ou de l'eau sur sa peau délicate. L'embrassait-on ? Elle avait un mouvement machinal pour essuyer la place où vos lèvres s'étaient posées. Était-ce défense, manque de sensibilité ou une des

manifestations de sa pudeur raciale ? Ou bien, recevant tant de joie de la simple contemplation de la nature, n'avait-elle besoin de rien d'autre ? Elle redoutait qu'on la touchât. Elle connaissait un profond bonheur à biner ses pommes de terre, à cueillir les légumes de sa soupe, à s'occuper de son jardin fou, et souffrait dès qu'on s'apprêtait à couper un dahlia ou une rose, ou même un simple géranium. Elle vous disait alors d'un air farouche :

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette pauvre fleur ? Pourquoi ne l'avoir pas laissée vivre ?

Mais, dès que la maladie s'attaquait à l'un de nous, cette mère, pour nous défendre, se transformait en louve. La pudeur et l'austérité étaient aussi les qualités dominantes de mon père qui, en dépit de son éducation chrétienne, subissait encore l'emprise de nos millénaires traditions kabyles.

Ainsi grandissais-je dans un milieu où manquait totalement cette douceur facile que l'on trouve dans presque toutes les familles. Pendant des années, je me rappelle n'avoir embrassé mon père qu'au jour de l'An et pour sa fête (ou quand j'avais à lui demander pardon de mes fautes, en pleurant). Pour oser, le soir, lui présenter mon front d'un air naturel, il a fallu bien longtemps. Il m'aimait, j'en suis sûre, et ma mère aussi qui m'appelait « ma petite guenuchette » lorsqu'elle était d'humeur tendre, ce qui était loin d'apaiser ma faim de mots caressants.

Tant que j'étais petite, elle me laissa pousser comme une folle avoine. Ce n'est qu'au sortir de la maladie, qui avait failli m'emporter et contre laquelle elle s'était battue jour et nuit, ce n'est que lorsque je surgis devant elle, un beau matin, sous la forme d'une adolescente à la taille souple,

aux épaules rondes et aux seins durs – mes cheveux bouclés retenus par un ruban – que ma mère fit en moi des ravages. Car, dès qu'elle me voyait pomponnée et prête à sortir, elle, si naïve, qui vivait en son jardin aussi recluse qu'une nonne en son couvent, elle pointait son doigt vers mon ventre et me disait d'un ton terrible :

— Souviens-toi, ma fille, que l'on part seule et que l'on revient deux !

Ce sont ces mots lourds de menace, venant d'elle et s'adressant à moi qui ployais déjà sous le fardeau de notre héritage racial, ce sont bien ces mots qui devaient tout empoisonner pour moi, ôtant à l'amour son insouciance et sa grâce. (Je ne connaissais pas alors le secret de ma mère, cette naissance irrégulière, marque indélébile, ressentiment qu'elle ne parvint jamais à surmonter et qui donne la clef d'une méfiance atavique à l'égard des hommes qu'elle voulait à toute force me transmettre.)

Rien n'assombrissait encore la jeune fille heureuse qui retrouvait avec délices le goût du pain chaud, de l'eau fraîche, d'une nourriture frugale, après trois mois de diète sévère, et qui souriait à l'image que lui renvoyait l'armoire à glace de la chambre de sa mère. Me mouvoir librement par les chemins bordés d'orangers en fleur de la proche banlieue de Ténarès où nous habitions était un bonheur extrême. Je m'étais fait un amoureux, aux couleurs de l'arc-en-ciel, vers qui j'allais en bondissant dans mes jupes à ramages. Je lui parlais. Je lui tendais les bras. Il n'avait pas de nom, mais son visage était aussi pur que celui de ma mère. Je n'imaginais rien de dramatique ni de très romanesque : j'allais en dansant à la recherche du compagnon qui me ferait entrer dans la grande ronde.

Un jour, cet amoureux, je crus le reconnaître en un voyageur que je n'avais encore jamais remarqué. Je l'ai tout de suite appelé : « le Beau Clair. » Il descendait du petit train qui nous reliait à Ténarès ; il traversait la gare fleurie de géraniums. Il la traversait sans hâte, le dernier, vêtu de gris, offrant un visage d'une transparence parfaite et des yeux aussi limpides que les eaux du lac aux flamants roses qui bordait la ligne de chemin de fer. Un béret me cachait ses cheveux. Nous nous sommes regardés et timidement souri. Il a passé près de moi d'un air grave, et il s'est éloigné en direction de la mairie. J'étais la plus riche des jeunes filles, car je n'étais plus celle qui voyait son élu dans le ciel, l'herbe mouvante ou les miroirs d'eau, ni celle qui, dans le secret, enviait ses compagnes d'avoir des intrigues : j'avais trouvé une forme à mon amour.

C'était l'époque où je portais, au printemps, un costume assez provocant de drap satin gris fer, très ajusté à la taille par six boutons de métal. Il s'ouvrait sur un corsage capucine, flamboyant les jours de pluie, qui mettait en valeur mon teint clair, mon abondante chevelure brune et les longs yeux qui ne regardaient pas encore la vie avec effroi. J'avais alors un visage enfantin aux courbes douces, dont les pommettes ne devaient s'accuser que plus tard, et une bouche épaisse qui venait à peine de découvrir qu'elle pouvait sourire avec grâce.

Le dimanche, mes compagnes – pensionnaires pour la plupart – allaient retrouver leurs amoureux à la ville. On les rencontrait, entre 11 heures et midi, se promenant dans leurs beaux atours sous les ficus de l'avenue de France ou sur le quai des Voiliers. L'envie me vint de me pavaner

comme elles, dans l'espoir de voir apparaître entre les arbres celui que je n'avais jamais revu, bien que j'eusse rôdé souvent du côté de la petite gare et guetté les voyageurs à travers les eucalyptus. Un dimanche, après la messe, ayant économisé sou par sou le prix du court voyage, je m'échappai. Je fus prise de panique dès l'entrée de l'avenue, devant la marée de promeneurs qu'il me fallait fendre. Je me glissai, avançant avec courage, malgré un sentiment de solitude que je n'avais encore jamais éprouvé, même lorsque j'errais de la colline d'oliviers à la mer, ou du lac à l'oued, poussant parfois mes flâneries jusqu'aux salines, toujours à la recherche de ce prince qui me prendrait par la main pour entrer avec moi dans la vie.

J'allais le long de l'avenue bordée de marchandes de fleurs. J'allais, regardant anxieusement à droite et à gauche, à travers ces haies de promeneurs souriant à leurs souliers vernis, comme si de l'asphalte devait surgir cet être miraculeux de qui je ne savais rien, mais qui occupait toutes mes rêveries, ce Beau Clair à qui je faisais en imagination toutes sortes d'offrandes, partageant avec lui mes espoirs puérils et mes chagrins, et jusqu'aux mandarines qui pendaient à nos arbres.

Un peu honteuse et prête à fondre en larmes, je me disposais à rebrousser chemin, lorsque je le vis tout là-bas, au bout de l'avenue, se détacher d'une statue blanche et venir vers moi, habillé de gris, un œillet à la boutonnière. L'avenue me parut déserte, je me sentis toute nue et très exposée. Il ne portait plus de béret, je pus voir son front et ses cheveux drus, d'un or si beau qu'ils éblouirent l'Africaine que je suis. Un étonnement sans borne se lisait sur son visage et dans ses yeux. J'eus la déchirante intuition

que nous ne ferions jamais un pas l'un vers l'autre. Je ne devais jamais le revoir : il garda toujours ce caractère d'apparition.

Que serait-il arrivé s'il m'avait abordée, comme si j'eusse été semblable aux jeunes filles de mon âge ? Sans doute portais-je la marque de cette solitude à laquelle j'étais promise et l'avait-il perçue ? Ne m'aurait-il pas fait participer à la sorte de danse lente et grave à laquelle se livraient tous ces personnages endimanchés, s'il en avait été autrement ? Il aura compris que j'appartenais à une autre planète.

Je n'ai jamais osé parler à personne du Beau Clair – à Luc moins qu'à un autre. Or son image est la première qui se présente. Un ange ne pouvait-il se dresser pour prévenir la jeune fille des tourments qui l'attendaient ?...

Au fond de la barque, à Sanchanteur, j'aurais su, peut-être, évoquer pour Luc ce visage de mon Beau Clair dont j'aurais vu les traits se former sur l'eau de la rivière, ou dans le ciel comme autrefois. Mais il n'y aura jamais ni barque ni Sanchanteur. Il n'y aura que cette plaie vive, au cœur, par laquelle tout mon sang se répandrait, si je n'y prenais garde. Et il y a ce livre dont je suis condamnée à tourner les pages, comme je suis condamnée à creuser ma tranchée jusqu'à ce que le sommeil veuille me prendre en pitié, juste avant le chant du coq.

Aldo

L'image d'Aldo vient d'éclore dans la nuit. À quel moment est-il entré dans ma vie, pour en sortir presque aussitôt, laissant dans mon souvenir un sillage phosphorescent ? Quelques mois après le Beau Clair : je devais avoir dix-neuf ans ; Alexandre, mon frère, officier à Tlemcen, parlait de son retour.

Aldo, avocat sans cause et poète sicilien, venait de publier ses *Poèmes orphiques*. Il m'est arrivé souvent de raconter son histoire – jamais de la même façon. Mais quel besoin, désormais, de maquiller la vérité ? Qui se soucie encore de moi ? Ne suis-je pas doublement veuve ? – veuve d'Adrien, mort avant d'avoir eu le temps de m'apaiser, et veuve de Luc – qui, à lui seul, aura fait plus de ravages en moi que tous les autres réunis ? Quant à Olivier, le père de ma fille, le compagnon des années les plus sombres, le voici enfin délivré, sans femme ni enfant, menant la vie dépourvue de responsabilités dont il rêvait. Ortega – le bel Ortega – s'est révélé l'aiguille de glace que j'avais eu la présomption de conquérir. Un jour, il a cessé de répondre à mes appels, et je me suis lassée de vouloir étreindre le vent.

C'est au printemps qu'Aldo s'est manifesté, au moment des pieds-d'alouette, des gueules-de-loup, des giroflées et des tabacs, quand ma mère délaissait sa maison pour disparaître derrière les massifs de marguerites blanches, ne rentrant à contrecœur dans sa cuisine que sur le coup de 11 heures pour préparer à la hâte le déjeuner.

Je me trouvais un après-midi, à l'heure du thé, chez Gérald, à Ténarès, quand Aldo fut introduit. Pour qui savait lire, il portait déjà sans conteste le signe de son tragique destin dans cet éclair du regard évocateur d'un monde trop beau...

Il ne me découvrit pas tout de suite. À demi cachée par un paravent, je pus l'observer. Il était mince et d'allure fière. Sa noble tête eût gagné à être supportée par un corps plus élancé. Avec sa voix grave, son léger accent, et sa manière courtoise de s'exprimer (un peu fleurie, même, car il avait l'hommage près des lèvres, comme un Espagnol), il exerçait un pouvoir sur toutes les jeunes filles. Je ne me lassais pas de le contempler, priant le ciel qu'il ne m'aperçût pas encore, tant je craignais la rencontre de nos regards. Il y avait du raffinement dans sa mise. Des manchettes amidonnées, dépassant un peu, égayaient son costume bleu marine, trop sévère pour le pays. Et ses souliers à bout fin semblaient sortir des mains d'un de ces yaouleds qui ne ménagent ni le cirage ni leur peine.

Aldo prit place sur le divan bas, près d'un étudiant marocain au charme indiscutable (Gérald, notre poète anglais, était ami de la beauté – masculine de préférence –, je m'en avise aujourd'hui). Bien que naïve, je perçus tout de suite qu'Aldo était un homme, tant il faisait contraste avec l'Anglais et son éphèbe. Je n'ose décrire son visage : je m'y suis

essayée tant de fois – et dernièrement avec Luc. Je revois les cheveux lisses, d'un noir bleu, rejetés en arrière, et la pointe qu'ils dessinaient au milieu du front à peine bombé, couleur de miel, sans une ride. Aldo s'exposait-il au soleil, ou l'or sourd, plus ardent aux pommettes, était-il la tonalité naturelle de sa peau ? La bouche sombre s'y détachait heureuse et calme. Il abaissait vers sa tasse de grandes paupières brunes, frémissantes comme des ailes. J'attendais la seconde où elles se soulèveraient pour découvrir la splendeur de ce regard vert qu'on disait fascinant. Je désirais, tout en le redoutant que ce regard vînt me toucher.

Aldo finit par relever la tête. Je me mis à exister pour lui. Ses yeux obliques s'ouvrirent, immenses et luisants, comme s'il eût trouvé dans l'herbe un bijou. Il se leva et vint à moi pour me tendre les mains et me faire asseoir près de lui, sur le divan. On eût dit que nous nous connaissions depuis toujours et que nous étions seuls au monde... Il avait la voix si basse qu'elle évoquait le roucoulement des ramiers. Je me tenais très droite, un peu figée, les mains allongées sur les genoux.

Comment nous traversâmes ensemble le patio rempli de géraniums et de chants d'oiseaux, pour nous retrouver dans la rue ? Je ne le saurai jamais. Il était venu me chercher, celui que j'attendais pour me faire passer sur l'autre rive. Désormais, ses yeux seuls comptaient pour moi. (Quand j'ai voulu le dire à Luc, il a souri. Pourtant, jamais yeux verts ne furent plus émouvants : ils faisaient penser à deux lacs abrités par des haies de cyprès.)

Il avait une dizaine d'années de plus que moi. Je n'ai jamais vu en lui un fiancé, ni même un amoureux. L'après-midi, par beau temps, on pouvait l'apercevoir à la terrasse

de la pâtisserie Royale. Regarder passer les filles, poursuivre on ne savait quel songe obsédant paraissait lui suffire. Il avait toujours des gens à saluer – surtout des femmes, jolies pour la plupart, dont il baisait cérémonieusement le bout des doigts. Pour Aldo, mes mains étaient « des urnes anciennes et très fragiles où sommeillent les légendes, les parfums et les mystères »... (Luc aura été seul à ne les avoir pas exaltées, ces mains : il aura mis son point d'honneur à ne chanter que mes imperfections.)

Aldo n'était pas à son aise en ce monde. Cheminer côte à côte et confondre nos vies, cela n'avait pas de sens pour nous qui ne savions pas, au juste, où nous allions. À ma vue, son visage exprimait une douloureuse extase, et quand il approchait mes mains de ses lèvres, il pâlissait et fermait les yeux.

Je n'ai reçu de lui qu'une seule lettre : je n'en recevrai jamais de plus pathétique. Tracés à l'encre noire, sur papier bleu assez ordinaire, les signes appuyés révélaient la noblesse et l'orgueil. Outre quelques ratures, il y avait certaines incohérences attribuées à tort, peut-être, à l'émotion et à l'usage d'une langue étrangère, qui auraient dû me frapper... Quand nous allions nous asseoir sur les rochers, au bord de la mer, il me récitait des poèmes en italien. Dès qu'il consentait à émerger de ce rêve dans lequel le plongeait ma présence, j'aurais pu m'inquiéter de sa tendance à l'hyperbole : il était, à l'entendre, le fils d'une puissante famille, l'héritier de toute une île et de centaines d'hectares de vigne et de forêt. Parlait-on de la mer ? Il « *nageait comme un dauphin* ». S'agissait-il de chevaux ? Il « *montait comme un centaure* ».

Il vivait aussi désœuvré que les sages orientaux qui nous

entouraient. Pour lui, comme pour eux, seule comptait l'heure présente. Il était bien question d'un mystérieux ouvrage qui lui demanderait des années d'effort, mais cela restait du domaine des velléités.

Plus expérimentée, j'aurais su déceler peut-être le mal qui devait l'emporter. Son humeur ombrageuse, son sens très vif de l'honneur pouvaient passer pour les marques d'un grand caractère. Le fait qu'il allât sans but et fût comme flottant, et qu'à l'âge d'homme il me courtisât pour la seule joie de me courtiser, sans penser à me retenir, cela, bien sûr, eût dû me surprendre : j'étais trop charmée pour pouvoir m'en étonner. Pour moi qui avais été absorbée, pendant des mois, par cette sorte de songe irisé que fut le Beau Clair, Aldo avait une réalité éclatante. Il me regardait, j'étais éblouie. Il me parlait, le chant du large m'emplissait les oreilles. Il se taisait, un silence ineffable nous unissait. Et quand il me prenait dans ses bras, c'était avec tant de douceur et de respect que je ne pouvais m'en offenser.

Ce qui me frappe aujourd'hui dans ce comportement, c'est la réserve jointe à une ferveur qu'Aldo se défendait d'extérioriser. Il ne m'a embrassée qu'une seule fois, par un après-midi où le bruit de la mer nous assourdissait. Et ce fut comme si un oiseau s'était posé sur ma bouche. Après avoir frôlé mes lèvres de ses belles lèvres, Aldo, mortellement pâle, s'écarta. Nous n'allâmes jamais plus avant.

Je me souviens de notre promenade sur les hauteurs de la Saïda : c'était mon premier rendez-vous d'amour, celui que me fixait cette lettre bleue, lue en tremblant dans le jardin, à l'ombre du citronnier, en ce mois de mai délirant où les fleurs m'arrivaient à la taille, où le vent jeune courbait les pieds-d'alouette et faisait tomber les dernières oranges.

Nous avons marché d'un air grave tout l'après-midi. Il s'arrêtait pour élever ma main à ses yeux, il la gardait là, comme un bandeau, et puis il la laissait retomber en soupirant, après l'avoir appuyée sur sa bouche.

Il ne m'a jamais interrogée sur mon enfance, ni sur mes origines. Savoir que j'appartenais au vieux peuple berbère, à la race la plus mystérieuse d'Afrique blanche, lui était un enchantement : il en cherchait confirmation dans la finesse de mes attaches, l'ourlet de mes oreilles, l'élégance de mes doigts. Combien eût duré cette aventure si Robert n'avait fait irruption ?...

Avant que le visage de cet ange noir ne triomphe, il faut que je tente de retrouver trace d'une visite que je fis à Aldo, à l'adresse où je n'avais encore jamais osé me rendre.

Le printemps touchait à sa fin, les anémones devenaient rares. Avais-je trop attendu mon poète à la terrasse de la pâtisserie Royale ? L'inquiétude m'avait-elle envahie au point de me donner de l'audace ? Je sais que, forte de mon sentiment sans ombre, en dépit de la réserve que doit s'imposer une jeune fille – surtout dans nos pays – et des principes sévères de ma mère, j'étais allée frapper à sa porte.

Mon prince habitait en meublé, dans une ruelle obscure. Une vieille femme m'introduisit. La chambre d'Aldo donnait sur la cour. Il fallait allumer pour y voir. Surpris plus que gêné, il me fit asseoir près du guéridon sur lequel il écrivait. Une seule note consolante dans ce cadre d'une laideur conventionnelle : quelques anémones rouges, dans un verre, sur le point de s'effeuiller. Il me disait travailler à un article pour une importante revue de Rome. C'est au sortir de cette chambre, éclairée sans pitié par une ampoule nue, que s'imposa pour moi la certitude de ne jamais nous

rejoindre en ce monde. Moins d'une semaine après, le malheur faisait son entrée dans ma vie sous les traits de Robert.

Je me revois prenant congé d'Aldo, de façon définitive, à l'intérieur de la pâtisserie Royale. Il faisait déjà chaud : Aldo avait choisi un coin tranquille dans le salon plein de pénombre. Les fauteuils me parurent énormes et tout me sembla périmé : depuis notre dernière rencontre, Robert avait surgi. Indifférente aux gâteaux et aux boissons fraîches, gênée de sentir mes mains dans celles d'Aldo, je tentai de les lui retirer doucement.

— Aldo, je crois que j'ai rencontré mon fiancé.

Il garda longtemps le silence. Il dit avec effort :

— Je n'ai plus qu'à m'effacer.

Aldo serra une dernière fois mes mains dans les siennes et s'en couvrit le visage ; nous n'étions déjà plus sur la même rive. Était-ce au printemps que nous disions adieu ? Le chemin que nous avions suivi jusque-là ne conduisait nulle part, c'est pourquoi il était si beau...

Trois ou quatre ans après, j'apprenais qu'il était enfermé dans un asile. La mort ne devait pas tarder à le prendre. Sa lettre bleue est restée longtemps dans mon coffret, avec le coquillage qu'il m'a donné. Sa grande photographie en cape noire m'a suivie dans toutes mes pérégrinations. Dès que j'ai su sa mort, je n'ai pu conserver ces reliques. Elles ne sont plus que dans mon cœur, mais pour toujours. Et son visage qui ne m'a apporté que beauté, ses yeux, sa bouche qui la première s'est posée sur la mienne, sont venus s'imprimer sur mon livre, pour compenser toute la noirceur et la souffrance qui devaient suivre.

Robert

Avec Robert, ce sont les faux pas qui commencent, l'engagement dans le tunnel à peine éclairé, de loin en loin, par une image consolante.

À l'heure où d'autres sommeillent et réparent paisiblement leurs forces, j'explore le passé ; je cherche, creusant toujours plus profond, la raison de mon désastre. Et mon cœur, qui jamais ne connaît de repos, vagabonde, sans que je puisse le retenir... Il y a déjà vingt ans que Robert a saccagé ma vie, me détournant d'Aldo. Depuis, je m'obstine à vouloir trouver en chaque homme une compensation à tant de souffrance inutile et d'erreurs.

Je n'arrive pas encore à comprendre comment Robert m'a séparée de ceux qui auraient dû me protéger. Aldo n'était pas seul : il y avait « le bon Édouard », notre voisin, qui, m'ayant vue grandir, s'était mis à me convoiter, à me suivre de son regard mouillé. Il y avait Gérald : bien que sensible aux éphèbes, notre poète anglais s'était décidé à me courtiser à sa manière. On dit en Kabylie que « sept cognées façonnent une jeune fille ». Ma mère faisait remarquer que, depuis ma maladie, les « sept cognées » étaient

allé bon train, tant j'embellissais à vue d'œil. Mon incroyable naïveté ajoutait à mon charme, poussant Gérald à venir me chercher, en auto, dans des costumes de tweed d'un bleu surprenant, au grand déplaisir de mes parents qui mirent fin à ses assiduités en lui donnant à entendre que la réputation d'une vierge était chose aussi fragile que pêche mûre. Gérald dut renoncer à me lire ses poètes favoris et à me mener au Bagdad – salon de thé à la mode où il aimait à parader avec ses cheveux de Nordique, son teint frais et ses nœuds papillon.

Aldo, Gérald et le bon Édouard n'étaient pas seuls pour barrer le chemin à Robert. Il y avait Alexandre, mon frère, qu'on appelait chez nous « le flambeau ». Dans son uniforme d'officier, il avait à mes yeux plus de prestige qu'un prince. (Avec sa fiancée, Xavière, il devait occuper dans ma vie une place prépondérante.) Tous ces gardes du corps ne suffirent pas, car il était dit que Robert, le moins exceptionnel des hommes que je rencontrerais, me rendrait inapte au bonheur dès l'âge de vingt ans.

Il avait dix-neuf ans, il ressemblait à l'Adam de Michel-Ange, avec un visage d'homme-enfant : un nez court, de beaux yeux sombres aux paupières émouvantes comme des anémones, une chevelure végétale et luxuriante. Il était très grand, et de forme athlétique. Portés par un corps d'homme, ce visage d'argile à peine modelé, cette bouche gourmande, ces cheveux toujours emmêlés m'attendrissaient.

Malgré sa jeunesse, il sut d'emblée me parler en maître et même en tyran. C'était bien ce que je cherchais à mon insu – ce que toute femme cherche : un maître. Il n'y avait pas lieu de faire un choix : il était dit de toute éternité qu'il

serait mon fiancé. Comme il avait eu déjà plusieurs intrigues avec des femmes mûres, il avait sur moi l'avantage de n'être pas novice en amour. Néanmoins, je ne m'explique ni cette passivité avec laquelle je l'ai suivi – détournant mes regards d'Aldo et de ses enchantements –, ni cette ardeur que j'ai mise à l'aimer, sans que ses baisers et ses caresses m'eussent à vrai dire épanouie.

Je revois ce jour d'été de notre rencontre qui devait s'achever pour moi dans les larmes. Je m'étais timidement servie pour la première fois d'un rouge à lèvres discret avant de me mêler à mes camarades qui attendaient, comme moi, les résultats de l'examen que nous venions de passer. Très sûr de lui, Robert était un étudiant parmi d'autres. L'aurais-je seulement remarqué, si j'étais rentrée triomphante ? À la faveur de cet échec, Robert pénétrait dans ma vie comme par une brèche. Quand je pense à cet échec, aux proportions qu'il prit à mes yeux et au violent chagrin que j'en ressentis, je revois comme une sorte d'orage transformant en torrents et en lacs mon paysage familier : j'étais la naufragée que Robert venait sauver en barque (finirai-je un jour par ne plus prendre pour des passeurs tous les êtres qui m'abordent ?). Aldo, Gérald, et tous ceux qui comptaient jusque-là, perdirent de leur réalité.

Grâce à Alexandre, mes parents me permirent de sortir davantage et même de m'installer en partie chez Xavière, à Ténarès. Elle habitait sur le quai un appartement haut perché qui tenait de la volière : le ciel et la mer avec tous ses bateaux y pénétraient par de grandes baies sans rideaux. Nous y recevions des amis (Gérald s'y plaisait). Nous y écoutions, tard dans la nuit, de la musique. Nous y mangions

des friandises que Xavière allait chercher dans les souks. Robert s'y est montré quelquefois, mais, dès qu'il me fut possible de le présenter à mes parents, il préféra ma chambre et notre jardin de Mélidja, avec son citronnier des quatre saisons, sa terrasse, et sa fontaine de lierre.

Je revois surtout la période de mes fiançailles clandestines et la blessure que me fut le premier baiser de Robert dans un square, au crépuscule – ce baiser qui me remplit les yeux de larmes et me fit porter la main à ma bouche comme pour contenir un flot de sang... Aujourd'hui (grâce à l'accord que j'ai connu avec Luc), je sais que Robert a commis une effraction, qu'il a déchiré mon cœur et mon âme, et que, de ma part, il n'y a jamais eu adhésion ni participation, mais seulement soumission.

Sa force physique m'éblouissait, ainsi que son intelligence livresque. Ses succès m'impressionnaient parce que je n'avais rien de scolaire. Il sentait que nous étions à part, ma famille et moi, mais quelque chose lui échappait. Qui étions-nous ? D'où venions-nous ? Quelle était notre histoire ?... Il ne comprenait rien à ma nature profonde, et notre drame le dépassait. Aussi me blessait-il constamment sans le vouloir. Nos racines étaient à nu ; c'étaient elles qui demandaient à s'enraciner en un être qui me devienne l'équivalent du pays à jamais perdu et me fasse oublier le sentiment d'exil atroce que nous traînions partout. Cela, Robert n'avait pas assez d'intuition pour le deviner.

Il était fils d'instituteurs français établis à Ténarès depuis des générations. Pour lui tout était simple. Moi, la petite indigène, je n'avais qu'à m'adapter, à marcher du même pas que lui. Au reste, il avait décrété que, puisqu'il était très

grand, je porterais toujours des souliers à hauts talons pour que nous formions un plus joli couple. Peu lui importait l'enflure de mes chevilles. Ainsi de tout. Ma mère devait l'exécrer et mon père se montrer tout juste poli : leur instinct les avertissait que ce garçon n'était pas celui qu'il me fallait. Je rêvais d'un lys, il était un chardon. Je me sentais de grain plus fin que lui.

Je me suis souvent demandé si mes malheurs ne sont pas venus de ce que Robert m'imposât d'interminables fiançailles de quatre ans. Lorsque je pense à lui (et toujours aux moments les plus douloureux), c'est une succession de meurtrissures, de blessantes maladresses que je revois : rien jamais ne fut, avec lui, pleinement accompli. Aucun acte. Je rêvais d'arriver intacte au mariage. Mais j'aurais été capable de me donner dans un élan à un homme qui m'eût aimée sans calcul. Robert m'a grignotée, respectant de façon pernicieuse l'absurde tabou de la virginité. Puisqu'il ne pouvait se résoudre à faire de moi sa femme tout de suite, de peur de compromettre ses études, il aurait dû se contenter de se promener avec moi, sous les amandiers en fleur, en me tenant par le petit doigt.

J'avais une naïveté sans niaiserie qui a survécu à tous mes déboires. Simplement, je n'attends plus. J'ai fini d'attendre. Là est toute la nouveauté. (Bonne ou mauvaise, c'est à Luc que je la dois. J'attendais encore avant de le rencontrer – même après avoir été déçue par Ortega. Je repartais chaque fois d'un nouvel élan, comme un pèlerin sur la terre promise. Aujourd'hui, je suis privée d'élan, sans me sentir vieille ni usée pour autant.

Oui, j'étais aussi capable qu'une autre de devenir femme, de m'ouvrir un beau jour comme une grenade mûre. Mais

pour cela, il ne fallait pas faire, à mes yeux, de l'amour un sentiment honteux; il ne fallait pas distinguer le pur de l'impur, le permis du défendu, puisqu'il s'agissait pour moi de don total. Mariée à un homme simple, j'aurais été sûrement la plus normale et la meilleure des épouses, ou encore si Robert avait fait de moi, sans tarder, sa maîtresse. Mais il devait jouer avec mon corps, durant nos épuisantes fiançailles, sans jamais se résoudre à s'enfoncer en moi.

Il voulut d'abord connaître ma gorge. Je pouvais être fière de ces seins libres qui transperçaient mes corsages, malgré la pudeur qui m'obligeait à fléchir le buste quand je passais devant mon père. C'est dans ma chambre de Mélidja, un soir de septembre, que Robert me demanda ce sacrifice à voix basse. Je disparus derrière le rideau de la penderie pour reparaître presque aussitôt, la poitrine nue, offrant à je ne savais quel bourreau mes seins étincelants. Robert y cacha son visage en murmurant d'inintelligibles paroles, tandis que je me sentais mourir de honte et de peur, car, d'une minute à l'autre, mes parents pouvaient surgir.

Pour conférer plus de solennité à cet instant, il voulut que je lui donne en gage la médaille d'or rose – présent de Xavière – que je portais à mon cou. C'est à partir de ce soir-là que mes seins sont devenus tristes : je n'ai plus éprouvé la même joyeuse exaltation à m'endormir en les prenant dans mes mains comme deux tourterelles, ni la même orgueilleuse fierté à fendre l'air des chemins de Mélidja.

Il était orphelin de mère. Il avait une sœur aînée – Amélie – qui passait sa vie sur une chaise longue. Son père était bien émouvant et pittoresque, à sa façon : instituteur en retraite, le veuvage l'avait rendu semblable – avec

ses cols durs et ses épaules tombantes – à un vieux parapluie. Sec et nerveux, il était bon, mais d'une partialité choquante, car ses regards et ses soins allaient surtout à Robert, orgueil de la famille, comme s'il désespérait de redonner vigueur à la fille atteinte d'un mal indéfinissable contre lequel il ne semblait pas vouloir se mesurer, de peur de dépenser dans une lutte incertaine le peu d'argent destiné aux études de Robert.

Dominant le quartier neuf de Ténarès, constitué par des bâtisses à bon marché, une villa modeste – celle de Robert – se différenciait de ses sœurs par un toit de tuiles roses. Située près du pont de chemin de fer, elle vous engageait à monter jusqu'à elle. Mais dès que vous entriez, la tristesse jetait sur vous son suaire et les sifflements des trains vous transperçaient.

Cette maison avait été longtemps menée par une aïeule despotique. Après la mort de celle-ci, les rênes étaient passées aux mains d'une gouvernante moustachue, brusque, mais efficace. J'avais été tout de suite sensible au pathétique de cette famille. Rien ne me rebutait : ni les hideux coussins de peluche, ni le carillon Westminster, ni les faux objets d'art. La malade m'adopta. Sa transparence et ses beaux yeux résignés me touchèrent. Je fis alliance avec ce cadre – une place m'y attendait que je devais rituellement occuper une fois par semaine durant près de quatre ans.

Vêtue d'un corsage écarlate aux énormes manches ajourées, je me revois adossée à la cheminée de la terne salle à manger. Je me revois surtout descendant au sous-sol, après le déjeuner, pour faire la découverte de la chambre de Robert – une cellule blanchie à la chaux, privée de soleil,

et dont la froide lumière me glaça. L'étroit lit de fer, le fauteuil bancal et la minuscule table de rotin accentuaient l'impression de pauvreté. Entrant par la fenêtre grillagée, la désolation semblait envelopper toutes choses, ce qui n'empêchait pas Robert de se plaire là autant que dans un palais. Seule une étagère chargée de livres réchauffait le cœur. Quel contraste avec ma chambre de Mélidja, orientée au couchant et pleine à ras bord du chuchotement des roseaux ! Et pourtant cette pièce avait son charme avant que Robert ne s'attaquât à l'austérité qui en faisait le prix, avant qu'il n'eût la fantaisie de me préparer ce qu'il devait appeler « une surprise »...

Telle qu'elle m'apparut au premier regard, la chambre était une geôle, avec son lit de fer dont les barreaux peints en noir se détachaient durement sur le crépi des murs. La lumière y était blême, et la fenêtre angoissante autant qu'un judas. Robert y paraissait immense et menaçant. Nous étions à la veille de son départ pour Grenoble où il devait poursuivre ses études. Il avait choisi ce jour-là pour me présenter à son père et à sa sœur. Cela marquait la fin de nos fiançailles clandestines (nos parents ne s'étaient pas encore rencontrés), et j'en ressentais quelque mélancolie. J'aimais tant m'esquiver de Mélidja, à l'heure de la sieste, pour rejoindre Robert, à l'insu de tous, au Belvédère ou sur les plages, car je trouvais du prix à mes retours au crépuscule et aux ruses qu'il me fallait inventer pour ne pas donner l'éveil à mon père.

Par cet après-midi de fin septembre, début d'une longue séparation, je me revois livrée à Robert comme dans le fond d'une forteresse. Nous étions seuls au sous-sol. Dans la cellule grise, le lit était recouvert d'une courtepointe blanche,

à nids-d'abeille. Robert s'y coucha comme un gisant et m'attira contre lui. Il ressemblait à un tronc d'arbre noueux et noir. Brusquement, il se dévêtit, et j'eus la révélation brutale de ce qu'était un homme. (Je ne me lassais pas de considérer cette flèche qui me donnait de l'effroi...) Pourquoi était-ce si redoutable, un homme, et si terriblement beau ? Robert avait l'aspect de l'acier poli. Il était rigide comme une armure, avec son masque tragique. Je me sentais perdue, dépassée, ridicule : j'avais honte d'être vêtue quand lui s'offrait comme le pain sur la nappe.

Je me revois ôtant gravement ma jupe, mon corsage et mes dessous comme on accomplit un rite. L'éclat de mon corps contre le grand corps sombre de Robert m'éblouit. (Je sens encore la chaleur de Robert, son odeur de pierre à fusil et, tout contre mon flanc, toute la cruauté de cette flèche de feu qui ne m'a pas pénétrée.) De pauvres mots ont dû être prononcés : serments inutiles, vaines louanges à ma beauté, à ma blancheur et à ma pureté... Je me disais obscurément qu'il y avait mieux à faire que nous admirer l'un l'autre ; qu'il existait une façon de communier plus souveraine, une forme d'amour plus simple, car, malgré ma crainte, je ne demandais secrètement qu'à être goûtée et absorbée. L'homme qui m'aimait avait assez d'empire sur lui-même pour me détailler et se rassasier de l'harmonie de mes lignes comme si j'eusse été une amphore. Il m'assurait que c'était là une preuve d'amour très rare. Mais, moi, du fond de mon instinct, je jugeais malsaine cette mutuelle contemplation. La gravité du visage de Robert, l'équilibre et la plénitude de son corps ne me suffisaient pas. Ma déception était sans borne, car cet absurde et dangereux hommage rendu à ma virginité, je le ressentais

comme une injure à la féminité. Pour un peu, j'aurais ri cruellement de nous trouver en pareille posture : tout était prêt pour que s'accomplît la loi, et rien ne s'accomplissait. Cette scène ne devait que trop se renouveler par la suite.

Il partit pour Grenoble, me laissant désemparée au point de ne savoir vivre par moi-même : j'étais suspendue aux nouvelles. Ses lettres étaient pourtant très ordinaires. Mais je le lui pardonnais. Robert y faisait souvent allusion, à ces scènes dont le caractère inachevé m'était pénible. Je m'efforçais néanmoins de charger de grâce et de sens le moindre mot. Certains détails relatifs aux loisirs de sa vie estudiantine me permettaient d'entrevoir que mon fiancé ne se privait pas de jolies filles si, moi, je m'imposais une existence de vestale. Ma nature s'en accommodait, qui ne demandait qu'à sublimer toute chose. Je pensais jour et nuit à Robert, pour porter mon sentiment à son plus haut degré d'exaltation. Comme j'en dépérissais, Alexandre et Xavière crurent plus sage de m'envoyer à Paris suivre des cours d'art dramatique.

Je partis peu avant Noël, heureuse de traverser à mon tour cette mer qui me séparait de Robert : je n'allais pas tarder à découvrir que c'était l'exil. La pluie, la grisaille de Paris eurent vite raison de mon enthousiasme. Je ne pus m'acclimater et me mis à détester cette ville fiévreuse et sombre dont je n'apercevais pas les beautés, aspirant au calme ensoleillé de Mélidja. En février, je décidai brusquement de rentrer au bercail, ce qui détermina Robert à venir m'attendre à Lyon où j'avais accepté de m'arrêter une nuit.

Il y avait déjà cinq mois que nous étions séparés. Vingt ans se sont écoulés depuis, et le moindre détail de cette

rencontre est resté gravé en moi à la façon indélébile des tatouages...

Avec quel soulagement tournai-je le dos à Paris !

Où allais-je avec mon secret ? Avec ma toque de velours noir penchée sur le côté et ma voilette à pois ? Une jeune épousée en voyage de noce n'eût pas été plus élégante. À Lyon, je n'aurais qu'à me laisser tomber dans les bras de Robert. Qu'était-il à mes yeux ? Un fiancé ?... Un mari ?... Il était Robert. Et j'étais, moi, un oiseau transi. J'avais un sac neuf, des gants de peau à crispin, et, luxe incroyable, sur ma robe de jersey grenat, un trois-quarts de fourrure racheté à une étudiante fortunée. Je connaissais une joie intense à me regarder à travers ma voilette dans la glace de mon poudrier : au cours de mon enfance, on m'avait répété tant de fois que j'étais laide ! Or, voici que le miroir me renvoyait l'image d'une petite chatte lustrée.

Robert me prit en charge tout de suite. Il était à peine 4 heures de l'après-midi, mais il faisait déjà sombre. Je ne me souviens pas que nous ayons quitté la gare. Je ne revois que la chambre d'hôtel sordide où mes affaires étaient venues s'ajouter à celles de Robert : il y avait là, sur la table, une lampe à alcool, une casserole et comme un matériel de camping, avec quelques provisions éparses sur une serviette. Robert n'avait pas de quoi me faire dîner au restaurant ; il avait l'air très à son aise, comme un habitué. (C'est depuis lors que je déteste les hôtels.) J'entendais dans un rêve la voix de ma mère : « Souviens-toi, ma fille, que l'on part seule et que l'on revient deux ! »

Nous fîmes la dînette. Nous bûmes du thé, beaucoup de thé. Et puis Robert m'entraîna vers le lit aussi étroit et dur que celui de sa cellule de Ténarès. Je ne devais pas

connaître de nuit plus honteuse que celle-là où il n'y eut pas un pouce de ma chair qui ne fût caressé, sans que Robert eût fait de moi sa femme. J'étais embrassée des pieds à la tête, mais Robert s'était juré de ne me prendre qu'au jour du mariage. Il m'initiait inlassablement à toutes sortes de rites. Épuisés, nous sombrions dans de courts sommeils, mais pour recommencer, tandis que le deuil s'installait dans mon âme pour toujours. J'étais comme de la neige salie ; tout se déflorait à mes yeux sans qu'il me fût donné de goûter au bienheureux apaisement auquel j'aspirais.

Le plus atroce était qu'avant de s'assoupir, Robert me racontait ses exploits avec d'autres filles. J'avais alors du mal à ne pas le souffleter, tant son visage m'écœurait. Mais il y avait le mystère de ce corps, et ce fascinant emblème de la virilité. Robert me menait au bord de l'abîme et m'abandonnait ensuite à ma faim. Le terrible était de découvrir – à l'entendre – que dans l'amour tout était codifié. Et quel ravage cela devait faire en moi par la suite ! Car si, d'ordinaire, on tire vanité de ne ressembler qu'à soi-même, dès qu'il s'agit de sexualité, on souffre à l'idée de n'être pas comme les autres. Dès cet instant, je me crus perdue. Aussi pleurais-je mon innocence, tandis que Robert accumulait les maladresses. Je luttais désespérément contre le grand trouble qui m'envahissait, je ne pouvais imaginer que cela fût l'amour, moi qui rêvais d'un corps à corps éperdu et plein de grandeur, d'un duel à mort, digne de ce glaive dressé couleur de braise que j'étais prête à adorer comme un dieu.

Je revois ce lit en désordre, ces draps gris, cette aube grise, et cette pauvre chambre où j'ai cru avoir tant laissé de ma

blancheur. Ma voilette, au moment de remettre mon chapeau, me parut un voile de veuve. Je m'en retournai chez nous humiliée, meurtrie, pleine d'une incommunicable honte, et désespérant d'appartenir jamais à Robert ni à homme qui vive. Je n'étais plus la même : je pesais du plomb. La fierté avait non seulement déserté mes seins mais aussi tout mon corps. « Souviens-toi, ma fille, que l'on part seule et que l'on revient deux ! » Quel fruit amer nourrissais-je, moi qui n'étais pas encore une femme ? Et voici que je ne savais plus me mouvoir avec grâce, ni traverser comme une barque heureuse les beaux chemins de Mélidja.

Pour tenter de me ressaisir, je pris un poste de surveillante au collège de Mélidja, ce qui me permit d'atteindre l'été sans trop de mal. Fiancées pour la plupart, mes collègues étaient autrement sereines : rien ne les choquait. J'essayais de savoir si leurs partenaires s'y prenaient de la même manière que Robert, mais la pudeur et l'appréhension arrêtaient mon enquête. J'étais seule, en proie à mes obsessions. Il y avait, certes, le bon Édouard, avec ses yeux de chien fidèle, mais comment lui demander ?... Quant à Gérald, il allait de plus en plus vers les éphèbes. Restait Xavière, mais, quoique plus âgée, elle était aussi inexpérimentée que moi. La lecture des livres les plus audacieux ne me délivrait pas. C'était mon état d'âme même qui me donnait la nausée : je souffrais de n'être plus celle qui rêvait du Beau Clair, sans m'être transformée, pour autant, en une femme aux gestes sûrs. (Je ne savais pas que j'étais condamnée à ne jamais mûrir, et que vingt ans de larmes brûlantes ne suffiraient pas à me faire éclore ; cette fatalité, cette irrémédiable douleur, seuls les meilleurs parmi les hommes qui m'ont approchée les ont pressenties, ce qui les a conduits

à se comporter avec moi d'assez étrange façon : Saphir surtout, Ortega, et même Luc... Mais chaque visage se formera à son heure et apparaîtra dans sa lumière propre, solaire ou ensanglantée.)

*

Le mois de juillet ramena Robert. Il avait été reçu à ses examens. C'est alors que nous entendîmes parler de doctorat et d'agrégation, ce qui éloignait considérablement la date du mariage. Mon père exigea des fiançailles officielles : la famille de Robert fit la grimace. On recula devant la bague : nous eûmes donc des fiançailles sans gloire ni bague. Mon père – retraité des chemins de fer –, qui venait d'acheter une auto d'occasion et s'en amusait comme d'un jouet, alla chercher à Ténarès la pauvre Amélie toujours aussi diaphane et son père, qui, pour la circonstance, avait revêtu malgré la chaleur un costume sombre et une chemise blanche à col empesé. Robert s'efforçait d'être naturel. Ma mère s'était résignée à ce que je coupe quelques fleurs pour garnir la cheminée. Alexandre et Xavière, qui prenaient le frais sur le lac d'Annecy, ne purent être de la fête ; ils m'envoyèrent une lettre qui me serra un peu le cœur. Tout le monde s'ingéniait à paraître léger, mais la joie était absente. Ma mère, que j'avais soigneusement peignée et poudrée, offrit du champagne, des petits fours et des dragées, mais moi, j'eus de la peine à retenir mes larmes.

C'est à partir de ce moment-là que nous eûmes, Robert et moi, le sentiment que le ver était dans le fruit. Une sorte de duel s'engagea entre nous qui devait nous conduire au

désastre. Robert s'avisa soudain que je ne ressemblais en rien aux jeunes filles qu'il avait l'habitude de fréquenter. Il se mit à déplorer que je n'eusse pas, comme lui, un esprit philosophique. Tout lui était prétexte à ergoter et à moraliser. Il entendait me réformer. Le moindre de mes gestes était analysé (jusqu'à la façon dont je me tenais à table et me servais de mon couteau ou de ma fourchette). Cette atteinte constante à ma liberté m'était intolérable.

*

Il arrivait à l'heure chaude, dans la pénombre de ma chambre, tenant serré dans son poing un petit bouquet de zinnias. À la vue de son front perlé de sueur et de ses cheveux mordorés, mon cœur se fondait de tendresse. Il m'enfermait étroitement dans ses bras et m'embrassait avec une sombre ardeur. J'aimais alors, pour l'aider à reprendre son calme, tenir dans mes mains son visage. Commençait bientôt la lutte vaine à propos des idées. Il ne m'entretenait que de philosophie, moi qui n'étais passionnée que par la poésie, le chant et la connaissance intuitive des êtres. Les noms de Descartes, de sainte Thérèse et de Maine de Biran s'entrechoquaient dans ma tête : pour créer une diversion, j'essayais de l'envoyer au jardin me cueillir une corbeille de figues ou une poignée de jasmin. Il se montrait d'un entêtement et d'une intransigeance incroyables. Ces discussions stériles se poursuivaient même au cours de nos promenades sur les plages ou dans la colline d'oliviers.

Il n'y avait qu'Alexandre, avec sa prestance et sa dialectique parfaite, pour tenir en respect Robert qui devenait alors petit garçon. Bien que moins savante, je me sentais

plus avancée que lui qui, tout en ayant le mot de liberté à la bouche, n'acceptait pas que je fusse différente. Pour vivre en harmonie avec lui, il fallait, à l'en croire, me nourrir nécessairement des mêmes nourritures spirituelles, prendre plaisir aux mêmes choses : aimer le sport, le bridge, et les échecs (Dieu, quel supplice !), les beignets de morue, les tapisseries à fleurs, Bergson, les romances doucereuses, les lampes de chevet en verre dépoli bleuâtre et les meubles Lévitan. C'était sans issue. Et les moments d'abandon sur la terrasse, au clair de lune, ou dans ma chambre, n'arrangeaient rien. Jouer avec le feu n'était même plus un stimulant, puisque nous savions par avance que nous ne franchirions pas certaines barrières : le mal venait de là. Restait seulement cette panique qui me pétrifiait dès que j'entendais le pas de mon père, ou celui de ma mère, cette panique qui devait me suivre partout, au cours de mes aventures amoureuses...

Pourquoi ne puis-je oublier ? La moitié de ma vie et tant de faux pas, de visages, d'expériences, n'est-ce donc pas suffisant pour effacer les traits de cet homme-enfant qui m'a faussée à jamais ?

J'espérais encore que ma blessure se refermerait par la grâce d'un amour total, lorsque Luc me tendit à la clinique son bouquet d'aubépine. Aujourd'hui, je sais que jamais cette blessure ne se refermera : en rêve, je la bourre d'ouate pour en résorber le sang.

Comment en suis-je arrivée à ne plus rien attendre, moi qui n'avais connu jusqu'ici que le supplice de l'espoir ? En cela, Luc aura été mon libérateur. Je ne regarde ni à droite ni à gauche, creusant avec une application que rien

ne peut distraire : le téléphone peut sonner, le timbre de la porte retentir et le télégraphiste surgir, plus rien ne peut m'atteindre. Que d'événements en moins de cinq ans...

À cause de Luc, je me suis cloîtrée. À cause de lui, j'ai mis ma fille en pension (la pauvrette devenait gênante) afin de pouvoir accourir, en taxi, au moindre appel et me jeter haletante dans ses bras, chaque fois qu'entre deux visites à ses malades il pouvait distraire quelques instants que nous passions à nous aimer dans le secret. Nous avons eu quelques douces soirées – mais si rares ! – quand sa femme allait en week-end, ou qu'elle se rendait à Dijon dans sa confortable famille.

Aujourd'hui, je ne sais à qui me fier : je crois découvrir un ennemi en celui qui s'est toujours révélé un ami ; et je prends pour un ami l'ennemi le mieux masqué. Qui peut me suivre, ce soir, dans ma course folle ? Dans la danse incohérente de mes souvenirs ?... Il y a cinq ans, Olivier, le père de ma fille, vivait encore auprès de moi de cette vie pathétique que nous menions côte à côte depuis plus de dix ans, luttant pour un impossible bonheur. Et Miguel Ortega, le plus glorieux des sculpteurs, m'avait convaincue qu'il tenait dans sa main la clef de l'Éden perdu. (Quelle femme ne se serait sentie fière de l'inspirer dans son art et d'être élue par lui ? Quand il traversait à Salamanque la Plaza Mayor, drapé dans sa cape noire, avec ses yeux rêveurs et sa barbe assyrienne, on eût dit un dieu...) Sans lui, Olivier ne m'aurait jamais quittée. À cause de lui, il est parti aux Antilles, berceau de sa famille, pour tenter de s'accomplir : c'est là-bas qu'Olivier peint furieusement ces tableaux qui n'ont pu mûrir sous mes yeux, hanté par tous les Gauguin qui ont fait éclater les murs de leur prison.

Une ou deux fois par an, c'est à peine s'il se souvient qu'il a une fille (il a laissé une enfant, il retrouverait une adolescente pleine de charme exotique auquel il est sensible). Dominé tout entier par la passion créatrice et le souci de la célébrité, Ortega s'est contenté d'être un mirage. Pour lui qui avait mis le cap sur d'autres victoires, le cœur sauvage d'une femme que nul n'a possédée vraiment était un piètre présent. À son âge, on aspire à des conquêtes plus positives : succès, domaines, placements. – « Tu es arrivée trop tard dans ma vie ! » soupirait-il parfois, non sans mélancolie, en levant son noble visage vers l'une des statues qui exaltaient son orgueil et peuplaient son immense atelier. Mais cette mélancolie ne l'incitait pas à cueillir avec moi les dernières joies. Dès qu'on s'éloignait, il n'avait pas son pareil pour tisser un silence éternel... Et pourtant, même après ce mécompte, je n'étais pas dévastée, puisque j'ai pu dominer ma passion pour lui et survivre au départ d'Olivier ; puisque j'ai pu divorcer d'avec Olivier, sans haine ni rancœur, pour épouser mon pauvre Adrien, le sauveur offert par le destin. Oh ! qui, ce soir, pourrait me comprendre et me suivre dans ma danse insensée ?... J'ai perdu Olivier, le compagnon de toujours, perdu Ortega qui m'éblouissait comme un glacier. Et quant à Adrien, le bon, le simple, qui pouvait servir de père à l'enfant, la mort me l'a repris juste comme il allait nous construire de ses mains un abri et me faire connaître une vie paisible dans une bastide, près de la mer, où nous aurions élevé des abeilles et cultivé des fleurs.

J'ai cru que Luc, à lui seul, compenserait tous mes espoirs déçus. Il ne s'agissait pas d'exiger qu'il choisît entre sa femme et moi, mais seulement de me laisser cheminer

dans son ombre. Je ne souhaitais que dépenser pour lui les trésors de tendresse dédaignés par Ortega. Ce qui était irréalisable avec le grand homme engagé déjà dans une vie qui excluait l'aventure semblait concevable avec Luc, médecin brillant et encore jeune, esprit plein de fantaisie quoique un peu morbide, à qui manquait un soutien depuis la mort d'Urbain – l'ami dont l'emprise lui avait tenu lieu de volonté. (Avec quelle émotion m'a-t-il parlé d'Urbain, à la clinique, ce soir où, moi, j'étais obsédée par le souvenir de Robert !)

Olivier... Ortega... Adrien... Et Luc... en cinq ans ! Pour me retrouver avec cette pioche, creusant soir après soir ma tranchée. À la moindre défaillance, au plus léger retour en arrière, le visage fatal de Robert est là.

Il neige ce soir. La neige me recouvre de son suaire. Le froid du gel est dans mes os ; je suis celle qui n'appelle plus ; qui n'attend plus ; qui ne croit plus. Tous les hommes qui m'ont trahie parleraient de fatalité. Tous, sauf Adrien, mon second époux, qui, lui, ne me jugeait pas insatiable. N'existait à ses yeux que la faim du corps et du cœur, à laquelle il faisait face. Il avait le rire franc, le cœur large, l'épaule solide et la main généreuse ; le cheveu rude, la barbe drue, le visage brûlé de soleil, mais l'œil plein de clarté. Il était court, râblé, sans tourment, souverain contre les intempéries et les chimères. Dans ses bras j'avais chaud. Je me sentais toute simple. Il ne me suivait pas dans mon angoisse et mes complications : il les ignorait ; il en avait raison en étant lui-même. Avec les années, nous nous serions compris sans effort. Il m'aurait gavée de miel, de lait, de noisettes, de bonnes choses fraîches et saines. Il aurait renouvelé tout mon sang. Et par le poids de sa présence, la

noblesse, la lenteur de ses gestes, il m'aurait pacifiée en me faisant oublier ma douleur lancinante d'exilée.

En vain je veux tourner la page : ton effigie de plomb est là, Robert. Comment ce visage d'argile presque enfantin qui m'attirait et m'attendrissait, aux premiers jours, est-il devenu de la boue ?

*

La deuxième année de nos fiançailles fut terne. Robert essayait sans succès de m'initier aux échecs et au bridge. Ce que j'aimais ne le touchait pas : chantais-je ? Lisais-je à haute voix un poème ? Il s'endormait, prétendant rendre ainsi le plus bel hommage au charme de ma voix.

Néanmoins, je me revois prendre brusquement le train, un après-midi, pour lui acheter un jeu d'échecs au bazar de Ténarès. Le temps était à l'orage, mais je ne m'en souciais guère, mon absence ne devant pas excéder une heure. Chaussée de sandales blanches, je quittai la maison, prévenant à peine ma mère qui arrosait ses dahlias. Au lieu de rentrer à Mélidja, mon jeu d'échecs sous le bras, je sautai presque sans y penser dans le tramway qui conduisait à ce haut quartier de la ville où Robert habitait. Je n'étais pas encore arrivée que l'orage éclatait, prenant les proportions d'un cyclone et faisant de Ténarès une vraie cité lacustre.

Les communications furent coupées, les rues et les placettes transformées en rivières et en étangs. Éclairs et tonnerre nous pétrifiaient. Tout semblait englouti, du promontoire où nous nous tenions. Le bruit de l'eau, l'odeur de l'eau nous envahissaient : Mélidja était à l'autre bout du monde ; nous étions retranchés. Les trains étaient

arrêtés. Je passai la nuit chez Robert. On fit du feu dans la chambre de la défunte grand-mère pour combattre l'humidité et la mélancolie. La gouvernante moustachue prépara pour moi le majestueux lit de chêne, mais ni les draps brodés ni le couvre-pieds rouge à fleurs blanches n'empêchèrent la tristesse de me gagner sournoisement comme cette eau qui montait... Je ne me souviens pas d'avoir eu un seul instant d'intimité avec Robert qui fut cérémonieux à souhait, m'abandonnant avec ostentation sur le seuil de la chambre.

Dans cette pièce qui sentait la mort, je ne voyais en imagination que barques traversant canaux, fleuves et marécages. Je n'étais moi-même qu'une plante aquatique, gorgée de solitude et d'appréhension : qu'allait dire mon père ? Comment réagirait-il à la nouvelle que j'avais passé la nuit sous le même toit que mon fiancé ? Ses principes ne tiendraient pas compte des circonstances. Il me recevrait durement. J'avais l'impression de devenir de plus en plus minuscule au fond de l'immense lit. J'aurais voulu être un poisson pour me glisser hors de cette maison étrangère jusqu'à ma chambre de Mélidja. Je n'aspirais à rien d'autre, le grand corps de Robert ne me hantait pas.

Dans la nuit, l'orage s'apaisa, mais pour nous mettre en marche, il nous fallut attendre l'après-midi.

Durant le court voyage, Robert fut particulièrement attentif. L'orage avait causé des désastres à Mélidja : des arbres avaient été arrachés, l'oued avait débordé, des enfants s'étaient noyés. Par chance, nos orangers avaient résisté. Contrairement à ce que j'imaginais, mes parents nous présentèrent des visages souriants. Du reste, la terre, le ciel, les fleurs, tout avait une fraîcheur et un éclat inaccoutumés.

On se serait cru en automne; pour un peu, on serait allé à la cueillette des premiers escargots. Les belles-de-nuit ouvraient déjà leurs corolles roses, blanches ou safranées, dans l'allée principale, exhalant avec générosité leur odeur aussi douce que celle du jasmin ou du seringa. Mais le grand rosier dont pas une rose ne réussissait à s'épanouir pleinement, faute de soleil et à cause du vent, le grand rosier vous serrait le cœur avec ses boutons flétris, de la couleur des feuilles mortes, qui tombaient comme fruits pourris. (Je revois les admirables boutons nacrés qui d'abord le recouvraient, nous promettant à chaque saison les plus belles roses de la création. Mais revenaient la grêle et le vent, et adieu nos roses!... La déception se renouvelait sans que ma mère ne se résignât à couper ce rosier mal exposé sur lequel ouvrait sa fenêtre. Chaque fois qu'elle ramassait ces roses noirâtres qui n'avaient pas connu l'éclosion, son chagrin était manifeste : à force de patience et d'amour, elle voulait triompher de conditions aussi cruelles. Ce rosier, elle aurait aimé qu'il fût là, avec toute sa floraison, comme un défi. Tel qu'il était, en cet endroit impossible, il entretenait en elle – pourtant si sage! – une perpétuelle attente du miracle.)

Après ce déluge, c'est tout juste si on ne vint pas à notre rencontre avec des offrandes : mon père nous accueillit dès le portail, comme si nous descendions de l'arche de Noé. Et ma mère sacrifia sur-le-champ un superbe coq blanc qu'elle pluma sous la véranda. Elle me demanda de le farcir avec des herbes du potager. Il résultait de cette grande colère du ciel une extraordinaire clémence. C'était déjà septembre : nous mangions les derniers muscats de la tonnelle près du bassin.

Cette euphorie, je devais la sentir planer au-dessus de nous encore une fois, le jour où nous allâmes en auto à Cédiar rendre visite à l'oncle de Robert. C'était un homme corpulent et débonnaire. Son domaine lui ressemblait, où – à perte de vue – tout n'était qu'ordre et luxuriance. Les arbres bien taillés et arrosés – des orangers, des citronniers, des mandariniers, des bergamotiers – constituaient la principale ressource. Je me souviens avec précision du repas : chou-fleur farci, chapon à la broche, civet de lièvre (on se serait cru en France, chez de riches fermiers, dans cette salle à manger tenant de l'auberge, avec ses faïences et ses cuivres bien astiqués).

Amélie fut installée sur une chaise longue, à l'ombre des eucalyptus, et nous parcourûmes, Robert et moi, la propriété. J'étais heureuse de me promener dans ce bel espace qui parlait à mon cœur de sécurité. Mais Robert était soucieux! il pensait à l'argent que lui donnerait son oncle pour l'aider dans ses études... Je ne me rappelle pas qu'on m'eût à aucun moment présentée comme la fiancée de Robert. Nous partîmes de Cédiar à la tombée de la nuit.

L'auto était chargée de fruits et de chrysanthèmes. J'avais remarqué un chat gris-bleu, un chaton dont le poil ras était aussi luisant que les murs peints à l'huile de ma chambre de Mélidja : je sentis que c'était la seule chose que j'eusse aimé emporter. L'oncle me le mit dans les bras en me confiant que c'était un chartreux. Voilà comment j'héritai de Minounouche.

L'hiver qui suivit fut égayé par la présence au jardin et dans ma chambre de ce chat auquel je m'attachai aussi passionnément qu'une enfant à son ours. Il m'évoquait ce

jour heureux passé à Cédiar. Il me tenait chaud au cœur. Il m'enchantait quand il sautait de biais dans les allées, pour disparaître dans les massifs de marguerites et d'asters, quand il gonflait sa queue, l'arrondissant en arc, pour partir à fond de train comme un petit cheval. Il m'attendrissait quand, faisant la sourde oreille, il cachait sa tête dans le linge blanc fraîchement ramassé, nous présentant de manière comique son arrière-train, s'imaginant sans doute être à l'abri, parce qu'il nous dérobait son museau. Bref, il tenait une place importante dans ma vie qui manquait d'agrément.

Prise par ma surveillance d'internat, j'allais peu à Ténarès, et ne rencontrais Xavière que de temps à autre. J'amassais de quoi faire mon trousseau. Je lisais. J'écrivais intarissablement à Robert. J'essayais de lutter contre cette incompréhension mutuelle qui s'installait en nous. Je rêvais en conduisant, le jeudi, mes processions de pensionnaires sur la colline ou au bord de la mer. Et surtout, je comptais les jours... Je consacrais les dimanches à Amélie et à son père ; c'était devenu une sorte de rite : nous parlions de l'absent, nous nous communiquions les nouvelles récentes. Je me faisais raconter les caprices de Robert, quand il était enfant. C'est à peine si mes parents me voyaient, mais ils n'osaient trop s'en plaindre, tant ils avaient pitié de la pauvre Amélie de qui j'étais la seule distraction. (Luc a raison : ces visites dominicales que je faisais à la maison de Robert ressemblaient à celle que l'on fait aux morts, à l'époque des chrysanthèmes.)

Mes collègues fiancées s'étaient mariées. Ne restaient que celles qui, préférant l'aventure, glissaient de bras en bras.

Ma solitude allait croissant. Les lettres de Robert, de jour en jour plus courtes, étaient impuissantes à combler mon besoin de certitude et de tendresse. Après la lecture de ces décevants messages, je restais seule, avec ma faim, avec mes bras tendus. Le fossé se creusait sous mes yeux. Je haïssais cette lucidité qui éclairait toutes choses en moi et alentour. J'en arrivais à envier une vie à la mesure de la petite voisine d'en face qui ne voyait pas plus loin que la bague de fiançailles – le minuscule solitaire monté sur platine –, le service à gâteau, le store en filet, le lustre et la garniture de cheminée en faux marbre rose. Je me sentais à la dérive... Ma mère ne pouvait se résoudre à couper son rosier, et moi, je ne pouvais me détacher de Robert. Ma mère sortait de ses enchantements pour poser sur moi un regard de prophétesse : ces fiançailles, ce beau-père veuf, cette belle-sœur éternellement malade et ce prétendant qui faisait d'interminables études ne lui disaient rien qui vaille. Elle n'aimait pas Robert. Elle le trouvait trop jeune, égoïste et fat.

— Choisis-le charbonnier, s'il le faut, mais que tu n'aies pas à sortir les jours de pluie ! me disait-elle en se baissant vers ses salades.

Elle estimait que je m'y prenais mal, que je me montrais beaucoup trop empressée envers ce garçon. Lorsqu'elle me voyait allumer la cuisinière, par temps de sirocco, pour essayer de nouvelles recettes et préparer un festin à Robert, elle éclatait :

— Tu en reviendras, de ton chérubin ! «*Mauvais mariage est comme crépuscule, il trouvera les ténèbres prêtes...* » Il a un nez dans lequel il pleut ; il cligne des yeux à vous donner le vertige. Et suffisant, par-dessus le marché ! Tu es

aveugle, ma pauvre enfant, ou tu as des compresses de raquettes de cactus sur les paupières!

Bien souvent mon père intervenait en souriant :

— Dieu veuille que mon cœur ne s'éprenne pas d'une marmite!

Ce qui signifiait que la passion se moque de la raison et que ma mère me tourmentait en vain.

Ce qu'elle pardonnait le plus difficilement à Robert, c'était de se gaver, tandis qu'il me rationnait pour que je fusse plus élégante. Il fallait la voir remplir d'autorité mon assiette et m'enjoindre de manger :

— Tant qu'elle sera sous ma coupe, disait-elle d'un air orageux, elle mangera à sa faim. Merci! je l'ai eue suffisamment malade!

Cette tendresse inquiète de ma mère, je l'ai sentie sur moi comme une main, le soir où je m'étais ingéniée, malgré la chaleur, à préparer au four, selon une recette des souks, de petites têtes d'agneau farcies, servies sur un lit de pomme de terre rôties. Garni de branches de persil et de rondelles de citron, le plat était magnifique. Il embaumait les aromates et le méchoui. Quelle ne fut pas ma déception quand, au lieu de l'ovation espérée, je vis la moue dégoûtée de Robert! Prétendant voir en chacune de ces petites têtes celle d'un agnelet gambadant sur la prairie, Robert refusa de se servir : je lui rappelai en vain qu'il faisait ses délices de la tête de veau. Il mangea deux œufs à la coque. Ma mère créa une diversion, mais le lendemain, elle me salua par ces mots :

— Aména, dans notre village, il y avait une femme dépourvue d'attraits qui s'appelait Touêla. Elle ressemblait à un échalas, et, pour comble, elle louchait. Elle ne

m'en disait pas moins (pour m'inciter à ne pas me mettre en frais pour ton père ni pour quiconque) : «Au temps de ma jeunesse, quand j'avais une joue blanche comme neige et l'autre vermeille comme sang, je n'avais pas besoin, pour plaire, de tant me fatiguer; il me suffisait de descendre de mon âne pour trouver un mari!» —Or chacun sait que l'âne, en pays kabyle, n'est pas une monture reluisante! Fais-en ton profit, Aména.

Il faut en finir avec l'évolution de cet enlisement. Quel bénéfice peut-il y avoir à creuser impitoyablement en soi-même ? Et pour trouver quoi ? «*Narcisse, incorrigible Narcisse, cesseras-tu un jour de chercher ta vérité dans le miroir de tes larmes?...* » Me voilà pourtant condamnée à un narcissisme absolu, cachant en moi l'obsédant besoin des autres qui, s'il est mon tourment, devrait être aussi ma sauvegarde. Cela, Adrien l'avait compris (et même Olivier). Mais le plus compatissant, le plus efficace, aura été Ortega, car l'inestimable don qu'il m'aura fait, c'est de m'absoudre de cette épuisante contemplation de moi-même – inhérente, m'assure-t-on, à la condition de l'artiste – et à laquelle rien, aujourd'hui, ne peut m'arracher, puisqu'il n'y a plus Luc, ni l'espoir de Sanchanteur.

J'aimerais hâter le pas, arriver à l'épisode final, source de mes autres tribulations. Mais il faut, bon gré mal gré, avancer comme dans un marécage. J'attendais constamment de Robert qu'il me délivrât d'une sorte de maléfice. Je la revois, cette nuit de la mi-août qui aurait dû être celle de l'éclosion du miracle... Elle était profonde et soyeuse, traversée d'étoiles filantes. Je croyais à chaque instant voir apparaître dans le ciel la fleur de ma chance. Or cette

même nuit j'eus la révélation qu'étrangers l'un à l'autre, nous n'en continuerions pas moins, Robert et moi, à cheminer absurdement côte à côte vers la catastrophe finale. L'incident fut des plus minces : il aimait les gâteaux; j'avais préparé une tarte aux pommes ronde et dorée comme un soleil. Fière de moi, j'attendais Robert, l'imaginant au moindre bruit sur le point de surgir, un bouquet serré dans son poing. À 8 heures du soir, il n'était encore pas là, lui qui d'ordinaire arrivait en pleine canicule, pour mieux goûter la fraîcheur de ma chambre. Nous dînâmes sans lui, sous la véranda. Mais mon désappointement fut si vif que personne n'osa toucher à la tarte.

Lasse d'attendre au jardin, le chat sur mes genoux, m'acharnant à faire un vœu à chaque étoile filante, j'avais fini par me réfugier dans ma chambre et m'endormir, la joue salée de larmes, près de la tarte posée telle une couronne sur le guéridon. C'était l'époque heureuse où le chagrin n'entraînait pas l'insomnie et où, d'instinct, je demandais au sommeil l'évasion que ne m'offrait pas la vie. Dormais-je donc si profondément, moi qui, aujourd'hui, ne puis tolérer le souffle d'un enfant près de mon visage ou le tic-tac d'un réveil ? Robert affirma qu'il avait dû tambouriner longtemps. Il s'était introduit chez nous, comme un voleur, en sautant par-dessus la grille. Avant de le faire entrer par la fenêtre, je passai comme en rêve mon peignoir. Cette irruption de Robert et la découverte de la tarte près de mon oreiller me donnaient l'impression insolite de côtoyer le monde de l'absurde; je continuais debout une songerie paralysante.

Il revenait de chez son oncle de Cédiar où il avait été retenu. Il me demandait de ne pas lui en vouloir. Fermée,

hostile, je lui tenais rigueur de m'avoir arrachée au sommeil pour ne rien me donner en échange.

— Tu vas manquer le dernier train, lui dis-je d'un air stupide.

Robert habitait une planète et moi une autre : la tarte qui nous servait de témoin le disait clairement. J'entendis les pas de mes parents. Ma mère, à travers la porte, offrit de préparer la chambre voisine pour mon fiancé. Il refusa. Il désirait rassurer au plus vite son père et sa sœur. Nous n'insistâmes pas. Ma vie en eût-elle dépendu, rien ne l'aurait retenu. Il partit, sans remarquer la tarte ni prendre mesure de ma déception.

*

La troisième année de nos fiançailles fut assombrie, à Pâques, par une pleurésie : je renonçai à la surveillance d'internat. Bienheureuse maladie qui me permit de sonder enfin l'amour trop contenu de mon père et de ma mère, mais qui me laissa fiévreuse et affaiblie pour des mois ! Au moindre effort, j'étais en nage. (Je garde encore l'appréhension de ces sueurs nocturnes qui, malgré la chaleur, me faisaient claquer des dents.) Ma mère s'ingéniait à réveiller mon appétit. C'était elle qui portait la nourriture à ma bouche. J'étais redevenue sa nourrissonne. Elle me tentait avec du rouget de roche, du foie de veau, des beignets de cervelle. Mes mouvements d'humeur ne la décourageaient pas. Elle me racontait des histoires cocasses ou me parlait du jardin : la plus simple fleur, la pousse la plus timide la charmaient. Elle avait le souci constant de ne pas exercer sa verve à mes dépens. Même la rigueur de mon

père était vaincue par mon état. Il venait auprès de mon lit, il me prenait la main avec tendresse et me rapportait des souks les sucreries que j'aimais. Je recevais aussi les visites de nos amis de Ténarès, surtout de Xavière qui se dépêchait de prendre le train, à la sortie de son travail. Quant à nos voisins (le bon Édouard en tête), ils m'envoyaient des œufs frais, des fruits ou des fleurs, ce qui touchait ma mère. Je me sentais presque heureuse, malgré l'insignifiance des lettres de Robert.

Le médecin m'ayant recommandé d'éviter le soleil et même les ombres chaudes, j'achetai – outre un grand chapeau de paille – la seule ombrelle qu'il y eût au bazar de Ténarès, la mode n'étant pas aux ombrelles. La soie en était jaunie, les tons précieux, un peu passés. J'entends encore son bruissement d'ailes quand je l'ouvrais au-dessus de mon front.) C'était une ombrelle japonaise, aussi délicate qu'un pommier en fleur... Mais, hélas, comme à mon chat Minounouche, une triste fin devait lui être réservée...

Maintenant, les images se bousculent dans ma mémoire. Je m'étais plu à me commander une robe de mousseline imprimée, un tailleur de taffetas et, pour la fraîcheur, une redingote de lainage blanc. Mais jamais parures choisies avec amour ne se révélèrent plus superflues.

C'est à cette époque-là que Robert prit un malin plaisir à me lire les lettres qu'il recevait de ses conquêtes faciles. Il me faisait remarquer, d'un air avantageux, que toutes ces filles qui s'offraient à lui sans scrupules (et qu'il prenait avec cynisme) appartenaient à la meilleure société grenobloise. Ce manque de tact m'affligeait, et je n'eusse pas touché à mon fiancé avec des pincettes tant que durait ce

petit jeu. Vexé, Robert s'en prenait alors à ce qu'il appelait notre impossibilité foncière de nous comprendre. Il me disait d'une voix de collégien qui récite sa leçon :

— Comprends-moi, Aména : la philosophie est ma vie. D'une autre femme, j'accepterais qu'elle me serve et veille sur mon repos. Je me résignerais à ce qu'elle partage ma vie physique, sans entrer dans ma vie spirituelle. De toi, je ne pourrais admettre que tu ne partages mes goûts profonds, que tu ne te passionnes pas pour ce qui me passionne, parce que tu n'es pas comme ces filles volages qui font les mêmes études que moi et raffolent de la neige et du ski, Aména. Toi, tu es à part, je le vois mieux chaque jour. Il y a le groupe qu'elles forment – elles sont dix, elles sont cent, brunes, blondes ou rousses – et il y a toi. Tu es seule et pourtant redoutable, car c'est ton image qui m'accueille dans ma chambre, après mes frasques, et quoi que je fasse pour me délivrer de ton emprise.

Il avait quatre ans, alors que j'en avais cent. Il cachait sa tête dans mon giron, je lui répondais avec douceur :

— Robert, tu es un enfant. Toute ta philosophie ne te rend pas capable de comprendre que tu demandes l'impossible, que tu t'insurges contre la solitude à laquelle nous sommes tous condamnés. Nous aurions beau lire la même page, épaule contre épaule, et l'aimer, cette page ne résonnerait pas en nous de la même façon. Nous aurions beau manger d'un même plat, admirer le même paysage, faire ensemble les mêmes choses, cela n'éveillerait pas forcément en nous les mêmes échos. Et nous aurions beau, au même instant, contracter le même mal, nous n'en ferions pas pour autant la même maladie : chacun de nous réagirait avec sa nature propre. Alors, à quoi bon nous

chicaner ? Tu pourras, le soir, après le dîner, te plonger à ta fantaisie dans Pascal ou Bergson, je te suivrai dans ton effort ; mais n'exige pas de moi une compréhension autre qu'intuitive. Pour aimer, Robert, il n'est pas besoin de philosophie. L'essentiel est que tu ne sois pas tyrannique.

Hélas, si une accalmie survenait, elle n'était que de courte durée.

Un lamentable incident devait me contraindre à fuir Mélidja pour me réfugier à Alger, auprès d'Alexandre. Le cousin Bayou (il avait tout du taureau) villégiaturait chez nous avec sa femme. Depuis quelques jours, ma mère s'était remise à me taquiner à propos de Robert, qu'elle s'obstinait à surnommer Chérubin en raison des deux années qu'il avait de moins que moi. Ce qui était à peine supportable, venant d'elle, était intolérable venant des autres.

Le drame éclata un matin : ils étaient tous sous la véranda, en train de manger des figues fraîches, tandis que je repassais en chantonnant dans ma chambre.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda la cousine à travers la porte. Sors ! qu'on profite un peu de toi ! Viens manger des figues.

— C'est le jour de son Chérubin, dit ma mère en riant, le jour où elle se pomponne, se juche sur ses hauts talons pour se promener avec lui à Ténarès.

— Quand nous montreras-tu cette merveille et nous présenteras-tu ce Chérubin ? Est-il vraiment long comme un jour sans pain ?

C'était Bayou qui venait de parler d'un ton goguenard.

— Merde !

Un coup de feu n'eût pas surpris davantage. Le mot était parti malgré moi de ma bouche, en même temps que j'éclatais en sanglots...

— Ouvre ! hurla le cousin, en ébranlant la porte de ses poings énormes, car, Dieu sait pourquoi, je m'étais enfermée à clef. Ouvre ! ou je défonce la porte.

— Je t'ordonne d'ouvrir, dit la voix orageuse de mon père.

Tremblante, pleine de pitié pour cette porte, je tourne lentement la clef et je fais face. Ils fondirent tous sur moi.

— Ose répéter ce que tu as dit ! hoquetait Bayou, en me secouant par les épaules, repoussant ma mère qui essayait de s'interposer.

— Tu n'as pas honte ? demandait sévèrement mon père.

— Tu n'as pas honte ? reprenait ma mère. Est-ce ainsi que nous t'avons appris à répondre ? Tu ne comprends plus la plaisanterie, alors ?

Mais au lieu des excuses attendues, je leur criai en pleine figure le même mot, comme si ma vie en eût dépendu. Les bras qui, un temps, étaient restés indécis, s'abattirent avec rage ; lequel frapperait le plus sauvagement, de mon père ou de Bayou ? Les bravant tous, offrant mon visage aux coups, emportée par la fureur, je répétais malgré les gifles le mot infamant.

— Tuez-moi, lâches, mais tuez-moi donc ! Trois contre un, vous devriez avoir honte. Lâches... Lâches ! Vous ne me ferez pas taire. Non ! vous pouvez frapper tant qu'il vous plaira... Je le dirai jusqu'à mon dernier souffle.

Et plus les coups pleuvaient, plus ma frénésie augmentait. Ma mère m'avait prise aux cheveux. Mais on avait beau me tordre les poignets, me gifler à m'en aveugler, je

n'en continuais pas moins à répéter le même mot qui ne signifiait pour moi que ma révolte, mon humiliation, mon violent désir d'émancipation, comme j'eusse répété rouge ou vert d'une voix de plus en plus éraillée et suraiguë, jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Il s'agissait bien d'une protestation de tout l'être, d'une lutte sans merci contre l'esprit même de notre race, contre la prééminence du mâle que ma mère elle-même admettait : parce qu'il était un homme, le cousin Bayou pouvait impunément m'outrager et me battre (c'est tout juste s'il n'avait pas sur moi droit de vie ou de mort). Puisque j'étais une femme, je n'avais qu'à courber le front. C'est à cet ordre haïssable, venu du fond des âges, que je disais farouchement non.

Le déchaînement atteignait son comble : la cousine se voilait la face et mon père cherchait à me faire mettre à genoux. C'est alors que, brandissant mon ombrelle japonaise, j'en frappai le cousin. Le craquement du manche nous dégrisa tous. Pantelante, je réussis à m'échapper, à m'élancer vers la gare, le visage tuméfié, le robe fripée, le chapeau rabattu sur les yeux.

J'échouai chez Robert. Il était seul. Sa surprise et sa consternation furent sans bornes. Cette sauvagerie le dépassait. Il touchait du doigt mon appartenance à une autre race.

— Mon pauvre petit, quel malheur que je ne puisse pour le moment te défendre ! Comment tes parents si bons, si délicats, ont-ils pu ?...

— Ne les juge pas : ni la bonté ni la délicatesse n'ont ici leur place. Tu ne peux pas comprendre. Imagine une éruption volcanique : la lave sort et tout est saccagé. C'est du

même ordre. J'aurais eu une arme à feu, je crois que j'aurais tiré. J'ai frappé comme une forcenée – ma pauvre ombrelle y est restée... Je vois rouge dès qu'une main se lève sur moi : ce sont toutes les femmes de mon pays, opprimées, battues au cours des âges, qui se révoltent en moi. Je me mets alors à détester le mâle, à vouloir le détruire.

— Que vas-tu devenir ?

— Il m'est impossible de retourner à Mélidja tant que cette brute de Bayou y sera. Revoir mes parents qui m'ont remplie de honte me serait très pénible.

— Comment faire ? Ici, avec la complicité d'Amélie, c'est à peine si nous pourrions te garder un jour ou deux. (Il vaut mieux ne pas raconter l'histoire à mon père, ça l'effraierait...) Où vas-tu te réfugier ? Tu ne peux pourtant pas aller à l'hôtel ? Si encore Xavière était là !

— Il faut télégraphier à Alexandre.

— Alexandre ? Mais tu n'y penses pas ! Tu veux te rendre à Alger, quand nous venons à peine de nous retrouver ?

Un peu d'effroi dans la voix de Robert me fut doux. Il poursuivit :

— Et si j'essayais, moi, de raisonner tes parents, de leur faire comprendre que cela me touche directement ?

— Ne m'enlève pas mon courage. Bayou partira, estimant que pareille offense n'a pas été châtiée comme il convenait. Tu peux imaginer ma hâte à vouloir que tu m'épouses au plus tôt. Un malheur aurait pu se produire, nous avions tous perdu notre sang-froid. Je ne savais même plus le sens des mots que je répétais. Mais je savais, en revanche, qu'il fallait tenir en respect cette meute et obéir à une force obscure.

Robert me traita avec ménagement.

Alexandre venait de quitter Tlemcen pour Alger. Il habitait une villa près du jardin d'essai. Si ma présence le dérangeait, il sut n'en rien montrer. Il se fit mon défenseur résolu auprès de mes parents et s'efforça de me consoler. De mon côté, je tâchai de me rendre utile et surtout d'être discrète.

Bien que fiancé à Xavière, il n'en fréquentait pas moins des adolescentes qu'il initiait à la musique et à la poésie. Ces toutes jeunes filles semblaient fascinées par son bel uniforme, ses manières cérémonieuses ou désinvoltes. Sa préférence allait à une brunette dont les yeux étaient comme des jacinthes sauvages. Elle portait des cols Claudine sur des robes d'écolière. Modeste et douce, émouvante de fraîcheur et de grâce avec ses cheveux dans le dos, elle s'asseyait sur le divan, près du phonographe, pendant des heures. Son visage exprimait une extase un peu triste, tandis que je priais dans le fond de mon cœur pour qu'elle fût protégée contre Alexandre tout le temps qu'il la tenait sous son charme, la couvant, la saturant de musique (Mozart et Stravinsky) et la gavant de friandises. Le cœur lourd, je pensais à Xavière. Et je bénissais le ciel de m'avoir mise à l'abri des séductions d'Alexandre en ayant fait de moi sa sœur...

Que de souvenirs ma pioche déterre, que de souvenirs! À Alger, je vécus en recluse, durant trois semaines, refusant d'accompagner mon frère dans ses promenades et me rongeant de chagrin. J'écrivais tous les jours à Robert qui, pour tuer le temps, me préparait, disait-il, une surprise. Vers le soir, je consentais à descendre au jardin d'essai. J'errais à travers les allées, rêvant à *La Guerre* du douanier

Rousseau à mesure que s'éteignaient les dernières lueurs du couchant et que ce monde luxuriant se chargeait de drame.

Le cousin Bayou quittait Mélidja. Je pus rentrer à la maison et retrouver Robert, à Ténarès. Quelle pouvait bien être cette surprise que m'avait réservée mon fiancé ? un livre ? un bijou ?... Non. Robert avait tapissé sa chambre d'un papier peint à grosses roses mauves et orné son lit de coussins de satinette jaune qui faisaient ressortir ce que les meubles avaient de sordide. La petite cellule était méconnaissable, je m'y sentis gênée comme dans une chambre de prostituée. Dans ce cadre fanfreluché, Robert était grotesque. Mais il était si satisfait que je n'eus pas la cruauté de lui montrer ma consternation. Le jeu de bridge que je lui rapportais l'enchanta au point qu'il ne remarqua rien. C'est à partir de ce moment-là que j'évitai de descendre dans ce qu'il appelait son studio. Les jours qui nous séparaient de la rentrée des classes s'écoulèrent sans éclat ni bonheur. Nous ne nous rencontrions plus que par habitude : nos fiançailles n'avaient plus de sens. Meurtrie depuis la scène qui m'avait obligée à fuir Mélidja, je me réfugiais dans un silence chagrin, prétextant ma santé ébranlée. Nous n'allions plus à la mer ni sur la colline d'oliviers, le moindre changement de température me faisait frissonner. Il fallait trancher le lien, mais chaque fois mon bras retombait impuissant.

*

Vint l'été où se produisit la rupture et où mon bras fut assez fort, l'été où Aurélien – ce frère aîné qui pour moi était presque un mythe – se manifesta brusquement.

Mes parents avaient pris le bateau pour la première fois afin de répondre à l'invitation de ce fils fabuleux qui nous avait quittés depuis dix ans pour tenter sa chance en Europe. Voici que ce frère dont on parlait à voix basse comme de l'enfant prodigue qu'on désespérait de jamais revoir, voici que cet Aurélien, dont on vantait (tout en le déplorant) l'esprit d'aventure, nous annonçait à grands coups de trompette sa réussite : il possédait sur les bords de la Marne, à Champigny, un pavillon de quatorze pièces avec parc, roseraie, tennis, bassin aux nénuphars, rocaille, jet d'eau, chenil, que sais-je encore ! Meubles de style, tapis, rien ne manquait. Il avait une auto rouge toute neuve, une Amilcar confortable et rassurante pour emmener sa mère au bout du monde et même au ciel cueillir la lune comme une orange... Aurélien nous offrait trois mois de vacances dorées pour nous faire oublier dix ans de misère et de séparation. Je ne pouvais pas être de la fête ; Robert allait revenir à Ténarès et je me devais de l'attendre.

La villa de Mélidja fut louée pour la saison des fruits à de riches indigènes qui payèrent un bon prix et promirent d'arroser les arbres. Il fut décidé que je passerais le mois de juillet chez Xavière.

C'était notre dernier été. Robert se disait à la recherche de Dieu. Ni sainte Thérèse, ni saint Thomas ne lui avaient été d'aucun secours. Il ne croyait pas, voulait croire, se mettait à la torture, et j'en subissais le contrecoup. Le dimanche, nous allions à la messe de 11 heures. Je m'y

sentais heureuse. Il y prenait un air concentré comme s'il espérait, tel Claudel à Notre-Dame, être foudroyé par la grâce derrière un pilier de l'affreuse cathédrale de Ténarès. Au sortir de là, il tournait en dérision ma croyance, à l'entendre trop intuitive et vague, et dont il n'admettait pas que je pusse me contenter. Il avait beau m'accuser de fétichisme ou de paganisme, cela n'entamait pas ma sérénité. Les chemins les plus inattendus conduisaient à sa maudite philosophie.

À mesure que juillet s'écoulait, mon désir de me libérer grandissait. J'avais envie de revoir ce frère de qui je me souvenais à peine. Champigny m'appelait avec ses merveilles. Xavière s'apprêtait à retrouver Alexandre dans les Pyrénées. La rupture se fit sans drame. Un jour mon bras put sans effort couper le lien. Eh quoi ! pas un cri ? Pas une larme ? Pas une goutte de sang ?... Nous étions au sous-sol, dans sa chambre à jamais déshonorée par les transformations qu'il y avait apportées. Il me démontrait pour la millième fois que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Au lieu de gémir et de protester, je lui répondis avec calme :

— Robert, cela a assez duré. On dit chez nous : « Mauvais mariage est comme crépuscule, il trouvera les ténèbres prêtes. » Séparons-nous sans le dire à personne. Essayons de nous faire à l'idée que nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre. Je vais aller rejoindre mes parents en France. Au retour, j'y verrai plus clair : j'ai besoin de vacances.

Il tenta de me retenir. J'étais déterminée à lui échapper. Déjà, une force inattendue m'emplissait toute. Robert était désemparé. Il prit son air de « petit garçon sans mère ».

— Aména, tu es à moi. Tu sais bien qu'il n'y a que toi. Tu ne vas pas me quitter, Aména ? Encore un peu de

patience et nous serons heureux comme tu ne l'imagines pas.

— Nous verrons ça à la fin de l'été, Robert. Là, ou bien tu penseras sérieusement à m'épouser, à me préférer à ton agrégation et à comprendre que cette situation ne peut s'éterniser, ou bien tu renonceras à moi.

Jusque-là, tout s'assombrissait dès qu'il abordait la question de notre avenir ; j'avais à me raidir, à me défendre devant lui contre le désarroi. Maintenant, j'étais sereine : nous allions nous dire gentiment au revoir, et je lui enverrais des cartes postales.

Quand il me vit résolue à partir, il choisit de révéler la vérité à son père et à sa sœur. Nous décidâmes de rompre nos fiançailles. Amélie fut seule à pleurer ; elle voulut me rendre un bracelet kabyle que je lui avais offert, je refusai. Elle ne m'en reprit pas moins les petites jumelles de théâtre – souvenirs de la défunte grand-mère – que l'on m'avait données en gage, à défaut de bague de fiançailles. J'avais perdu toute faculté de souffrir, je n'aspirais qu'à prendre le large. Moins d'une semaine après, j'étais à Champigny, et je redécouvrais le visage du plus tendre des frères.

De la belle demeure d'Aurélien, je revois surtout le grand salon mélancolique, avec son tapis d'Aubusson, ses meubles précieux, son piano à queue dont nul ne savait jouer, ses fauteuils et ses bergères disposés de façon trop symétrique par une femme de ménage qui prenait soin de ce lieu comme d'une chapelle, y apportant chaque jour des brassées de fleurs. C'est dans ce cadre solennel qu'il me plut de m'installer, séduite par le sofa recouvert de fourrure et par la baie ouverte sur les massifs d'hortensias. Il régnait là un

silence favorable au trouble de mon cœur, car l'image de Robert me poursuivait curieusement depuis que j'avais mis la mer entre nous.

Dans la journée, ce n'étaient que découvertes de toutes sortes à travers Paris et sa banlieue. Le soir, c'était le recueillement. Pour me retirer de bonne heure, je prétextais un livre à écrire, ce qui m'attirait des railleries affectueuses de tous. J'allumais toutes les lampes. Je m'asseyais sur tous les sièges. Je faisais résonner, en les effleurant à peine, les touches du piano désaccordé, et je me réfugiais sur le sofa pour relire une vieille lettre de Robert ou regarder avec attendrissement la photographie qu'il m'avait donnée sur le bateau. Le cœur gros, et la joue humide, je me déshabillais. Et je finissais par m'endormir, doutant d'être jamais délivrée de Robert.

Je n'étais pas à Champigny depuis une semaine que déjà nous nous écrivions à l'insu de nos parents. Ma mélancolie ne tarda pas à frapper mon entourage. Pour un rien, je fondais en larmes. Aurélien me prenait alors d'autorité sur ses genoux et me parlait comme à une petite fille, ce qui avait pour effet de m'amollir davantage. Ces lettres que nous nous adressions en cachette avaient une saveur étrange : nous retrouvions nos premières émotions ; Robert me rappelait nos timides rencontres du début, sous les ficus, il évoquait mille détails que je croyais oubliés, j'en étais toute remuée... Nous nous crûmes sauvés. Je me persuadai que la philosophie ne pouvait être un obstacle sérieux. Je manquais à Robert, Robert me manquait, le reste était sans importance.

*

Xavière seule était dans le secret. Elle me ramena vers la mi-septembre à Ténarès. En raison de la chaleur, nous nous installâmes au Bardo, dans la maison de son beau-frère qui offrait le double avantage d'être fraîche et d'avoir un jardin. C'est à ce moment-là que Xavière fit couper les tresses blondes qu'elle coiffait en macarons sur ses oreilles. Elle y perdit de son charme désuet, car, malgré ses yeux clairs et ses pommettes hautes, son air modeste et ses tuniques de toile mauve, elle ne ressemblait plus à une fleur de lavande.

Je fis savoir à Robert que j'étais de retour. Xavière l'invita à dîner. Il vint un dimanche soir. Assises au jardin, sur un banc de pierre, Xavière et moi nous parlions de nos amours avec un peu d'amertume. La soirée sentait déjà l'automne et nous nous disposions à rentrer, lorsque nous entendîmes crisser le gravier de l'allée : c'était Robert. Nous n'osâmes pas nous embrasser. Il avait bruni, il serrait dans sa main un bouquet de jasmin. Nous demeurâmes un moment sans nous rapprocher, ni même nous regarder, nous laissant envelopper par le crépuscule, tandis que Xavière s'éloignait pour s'occuper du dîner, emportant le jasmin. Quand la nuit fut venue, Robert couvrit ardemment mon visage de baisers, Xavière nous appela avant que rien d'irrémédiable n'eût été dit.

À table, nous fûmes très enjoués. Il parla de mon chat Minounouche que je lui avais laissé en pension. Il parla de ses études, d'Amélie toujours dolente et de son père qui craignait de mourir. Le repas était simple, Xavière fit elle-même le service; cela permettait à Robert de me prendre la main ou de me caresser la joue. Les tourments métaphysiques

n'avaient pas leur place ici où tout vous parlait de bien-être et de certitude. Et Xavière, avec son regard sans ombre, n'était pas faite non plus pour les favoriser. Toute menace semblait donc conjurée, j'attendais avec confiance le moment où nous serions en tête à tête.

— Alors, Robert, où en sommes-nous ? demandai-je courageusement, dès que nous fûmes seuls dans le petit salon. Sais-tu enfin ce que tu veux ?

— Hélas ! soupira-t-il, rien n'est changé. Vivre sans toi, je ne puis l'imaginer, t'embarquer avec moi me fait peur.

Quel effort pour reprendre la barre ! Je n'aspirais qu'à me laisser aller.

— Pourtant, lui dis-je en plantant mes yeux dans les siens, le moment est venu pour toi de te décider et d'agir en homme. Voici bientôt quatre ans que dure cette comédie : tu ne peux me lier indéfiniment à toi, Robert.

— Tu crois peut-être que je me complais dans cette incertitude ?

— Torture-toi tant que tu voudras sur le plan des idées, mais, de grâce, ne joue pas avec moi ! Je ne suis pas une idée, je suis une femme. Une femme, ça se prend en charge, ça demande de la chaleur, de l'attention, et ça en donne en retour. Encore une fois, cesse de parler comme dans les livres, rends-toi à l'évidence : de deux choses l'une, ou tu t'engages envers moi, ou tu consens à ce que je reprenne ma liberté.

— Quel langage tu me tiens, Aména !

— Le seul qui convienne, Robert ! Je ne puis continuer à perdre ma vie. De la patience, j'en ai eu. De la confiance et de l'amour, je ne crois pas t'en avoir privé. Il faut savoir maintenant ce que tu veux.

— Tu ne me parlerais pas différemment s'il fallait me décider, séance tenante, pour l'achat d'une bête !

— Ou tu te décides, ou tu passes ton chemin. C'est clair.

Cette discussion stérile ne se prolongea pas moins de deux heures. Il cherchait en vain à m'attendrir en me prenant dans ses bras : ma volonté ne fléchissait pas. Vers minuit, sur le point de nous séparer, je lui disais encore :

— Robert, je suis prête à me contenter d'un morceau de pain et d'un oignon cru, si tu m'épouses d'ici la fin de l'année. Mais je ne veux pas me consumer à Mélidja, tandis que tu passeras examen sur examen. D'ici à Noël, je serai ta femme, ou tu me perdras.

— Aména, tu n'es pas raisonnable. Cette séparation nous a confirmés dans l'idée que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre. Laisse-moi terminer mes études, afin que tu n'aies à manquer de rien. Nous aurions belle mine à tirer le diable par la queue, avec un salaire d'instituteur, dans le bled (sans parler des enfants qui viendraient immanquablement). Non et non, c'est de la folie ! Je te promets de travailler jour et nuit et de t'écrire souvent, mais toi, dis-moi que tu m'attendras.

— N'insiste pas, Robert. Je ne me considère plus comme ta fiancée. Tu es libre, et je suis libre.

Xavière a surgi juste à temps pour lui dire avec gravité :

— Soyez honnête, Robert. Si vous n'êtes pas sûr d'épouser Aména dans les mois qui viennent, alors cessez de lui écrire et de la tenir en suspens.

Il est parti tête basse, et je me suis jetée sur mon lit, harassée. Xavière voulait tout savoir, mais j'étais incapable de finir mes phrases. Ce n'est que plus tard, le lendemain, que je pus me confier à elle en pleurant. J'étais vidée,

désorientée, mais je ne regrettais rien : j'avais besoin d'un compagnon, non d'un ergoteur.

*

Nous regagnâmes le quai des Voiliers. Outre nos chambres, Xavière y avait une terrasse exaltante comme le pont d'un navire d'où l'on apercevait – dominant la mer – l'incomparable village arabe de Sidi-Fredj. L'immeuble avait un patio luxuriant sur lequel s'ouvrait ma chambre. Il nous faisait fête avec ses rosiers, ses géraniums en caisses, ses pots de basilic à toutes les fenêtres, et ses deux escaliers de marbre. Un hadj encapuchonné de blanc montait une garde jalouse sur ces trésors, tout en faisant infuser à longueur de jour du thé à la menthe dans la pénombre de sa loge.

Dès la Toussaint entrèrent dans notre cercle tous ceux qui allaient jouer un rôle dans mon drame : Octavie, Huguette, puis Kader, et son inséparable ami surnommé Saphir, à cause de ses yeux bleu nuit. Et Michel, enfin, qui devait me tenir lieu d'ange gardien. Cet hiver-là, Xavière accueillit avec empressement toutes les occasions de me divertir. Mes parents avaient admis d'assez bonne grâce de ne me voir que deux ou trois fois par semaine : ce va-et-vient continuel m'était une aide. Le calme de Mélidja alternait avec l'agitation de Ténarès, l'austérité de mes parents avec la fantaisie de nos nouveaux amis. Alexandre, toujours à Alger, faisait de fulgurantes apparitions qu'il mettait à profit pour me soutenir auprès de mon père, lequel, en bon Kabyle, me voyait d'un mauvais œil échapper à sa tutelle. À défaut de mariage, il ne me restait selon lui

qu'une manière d'assurer mon indépendance – prendre un poste d'institutrice dans le Sud. On tenta de le persuader que j'étais appelée à un destin plus singulier. Il devait toujours déplorer de me voir abandonner la sécurité pour la chimère.

J'étais profondément désaccordée. Je m'ingéniais à suivre le rythme trop rapide de ceux qui m'entouraient, mais le moindre incident provoquait en moi de brusques dépressions.

Un jour, Octavie fit son entrée parmi nous dans sa petite auto baptisée « Coccinelle ». Pauvre Octavie, voici des années qu'elle est morte, après une agonie qu'il ne m'a pas été possible d'adoucir, mais je ne puis évoquer la triste fin de mon aventure avec Robert sans parler de la gratitude que je lui garde pour la main ferme qu'elle m'a tendue à Grenoble quand – après avoir pris mesure de la déchéance de Robert – j'ai failli chavirer... Octavie était encore belle et Alexandre ne l'avait pas encore dévastée. Et tels étaient le charme et la serviabilité de cette nymphe que ce fut bientôt comme si nous l'avions toujours fréquentée.

Dans son sillage, c'est Huguette qui s'avance avec ses cheveux d'ébène ramenés au sommet de la tête en une tresse unique, ses joues trop rondes, et ses yeux étroits d'aigue-marine. Comme Aldo, elle aimait à se montrer dans une tenue un peu sévère, à la terrasse de la pâtisserie Royale. Elle n'avait pas sa pareille pour organiser à peu de frais des soirées. Elle s'attacha résolument à moi en raison de mon chagrin. (Elle-même avait dû rompre des fiançailles dans des circonstances pénibles...) On dit qu'elle est devenue indolente et craintive, esclave d'un mari exclusif

et de nombreux enfants. Ce portrait ressemble si peu à la jeune fille alerte et décidée dont l'image est liée au souvenir de mes déboires que je n'ai jamais voulu revoir Huguette... C'est à elle que nous dûmes, Xavière et moi, de nous être enrichies de l'amitié de nos deux peintres Saphir et Kader.

Nous allions tantôt chez Huguette ou Gérald, tantôt chez Octavie qui, s'il faisait beau, nous promenait dans Coccinelle aux alentours de Ténarès. Mais à la tombée du soir, arrivait toujours le moment où je perdais pied. Si l'on s'en apercevait, je n'avais que la ressource de m'enfuir pour ne pas fondre en larmes. Je pensais à Robert, à ces quatre années que je lui avais consacrées en pure perte. J'avais beau me répéter que rien n'était à regretter, je ne pouvais profiter de ma liberté reconquise, ni disposer de moi-même. J'étais imprenable parce que j'étais déjà prise, malgré la rupture. Je continuais à être vouée à Robert pour la seule raison qu'il avait été le premier à me tenir nue dans ses bras.

J'avais une vie de princesse, aussi bien à Mélidja que chez Xavière. Aucune obligation : je me levais à l'heure qui me plaisait. Chacun s'efforçait de ne me heurter en rien, même mon père qui ne se consolait pas de mon oisiveté, et ma mère volontiers taquine. À Ténarès, j'avais une chambre toute blanche donnant sur le fameux patio, avec un grand divan bas, des rideaux de grosse toile jaune, et, sur le rebord de ma fenêtre, un pot de basilic et de capucines. La bonne me servait mon petit déjeuner au lit. Et j'étais pourtant malheureuse à attendrir les pierres. Le sommeil me fuyait, une fièvre sournoise devint ma compagne fidèle.

Huguette qui me savait coquette se mit à m'entraîner de magasin en magasin. Je rentrais fourbue. L'arrivée d'Alexandre pour le réveillon ne fut pour moi d'aucun secours. Je dépérissais. Personne ne me parlait de Robert, on avait organisé autour de moi la conspiration du silence; au lieu de m'inviter à me délivrer, on m'entraînait de mondanité en mondanité. Les malades préfèrent qu'on s'intéresse à leur mal, si même au début ils y répugnent. Dans les bals où Huguette et Saphir valsaient à merveille et devenaient le point de mire, je sentais monter mon agressivité et trouvais tout le monde grotesque. Il me manquait un ami silencieux et sûr, j'avais besoin de calme, de mesure, de lumière plus tamisée et plus tendre. Par bonheur, tout cela devait m'être accordé, car Michel allait intervenir pour tenir dans ma vie son rôle d'ange tutélaire.

Le dimanche, nous nous réunissions à El Mansour où Kader, notre fresquiste au regard d'ambre avait une villa au bord de la mer. La maison lézardée et à demi vide qui me serrait le cœur servait d'atelier à nos artistes, aussi y régnait-il un désordre incroyable. Nous y faisions vite une flambée pour combattre l'humidité. En un clin d'œil, Huguette donnait un coup de balai, dressait une table de fortune. C'était à qui ouvrirait une boîte de conserve, démoulerait un gâteau, déboucherait une bouteille, stimulé par des airs de jazz, un vieux phonographe étant aussi de la partie.

Seule, un peu à l'écart, je considérais ces préparatifs d'un regard morne. Le bruit des vagues me plongeait dans un abîme de tristesse. Tout me déprimait : la plage déserte, les cafés et les guinguettes fermés. Je redoutais jusqu'aux cabines vermoulues sur leurs pilotis verdâtres, rongés par l'eau, quand il eût fallu goûter le charme de cette solitude.

Je ne participais à rien, ma souffrance était à son comble. Venait le crépuscule : j'étais perdue.

C'est à cette terrasse d'El Mansour, par un dimanche d'hiver, que m'apparut Michel. La veille, il m'aurait été présenté au bal de la Marine, sans que sa blondeur nordique et sa distinction m'eussent frappée. Il est vrai que la plus grande merveille du monde eût pu me frôler, ce soir-là, sans attirer mon attention. J'avais dû très vite battre en retraite, abandonnant Huguette, Octavie et Xavière, belles à faire tourner les têtes dans leurs robes de taffetas. La mienne, d'un rose ardent, avec ses volants et ses bouquets, ne m'avait donné qu'une joie trompeuse. Mon plaisir avait duré le temps que met une fusée à s'épanouir au cours d'un feu d'artifice : tout s'était mis brusquement à grimacer et à s'éteindre sous une pluie de cendre... Michel, lui, m'avait remarquée; mon air de «corps sans âme» l'avait impressionné.

Accoudé à la balustrade, Michel venait de danser avec Huguette au son d'un disque trépidant. Il tournait maintenant vers la mer un visage noyé de mélancolie. À quelle personne invisible l'offrait-il ainsi, comme pour la supplier d'intervenir dans son destin ? Je m'avançai. Il leva sur moi le regard que j'espérais, un regard farouche et bleu dans la pâleur de son mince visage. Dès lors, nous étions deux sur l'île de la silencieuse amitié, Xavière, Octavie, Huguette, Saphir et Kader – avec son sloughi couleur des dunes, nonchalamment couché –, appartenant à un autre monde... Je venais de découvrir le trésor à mes yeux le plus inestimable : un vrai ami.

Conquérir un amant, cela comporte des risques, conquérir la confiance de Michel était aussi exaltant, mais sans

risque, puisqu'il aimait éperdument de son côté, comme moi du mien. Établir avec lui des rapports aussi cordiaux et aussi simples que ceux qui me liaient à Kader et à Saphir devint mon objectif. Cela devait me donner plus de mal que je ne l'imaginais : je comptais sans sa timidité, sa lenteur à se confier, et sans sa pudeur. Michel appartenait à un pays brumeux et féerique. Il en avait gardé, outre une nostalgie très fine, la fraîcheur d'âme qui nous éclairait tous.

Peu m'importait d'avoir l'air de lui faire la cour : nonne et bien à l'abri sous ma cornette et mon voile, je n'eusse pas joui d'une immunité plus totale. Cela me donnait une audace, une tranquillité parfaites. Personne ne croyait à ce coup de foudre de l'amitié. Xavière surtout ne manquait pas une occasion de laisser éclater son mécontentement chaque fois que je m'étonnais devant elle de la trop grande réserve de Michel.

Le soir, quand j'étais à la dérive, Xavière venait se glisser dans mon lit. Je l'entendais entrouvrir la porte et chuchoter :

— Tu dors, ma chérie ?

Je ne dormais pas. Elle se couchait près de moi, elle me serrait avec tendresse dans ses bras et me parlait comme à une enfant. Elle avait la peau douce et la voix caressante; je finissais par m'assoupir. Nos réveils n'étaient plus si gais : je ne lui racontais plus mes rêves de la nuit. Il n'y avait plus en moi ces envies d'être câlinée, flattée de la main, comme un jeune animal heureux, qui faisaient dire à Xavière, avec indulgence :

— Ma chérie, il te faudra choisir un mari riche pour que le matin il ait le loisir de répondre à tes élans.

J'étais muette et prostrée. Je n'incitais plus Xavière à m'entretenir à cœur ouvert d'Alexandre (je n'aurais pas eu la force d'apprendre où ils en étaient de leur étrange aventure). Il était question du retour d'Alexandre, comme capitaine à Ténarès. Épouserait-il enfin ma pauvre Xavière vers laquelle il revenait toujours après ses frasques ?

*

C'est au moment le plus inattendu, après les fêtes, que me parvint un signe mystérieux de Robert, sous forme d'une mince plaquette de vers – *Saisir* de Jules Supervielle – portant sur la page de garde : « Secrètement, Robert. » Xavière fut indignée.

J'éprouvais un curieux sentiment de triomphe. Et, bien que j'eusse promis de ne pas écrire à Robert, je ne pus m'empêcher de lui envoyer, en cachette, un billet dans lequel – tout en exprimant mon chagrin – je maintenais ma position.

Quelques jours plus tard, nous apprîmes que son père avait eu une petite attaque. J'aurais voulu accourir au chevet du pauvre vieux et réconforter Amélie, mais Xavière s'y opposa, offrant d'aller elle-même aux nouvelles. Là-haut, dans la maison près du pont de chemin de fer, c'était la désolation. Le vieillard sec et craintif, dans le fond de son lit, pourrait s'en tirer cette fois. La prochaine alerte ne pardonnerait pas. Il avait peur de mourir avant que Robert n'eût achevé ses études et ne fût en mesure de veiller sur sa sœur malade. Si l'on donna des détails sur la vie de celui que je considérais encore comme mon fiancé, dans mon for intérieur, Xavière se garda bien de me les communiquer.

Les jours allongeaient. « Coccinelle » nous promenait le long de la côte, nous faisait visiter les villages indigènes les plus inaccessibles, si beaux dans leur blancheur bleutée, avec leurs cimetières offerts au soleil et au vent du large. Ces cimetières dont les tombes se dispersaient parmi les oxalis, les marguerites et les gouttes-de-sang, pourquoi m'attiraient-ils avec cette force étrange, quand ceux d'Europe m'horrifiaient ? Était-ce le fond obscur, hérité de mes ancêtres musulmans, qui était troublé ? (Encore que chez nous, dans la montagne, le dénuement fût plus accentué et la mort abordée toujours de face.) Je m'y serais couchée des heures entières, dans l'espoir de me ressaisir…

À Lalla Mabrouka, les amandiers étaient en fleur. Nous en avions, Michel et moi, rapporté des brassées. Il était venu me chercher, après une éclipse, dans sa voiture décapotable et m'avait emmenée sous l'œil bienveillant de mes parents. Le silence, la farouche beauté de ce petit village perdu dans la colline où nous coupions des branches d'amandiers d'un rose aussi vif que celui des fleurs de pêcher endormaient notre peine. Je n'oublierai jamais la transparence de cet après-midi où Michel était venu faire amitié avec ma chambre de Mélidja, avec mon père et ma mère, avec mon chat Minounouche et tous nos orangers, nos mandariniers, nos bergamotiers, avant de partir pour Lalla Mabrouka où nous revînmes au crépuscule pleins d'une paix joyeuse. D'autres promenades devaient suivre qui n'eurent pas la même grâce que celle-là, au cours de laquelle nous échangeâmes si peu de mots.

Personne ne pouvait admettre que je pusse dépenser tant

d'ardeur pour une simple amitié. Dès que Michel tardait à se manifester, j'allais guetter son passage devant la cathédrale, ou sonner carrément à sa porte, à la tombée du soir, pour lui dire sans la moindre gêne que je me sentais heureuse et calme en sa compagnie. Il m'invitait à entrer, et, dissimulant de son mieux sa surprise ou son émotion, m'incitait à l'entretenir de ce qui me préoccupait. Durant un long moment, il n'était question que de nos malheureuses amours, mais de façon allusive. Pour devenir plus confiant, il devait mettre des mois.

*

Les fêtes de Pâques approchaient. Elles se situaient, cette année-là, vers la mi-avril. Dans le jardin de Mélidja fleuri de giroflées et de freesias, ma mère circulait de massif en massif, avec ses tresses dans le dos, ses robes de laine blanche, son visage de dragée, prenant à témoin le ciel de sa félicité. Elle flânait tout le jour, se réjouissant autant d'un cœur de laitue que d'une rose. Mon père, la loupe à la main, surveillait jalousement sa vigne. Il n'y avait que moi pour n'être pas accordée à l'éclatement du renouveau. Et, en dehors de Robert contre lequel je me devais de lutter, seul Michel avait pouvoir de mettre un peu d'intérêt dans ma vie.

Saphir, qui faisait son service dans les tirailleurs, venait en permission. Il nous parlait beaucoup de Paris, de sa vieille maman veuve, de son atelier près de la Closerie des Lilas. Ayant été décorateur aux magasins du Printemps, il évoquait avec lyrisme les vitrines d'un goût parfait, les

Bateaux-Mouches, les monuments, les quais, toutes les beautés qu'il comptait révéler à Kader pour le payer de son hospitalité orientale, ainsi que les musées qui l'aideraient à s'affirmer dans son art. Saphir et Kader rêvaient à haute voix, ce qui rendait Huguette mélancolique. La chance, disait Saphir, serait d'arriver à Paris juste à temps et de participer à l'Exposition coloniale. Accompagné de son sloughi, Kader se voyait déjà décorant une péniche sur la Seine… Tout ne serait qu'enchantements et splendeurs aquatiques. La fresque entière du paradis d'Allah se développerait sous les yeux des visiteurs. Troublées par l'ambre et l'encens, émerveillées par l'euphorie qui se dégageait de ces houris traversant voluptueusement des vergers en fleur avec leurs chevelures comme des crinières, les Parisiennes viendraient immanquablement se pâmer entre les bras de Kader – le sloughi au collier d'argent couché à leurs pieds… Ces visions nous remplissaient d'indulgence. Trop attachée à Saphir, Huguette seule en était attristée, ce qui ne l'empêchait pas de se préparer à aborder le printemps avec ses armes et de m'entraîner dans les magasins. Elle me conseilla un lainage bouton-d'or qu'on eût dit tissé à la main. La couturière m'en fit une robe drapée, retenue à l'épaule par un fibule d'argent. Jamais je n'oublierai cette robe liée aux pires jours de ma vie.

La veille des Rameaux, je reçus la visite du bon Édouard, notre voisin, venu m'annoncer son mariage. Je m'étais gardée de lui apprendre la rupture de mes fiançailles de crainte de le voir s'enhardir. Je perdais mon soupirant le plus naïf. Le lendemain, Minounouche disparaissait…

Incapable de m'en retourner à Ténarès, j'allais par les chemins, l'appelant d'une voix plaintive. Et ma mère, qui ne franchissait que rarement nos grilles, faisait de même. Elle s'aventurait du côté de la voie ferrée. Notre chat était connu du voisinage. Sauf quand il était en chasse, il se perchait dans les plus hautes branches (d'où il fallait l'aider à descendre), ou sur le portail. Grassement nourri, il n'avait jamais rien volé à personne : nul n'avait donc intérêt à ce qu'il disparût.

Minounouche se mit à me manquer cruellement. J'interrogeais en vain les enfants de l'école ; au moindre indice, je me précipitais dans la direction où l'on prétendait avoir aperçu un chat gris ardoise (je m'imaginais déjà le serrer dans mes bras). Mais il n'était pas retrouvé lorsqu'Alexandre arriva. Or voici qu'un matin la mère d'une camarade habitant près de l'église, de l'autre côté du passage à niveau, vint me chercher : elle avait découvert dans son jardin un pitoyable chat gris au pelage ras. Hélas, malgré le mal que j'eus à le reconnaître, c'était bien Minounouche. Il était devenu aveugle pour avoir reçu à la tête une pierre lancée par un enfant. Je le ramenai dans les bras en pleurant. Dès lors, je ne pus sans désespoir le voir buter contre le moindre obstacle et finir par se terrer dans un coin, sourd à notre voix, n'osant même plus s'approcher de la nourriture. On essaya vainement de me raisonner : j'interprétais comme un signe néfaste cet accident survenu à ce chat rapporté de Cédiar, au temps où mes fiançailles avaient encore un sens…

Pendant quelques jours, nous espérâmes que Minounouche s'adapterait, mais il risquait chaque fois de se tuer en tombant de l'escalier où il s'aventurait lamentablement

avec le désir d'atteindre la terrasse. Il devenait le souffre-douleur des autres chats. Mon chagrin prenant une proportion anormale, Alexandre comprit qu'il fallait tuer Minounouche. Il s'en chargea, et, quand ce fut fait, il m'annonça bien doucement que mon petit compagnon avait fini de souffrir... Je ne dirai pas ce que fut ma peine, malgré le soulagement ressenti à l'idée de ne plus constater à chaque instant la déchéance de la plus spirituelle des bêtes et mon impuissance. C'était, à coup sûr, le signe d'un naufrage.

*

Le mercredi saint, j'étais chez Xavière. Dans l'après-midi, on sonna à la porte : c'était Robert. Grandes furent ma surprise et mon émotion. Xavière l'accueillit avec réserve. Robert était accouru pour revoir une dernière fois son père dont l'état s'était aggravé. La joie avait paru ranimer le vieillard ainsi que sa fille toujours sur le point de rendre l'âme, tant de maladie que de peur. Robert demandait à me rencontrer, Xavière n'osa s'interposer. Rendez-vous fut pris pour le surlendemain, vendredi, près de la cathédrale. De là, nous irions en tramway, tôt dans l'après-midi, secrètement jusqu'à Kouba.

J'étais prête, ce jour-là, bien avant l'heure. Avec mes hauts talons, ma robe jaune et mon chapeau à plume, me voici traversant l'avenue pleine à ras bord de promeneurs. Je crois distinguer Alexandre, là-bas... Vite, j'oblique vers la droite et me dissimule derrière les ficus. De là, je gagne le trottoir d'en face et la cathédrale par les petites rues, Robert m'attendait. Il n'avait pas changé : toujours cette

raie sur le côté partageant ses cheveux rebelles, cette bouche gourmande, ce nez court, et ce petit front têtu ; toujours ces grandes mains prêtes à se saisir des miennes, ces paupières fragiles comme des colchiques et cette expression d'enfant sans mère. Je me sentis reprise. Lui ne me trouvait plus la même. Il m'en fit reproche. Je pensai immédiatement à Michel, avec sa blondeur, sa modestie, son savoir véritable dont il ne faisait jamais étalage, et son remarquable don de pianiste. Mais Michel aimait Andréa, Michel ne poserait jamais sur moi un regard amoureux, alors que mon pouvoir sur Robert, en cet instant, était manifeste.

Il faisait beau, même trop chaud en ce vendredi saint. Il y avait quelque chose d'inquiétant, de fou, dans le bleu du ciel. À peine descendu du tramway, Robert essuya son front perlé de sueur. Il n'attendit pas que nous fussions enfoncés dans les jardins pour s'emparer de mon visage : son baiser fut brutal. Tout en me serrant à me faire mal, Robert me disait :

— Je ne veux pas te laisser à un autre.

Cette violence me procurait l'effet d'un vin fort : personne ne m'avait prise d'autorité depuis des mois. La griserie passée, je constatai que rien en Robert n'avait changé. La séparation ne l'avait pas rendu plus apte à prendre une décision. J'en fus immensément découragée.

Les jardins étaient silencieux et déserts en ce vendredi saint, mais les églises devaient regorger de femmes encapuchonnées de tulle noir. J'eus l'impression de commencer un étrange chemin de croix au côté de Robert. Dès qu'il se fut assuré d'avoir repris sur moi tout son empire, il retrouva son attitude désinvolte.

Qu'advenait-il de sa recherche de Dieu ? S'il y avait un

jour pour parler humblement de la rencontre du Christ, c'était bien celui-là ! Je le lui fis remarquer, mais il haussa les épaules et se dirigea, en sifflotant, vers un petit café niché dans la verdure. Dès qu'il eût commandé un jus de fruit pour moi, de la bière et un sandwich au saucisson pour lui, je compris qu'il en était avec Dieu à la période du défi. Et il me choqua, mordant ostensiblement dans son saucisson en un pareil jour, narguant ainsi tous les pénitents du monde.

Je m'en revins plus meurtrie et plus désespérée, dans ma robe trop éclatante, pensant à la mort affreuse de Minounouche. Il me semblait avoir participé au sacrilège de Robert. Aussi n'aspirais-je qu'à me reposer auprès de Michel, mais il était parti, à mon insu, pour le Sud, et ne rentrerait qu'à la fin des vacances.

Xavière m'accueillit avec une tendre pitié. Elle m'apprit qu'Alexandre m'avait bel et bien aperçue sous les ficus et qu'il avait critiqué vertement ma toilette, je décidai de ne jamais remettre cette robe, m'imaginant qu'elle me portait malheur.

Le dimanche de Pâques se passa sans histoire. Xavière se trouvait dans sa famille, Octavie sur les routes, Saphir et Kader à El Mansour où ils peignaient avec entrain. Quant à moi, heureuse d'être à Mélidja; je me reposais dans la paix de ma chambre bleue. Mais dès le lendemain, chargée de légumes et de fleurs du jardin, j'étais de retour à Ténarès, à cause de Robert.

Il avait manifesté le désir de revoir les ruines romaines de la colline d'El Mansour. De là, nous pousserions notre promenade jusqu'au village de Sidi Fredj où nous irions

boire du thé à la menthe, à la terrasse de pélargoniums du café maure près du phare.

Nous voici donc en cet après-midi de lundi de Pâques, assis face à face dans le train de banlieue qui, longeant le golfe, s'arrête à toutes les petites gares trop blanches, avec leurs lauriers-roses en caisses. Grouillantes d'une foule cosmopolite et bigarrée, à la saison des bains de mer, elles me parurent presque désertes. Pas un nuage. Et pourtant, les montagnes au loin, le contour des choses, et tout ce qui s'offrait au regard, était enveloppé d'une tendresse laiteuse. Souffrir paraissait impossible. Il suffisait de lever les yeux, de se laisser pénétrer par la bienveillance répandue dans le ciel et partout, de respirer cet air doux comme le miel et frais comme le jasmin. Jamais la grâce n'avait été plus manifeste. Robert riait malgré l'inquiétude que lui causait la maladie de son père, il semblait heureux : je m'étais remise à espérer.

Il est question de ses études, d'une certaine Brigitte – fille de général et alpiniste intrépide – qui a décidé de le conquérir par tous les moyens. Il veut savoir ce qu'a été ma vie au cours de l'hiver. J'évoque Xavière, Octavie et Huguette. Puis Saphir et Kader. Après une hésitation, j'en arrive à Michel, et à tout ce que je lui dois de reconnaissance et de joie sereine. Je découvre un Robert soupçonneux et brutal qui emprisonne mes poignets et déclare :

— Tu n'es plus ma fiancée, mais tu es à moi quand même.

Je me dégage et éclate d'un rire faux.

— Tu es fou, Robert. Toi, tu as le droit de folâtrer avec les filles, mais moi, je ne dois permettre à âme qui vive de me consoler ! Tu attendais que je me cloître ?

Il baisse la tête et répond avec entêtement :

— Tu n'es plus ma fiancée, mais tu es à moi quand même.

— C'est tout ce que tu as retiré de ces mois où nous ne nous sommes pas écrit ? Pourquoi m'avoir envoyé cette plaquette de vers avec ce *Secrètement* écrit d'une écriture presque illisible dans un coin de page ?

— Pour que tu saches que tu étais toujours dans mon cœur.

— Pour me convaincre de ta fidélité ?

— Tu peux rire. Il s'agit, en effet, bel et bien de fidélité envers et contre tout !

— Elle est magnifique, ta fidélité !

Le train entrait déjà en gare d'El Mansour. La lumière ne me touchait plus. Nous tournâmes le dos à la mer et nous montâmes vers les ruines. Le spectacle de ces colonnes et de ces chapiteaux brisés, de ces statues mutilées, vu à travers ma détresse, m'accabla. Je voulais fuir ces vestiges devant lesquels je me sentais si misérable, j'avais hâte de revoir la mer et de reprendre conscience de mes proportions exactes.

Cachant mon désarroi, je laissai Robert et m'en fus l'attendre plus bas, comme ces mendiantes assises sur une pierre, qu'on rencontre les jours de marché dans nos villages berbères. Il ne tarda pas à me rejoindre, et nous descendîmes vers la plage. Il me dit, dès que nous fûmes installés à l'abri d'un cabanon :

— Tu as été cruelle, Aména, en parlant de ma fidélité.

— Je t'en prie, Robert, ne gâchons pas cet après-midi. Allons à Sidi Fredj.

— Non. Si je réponds aux avances des filles, c'est pour fuir ton emprise, Aména. Sache-le. Tu auras beau te moquer,

c'est ainsi. Je suis fatigué de toujours être suivi par ton regard qui ne ment jamais et me prend en faute, fatigué de me trouver en face de ton image sévère qui, brusquement, se fait si douce qu'elle me donne envie de pleurer. Tu ne me connais pas sous ce jour. J'essaie d'être cynique pour combattre ta puissance. C'est en vain que je m'analyse : je ne sais pas de quoi est constitué ton pouvoir. Sans doute de tout ce que je ne comprends pas en toi : de ton origine, de ce qui me choque dans votre comportement (rappelle-toi la scène de l'ombrelle brisée...). J'ai fait le tour de toutes les jeunes filles qui se sont offertes, mais toi, tu me demeures inconnue, malgré le constant effort que tu fais pour te montrer à moi dans ta vérité. Mon besoin de toi ne me rend pas apte à refermer ma main sur toi ! Je ne puis ni renoncer à toi, Aména, ni me décider à t'épouser dans un élan, sans réfléchir.

Prenant ma tête dans mes mains, je me mis à considérer la mer... Puisqu'il parlait de mon origine, le salut eût été que la vague qui s'avançait m'emportât. À quoi bon avoir appris à lire et à écrire, avoir même, tant bien que mal, suivi le Christ ? Je serais toujours une étrangère, une *indigène*. Robert avait peur. Robert avouait la raison obscure de son indécision.

— Robert, il faut nous dire adieu.

— Je ne peux pas.

— Tu vas encore me dire : « Tu n'es plus ma fiancée, mais tu es à moi quand même. »

— N'ironise pas. Je suis comme celui qui n'ose pas sauter. Il suffirait pourtant de si peu... Le mal est venu de ce qu'un jour je me suis mis à analyser mon sentiment. Alors, je me suis senti perdu.

— Tout cela est bien joli, mon pauvre Robert, mais quelle est l'issue ?

— Écoute, chuchota-t-il d'un air désespéré, si seulement je réussissais à mettre le doigt dans l'engrenage, tout le reste suivrait, et j'en serais heureux. Il n'y aurait plus de problème.

— Je ne te comprends pas.

— C'est à peine si je me comprends moi-même.

Il se leva. Nous nous mîmes à marcher comme des vaincus. De quoi était faite cette chaîne que nous pensions avoir brisée six mois auparavant ? Il n'était plus question d'aller à Sidi Fredj boire du thé à la menthe. Nous rentrâmes à Ténarès. Je croyais tout fini, je n'avais plus conscience de sa présence à mes côtés. J'avais cessé de lutter et même de souffrir. J'eus la surprise de le voir m'accompagner chez Xavière.

Il salua Xavière d'un air distrait et se dirigea, comme un automate, non vers le salon, mais le studio de notre amie où il me fit signe de le suivre. Je m'apprêtais à l'entendre me redire les mêmes phrases absurdes, quand il me renversa sur le lit de Xavière et m'écrasa de tout son poids. (Vingt ans ont passé sans que j'épuise l'horreur de cette scène. Combien de fois Luc devait me demander de la lui décrire, sans omettre un détail, dans l'espoir de me guérir enfin !)

Ce qui aurait pu se faire dans l'abandon et la joie allait se produire sans que j'y participe. Robert haletait sur moi, pétrissait mon ventre et mes hanches de ses grandes mains. Il cherchait à entrer violemment en moi, sans que je réagisse, car toute sensibilité m'avait abandonnée. C'était comme si l'on m'avait appliqué un masque d'éther. Le

divan de Xavière était la table d'opération sur laquelle on m'avait étendue passive. Et le chirurgien était Robert. Il fouillait en moi jusqu'aux entrailles, transpirant à grosses gouttes, tandis que le froid de l'éther me gagnait. « Si seulement je réussissais à mettre le doigt dans l'engrenage, tout le reste suivrait... il n'y aurait plus de problème. » C'était cela l'engrenage : on allait m'opérer. Il fallait consentir. Il fallait offrir ma jambe en holocauste au dieu jaloux qui exigeait cette rançon. (C'était à quoi voulait confusément me préparer Robert, sur la plage.) Pour que vive le reste de mon corps et de mon âme et que nous puissions être heureux, il fallait offrir ma jambe à scier, il fallait la laisser se détacher de moi. Au prix de cette mutilation, nous serions enfin délivrés. Du fond de ce terrible froid qui m'avait envahie, je priais pour que le sacrifice fût au moins suffisant. Et Robert sciait ma jambe tout en fouillant en moi, sans que je sente rien de vivant ni de chaud me pénétrer. J'avais les yeux grands ouverts et les deux bras le long du corps. J'attendais avec résignation la fin du sacrifice. Ce que dura le cauchemar ? Quelques minutes à peine, qui me parurent une éternité. Enfin Robert tomba à genoux près du divan et enfouit son visage dans mes jupes, en pleurant. J'étais d'une faiblesse extrême, et incapable de lui caresser seulement les cheveux. Il releva bientôt la tête et me dit, l'air extasié, fixant sur moi ses yeux ruisselants :

— Maintenant, tu es ma femme. Plus rien ne nous séparera. Nous sommes unis l'un à l'autre par un lien aussi sacré que celui du mariage célébré devant l'autel.

Mes larmes se mirent à couler : j'étais une source à la fonte des neiges.

— Ne pleure pas, mon Aména, dans trois mois, je t'en fais le serment sur la tombe de ma mère, je viendrai te chercher et nous nous marierons. Tu es à moi pour toujours. Tu es dans ma chair pour toujours. Tu es moi et je suis toi. Ne pleure pas. Je suis conscient de la gravité de ce qui vient de s'accomplir. Ne crains rien, regarde-moi, mon oiseau tremblant, et cesse de pleurer. Tous nos tourments sont passés.

Revenant lentement à moi-même, je réalisais que je venais de basculer d'un monde dans un autre. Désormais je ne vivrais que dans le mensonge. J'étais femme – du moins le croyais-je –, mais j'avais transgressé la loi des ancêtres dont, pour être sûre que je la respecterai, ma mère m'avait inspiré une sorte de terreur sacrée : « Souviens-toi, ma fille, que l'on part seule et que l'on revient deux ! » Ma solitude serait inhumaine, jusqu'à ce que Robert vînt me prendre par la main. J'avais fini par me conduire comme ces filles dont il avait profité sans scrupules. Mais elles n'étaient pas, comme moi, infirmes pour toujours. Un élan fou les avait amenées à se donner, tandis que moi !... Robert exultait. Il était résolu et comme ébloui de certitude. C'était un autre Robert. Je ne réussissais pas à partager sa confiance ni à reprendre pied. J'étais pantelante, craintive, et toujours sous l'effet de l'éther. Il me dit avec douceur :

— Aména, nous sommes sauvés. Bien sûr, il eût mieux valu ne pas en passer par là, mais l'essentiel était de nous en tirer. Pour que ces trois mois d'attente te soient moins durs et que le secret te paraisse moins lourd, pour que tu sois convaincue de l'importance de ce qui vient de se faire, je vais tout avouer à Xavière : tu ne seras plus seule, Xavière sera notre témoin. Ma chérie, à mes yeux tu ne peux être

confondue avec les autres : tu es ma petite Aména dont il a fallu payer cher le bonheur.

Il me prit avec précaution dans ses bras, essuya mes pleurs et m'aida à me dresser. Il alla trouver Xavière dans la chambre voisine. « Je suis sa femme », me répétais-je sans que la paix entrât en moi.

Pour partager l'exaltation de Robert, il eût fallu avoir des ailes : les miennes m'avaient été arrachées. Profondément désorientée, je ne pouvais qu'attendre là, sur le bord du divan, la tête dans mes mains. Comment affronter le clair visage de ma mère, la sévérité de mon père et l'affectueuse protection d'Alexandre ? Comment me mouvoir avec naturel parmi les fleurs du jardin ? Tout me semblerait étranger, il me faudrait sans cesse dissimuler. Robert m'avait enlevée à mon élément pour me laisser en suspens, car, si solennelle que fût sa promesse, tant de choses pouvaient survenir en trois mois...

Il revint pour me dire d'une voix grave :

— Xavière a tout compris. Répète-toi que tu es ma femme, persuade-toi que notre mariage vient de se célébrer dans le secret, en présence de Xavière. Demain, nous passerons toute la nuit à nous aimer ici, dans ta chambre comme le pigeon et la colombe. Ce sera notre nuit de noces. Je finirai bien par t'apaiser ! Ensuite, je repartirai, mais je t'écrirai plusieurs fois par semaine. Travaillant comme un bœuf et ne pensant qu'à toi, trois mois seront vite passés. Tu profiteras de ce temps pour te préparer à devenir ma femme aux yeux de tous. Laisse-moi, maintenant, te remettre entre les mains de Xavière.

— Mon petit enfant, murmura-t-elle, en me berçant contre son épaule, essaie de ne penser à rien. Robert m'a

expliqué que pour vous, il n'y avait pas d'autre issue. Il m'a paru honnête, sincère, conscient de l'importance de ce qui vous lie désormais : il faut lui faire confiance.

— Oh ! Xavière, si tu savais l'horreur de ce que je viens d'endurer…

— Tu ne peux juger de rien dans l'état où tu es.

— Comment l'amour pourrait-il être cet arrachement ? Ce froid intense ?

— Robert reviendra demain. Tu t'habitueras. Et puis, je suis là pour partager le secret.

Moi qui n'avais envie que de me terrer, je dus le lendemain participer à l'ascension du Bou-Yakoub d'où nous espérions rapporter des bottes de cyclamens. Il était convenu que Kader, Huguette et Saphir partiraient dans la Guimbarde, avec des provisions, et que nous irions – Octavie, Xavière et moi dans Coccinelle – en passant par Mélidja où nous attendait Alexandre. Cette journée de plein air, qui s'annonçait comme une fête, fut pour moi des plus redoutables.

Jamais ma mère ne me parut plus fraîche que ce matin où nous la surprîmes au milieu de ses giroflées. Et jamais je ne devais me sentir plus opaque ni plus pesante. Le ciel était si radieux que chacun bondissait de joie. Seule, j'étais en marge. Brisée et comme désarticulée, je ne savais plus me mouvoir avec naturel. Nous nous arrêtâmes à Mélidja le temps de cueillir les dernières oranges. J'avais honte de moi, je craignais que le regard de ma mère vînt me transpercer.

Alexandre prit place à côté d'Octavie : c'était la première fois qu'il la rencontrait. Entre eux la sympathie fut immédiate. Je m'assis au fond de la voiture, contre Xavière. Le

seul qui, à défaut de Robert m'eût été un refuge, c'était Michel. Avec lui, je n'aurais pas eu la détestable impression de mentir. (Pour la majorité des êtres, ce qui coûte, c'est de dire la vérité ; pour moi, c'est de la travestir : j'ai mis des années à me persuader de la nécessité de garder secrètes les choses essentielles.)

Je me tirai ce jour-là de toutes les embûches. Quand je risquais de me trahir, je m'empressais de chanter, de manifester plus fort que les autres. Le temps s'écoulait trop lentement à mon gré. Le crépuscule consentit enfin à descendre.

« Pourvu que personne ne s'avise de nous accompagner, Xavière et moi ! » me disais-je avec anxiété. Chacun avait mieux à faire, Dieu merci.

À 8 heures, nous étions de retour à Ténarès. À 9, j'avais déjà pris mon bain et revêtu la fragile chemise de nuit que Xavière m'avait rapportée de Venise. Robert allait découvrir ma chambre du quai des Voiliers. Cette pièce, avec son balcon fleuri et sa volière, deviendrait ma chambre nuptiale. De charmantes coutumes marquaient jadis la nuit de noces dans nos montagnes ancestrales. Ma nuit, à moi, serait honteuse et clandestine. La jeune épousée passait solennellement le seuil de la maison de l'époux, tenant dans ses mains un plein tamis de friandises qu'elle distribuait aux enfants, en échange de leurs bons vœux, tandis que moi… Je m'allongeai avec mélancolie sur le lit trop vaste qui n'avait accueilli, jusque-là, que ma chaste Xavière. Alors commença la longue veillée de l'attente et du doute.

Robert avait promis d'être là vers 9 heures. À minuit, il n'était pas arrivé. Xavière le guettait de sa terrasse, pendant

que, tressaillant au moindre bruit, je tendais éperdument l'oreille. J'imaginais tous les malheurs : frappé par une attaque, le père aura été transporté d'urgence à l'hôpital... La malheureuse Amélie, prise d'une hémoptysie... À moins que, victime d'un accident sur le pont de chemin de fer, Robert lui-même... Brusquement, j'éclatais d'un rire amer : mais non ! c'était plus simple ; repris par son inquiétude métaphysique, Robert me repoussait maintenant qu'il m'avait déflorée. Et je pleurais des larmes cruelles.

Quand enfin il sonna un coup bref, et que Xavière courut lui ouvrir, j'étais à bout de forces. C'est une petite fille moite de pleurs et comme terrorisée qu'il serra dans ses bras, au lieu de la jeune femme pleine de désirs qu'il croyait retrouver. Robert eut beau me demander de l'excuser, la raison du retard n'avait pas de commune mesure avec ce qu'avait été mon angoisse. Il parlait de ne pouvoir passer près de moi plus de deux ou trois heures, de crainte de donner chez lui l'éveil : c'était la hâte, l'insécurité, quand j'avais besoin de quiétude et de ménagement.

J'ai gardé le souvenir d'un lamentable échec. Robert peut-être aurait-il compris, s'il avait pu apercevoir mon visage. Nous avions éteint la lumière. Douce et passive, je ne participais à rien. Ce comportement étrange aurait dû surprendre Robert, mais il était distrait et trop égoïste, surtout, pour songer à s'en inquiéter. J'étais perdue. Après m'avoir embrassée avec insouciance et lancé un « adieu petite femme » qui n'eut pas le pouvoir de me rassurer, il m'abandonna, tremblante, dans le noir. Triste nuit de noces, pitoyable et dernière étreinte.

*

Ainsi que l'avait espéré Xavière, je finis par prendre mon parti de devoir mentir à ceux que j'aimais. Je n'osai parler à mots couverts qu'à Michel, dès son retour des oasis. Il crut à un heureux dénouement et s'en réjouit. Cela me permettait de venir me reposer près de lui et de l'écouter me jouer au piano les morceaux de son choix. J'étais aussi très attirée par son amour pour Andréa. Elle lui écrivait qu'elle dansait à Paris... à Madrid... à Vienne... à Nice... à Biarritz. Elle partait pour l'Italie, le Portugal ou l'Amérique du Sud, avec son corps de ballet : le pauvre Michel s'épuisait à suivre en imagination cette étoile filante.

D'origine slave, Andréa passait pour la fille d'un seigneur qui se serait ruiné au jeu. Michel espérait lui faire abandonner la danse et la retrouver, l'été, à Paris. Fatiguée de courir le monde, elle lui aurait laissé entrevoir une union possible, c'est pourquoi il parlait de rentrer en France.

Les jours s'écoulaient. Chacun d'entre nous nourrissait des projets. Robert m'écrivait plusieurs fois par semaine des lettres courtes mais efficaces. Il comptait terminer ses études et prendre un poste de professeur en octobre : Xavière m'encourageait à préparer mon mariage.

Le premier mois, j'eus peur d'être enceinte ; il n'en était rien. Je pus me laisser aller à l'insouciance. Je courais les magasins en quête de dessous coquets. Xavière me confectionna deux chemises de nuit et un déshabillé de crêpe de satin. Il n'était question que de chiffons avec Huguette.

Je m'inquiétais, auprès d'Octavie, de la façon d'agencer un intérieur, me renseignant sur tout, y compris les gâteaux, les confitures, les conserves et le vin d'orange.

Octavie habitait au cœur de la médina, près de l'École des beaux-arts où elle enseignait le dessin, une petite maison mauresque. Tous ses loisirs étaient consacrés à la recherche de vieux tapis, de cuivres ciselés, d'armes anciennes et de poteries : elle ne semblait avoir d'autre satisfaction que celle d'agrémenter sans cesse le cadre qu'on lui enviait. Elle avait une glace vénitienne fêlée qu'elle regardait avec tendresse et un plateau de cuivre rose, rapporté de Marrakech, sur lequel elle aimait à nous servir dans de précieux verres dorés du thé à la menthe. Mais ce qui m'attirait au point que je le lui eusse volontiers dérobé, c'était un important plat de bois berbère, poli, usé par les mains des femmes innombrables qui y avaient roulé le grain du couscous et pétri la galette de blé.

Octavie m'apprenait à reconnaître l'authenticité d'un objet, elle m'emmenait dans les souks où les marchands ne lui proposaient que des choses rares. Chère Octavie ! ce n'est point tant son délicat visage de blonde, à peine marqué autour des yeux, ni sa bouche sensible de cardiaque dont le rouge virait facilement au violet, qui s'imposent à moi aujourd'hui que l'harmonie de ses formes, la fierté de sa démarche sur les plages, la parfaite beauté de ses jambes qui évoquaient irrésistiblement Diane, ou bien encore les nymphes de Jean Goujon...

J'obtins de Kader une esquisse sur parchemin, et de Saphir une aquarelle. Cette maison de mon bonheur à laquelle je pensais nuit et jour, je l'imaginais comme un nid suspendu au plus touffu d'un arbre. Je savourais à l'avance l'étonnement joyeux de tous : « Maman, tu t'es trompée, Robert n'est pas un chérubin, c'est un homme ! » « Tout est bien qui finit bien, dirait mon père. Simplement,

nous regrettons que tu nous aies fait des cachotteries. » Alexandre m'embrasserait sans commentaire. Mon grand frère Aurélien m'enverrait de Paris un cadeau magnifique. Le père de Robert se redresserait par miracle, et la pauvre Amélie pleurerait de joie et demanderait vite ses petites boîtes de fards pour donner une fraîcheur factice à son beau visage altéré.

Si Robert passait deux jours sans m'écrire, je lui envoyais un télégramme auquel il répondait. Rassurée, je me reprenais à édifier mon avenir.

Les choses en étaient là à la mi-juin. Malgré la proximité du port, il faisait chaud dans l'appartement de Xavière. Persiennes tirées, nous circulions à demi-nues dans la pénombre, ne mangeant que des crudités. Le soir, Octavie nous emmenait sur des plages désertes où nous nous régalions de soupe de pêcheurs. Nous ne regagnions que tard dans la nuit nos chambres surchauffées. Par clair de lune, Saphir, Kader et quelquefois Michel allaient encore se baigner. Mais nous, les femmes, nous demeurions rêveuses, allongées côte à côte.

Mes chemises de nuit étaient finies, ainsi que le déshabillé. Mais le chagrin venait de fondre sur Xavière au moment précis où elle espérait épouser enfin Alexandre. Depuis plusieurs semaines nous remarquions chez mon frère une nervosité, un goût du mystère : il espaçait ses visites et tâchait de se le faire pardonner par l'envoi d'un vase coûteux à Xavière et d'une boîte de bonbons. Plus « flambeau » que jamais, il ne quittait Mélidja qu'après avoir cueilli d'énormes bouquets et de pleins paniers de fruits, sans que ces présents fussent destinés à Xavière. Notre Alexandre était au mieux avec son colonel, gros

homme bourru qu'il avait ébloui par son audace et son emprise sur les soldats... Un jour, nous apprîmes pourtant la disgrâce d'Alexandre et sa mutation à Oran. Et du même coup, nous découvrîmes que le colonel avait une femme d'une exquise beauté à laquelle s'adressaient les offrandes de notre jardin...

Huguette n'avait pas réussi à se faire aimer de Saphir. Courtisée par un riche antiquaire et comblée de cadeaux, Octavie ne semblait pas heureuse, l'homme étant âgé et peu séduisant comparé à Alexandre, de qui – pour sa perte et à notre insu – Octavie avait subi l'ascendant.

Il n'y avait de paisible que Kader. Il s'était bien entiché d'une Canadienne après laquelle il soupirait de manière attendrissante, mais, pour qui connaissait la nature volage de Kader, cette passion n'était pas alarmante.

Une menace planait sur nous. Par la chaleur suffocante, quelque chose pourrissait en nous et autour de nous. Nous attribuâmes notre malaise au fait que notre groupe allait se défaire : la grande compagnie qui employait Michel en qualité d'ingénieur avait accepté que celui-ci quittât Ténarès pour Paris. Kader se préparait à donner l'assaut à la capitale avec ses panneaux décoratifs. Saphir se réjouissait de retrouver sa mère, Montparnasse, son atelier de la Closerie des Lilas et les vitrines du Printemps.

C'est alors que Robert se mit brusquement à ne plus écrire ni répondre aux télégrammes que je lui adressais coup sur coup. Les jours prirent une lourdeur de plomb. Était-il malade ? S'était-il perdu en montagne ? Je suppliai Xavière de rendre visite à Amélie, Xavière n'osa m'avouer qu'il donnait à sa famille d'excellentes nouvelles.

— Il doit être absorbé par la préparation de ses examens, me disait-elle sans conviction.

— Un mot est vite envoyé, Xavière !

Arriva le moment où nous n'osâmes plus nous regarder en face, Xavière ayant épuisé tous les arguments. Les jours se succédaient, irrespirables. Je remarquai que Xavière ne me remettait plus la clef de la boîte aux lettres, je devins soupçonneuse et violente.

— Tu me caches quelque chose,

Elle s'en défendait, mais avec plus de mollesse.

Arriva le jour où le coup me fut porté, malgré la vigilante tendresse. Ce devait être le 30 juin. Depuis la veille, je sentais mon cœur dans un étau. Kader, avec son sloughi, ainsi que Saphir, s'étaient déjà embarqués pour Marseille. Octavie était sur le départ, de même que Michel qui cherchait à revendre sa vieille voiture décapotable. Huguette avait fini par accepter de partir en croisière. J'étais seule avec Xavière, ce 30 juin où le malheur fondit sur moi. Je m'étais endormie d'un sommeil étrange après le déjeuner, moi qui jamais ne fais la sieste. C'est alors que je fis ce songe qui impressionna Xavière au point de la déterminer à parler, ce songe dont il me fut impossible par la suite de faire partager l'épouvante qu'il me causa à nul être au monde – fût-ce à Luc. Trempée de sueur et glacée malgré le sirocco, j'allai trouver Xavière pour lui dire :

— Il se passe sûrement quelque chose de terrible. Je viens de faire ce rêve : je traversais une place publique, debout sur un char. Robert s'était rendu coupable à mon égard de la pire des félonies. Il portait sur le front la marque éclatante de sa traîtrise, une sorte de frontal constitué non par des sequins, mais par des fèves sèches. Cette marque

n'était, hélas, perceptible que pour moi : car personne ne pouvait en être frappé que moi. Sûr de l'impunité, Robert relevait la tête d'un air de défi. Et l'insolente victoire peinte sur son visage m'était intolérable. Non ! il fallait dénoncer le coupable, il fallait confondre Robert et le livrer à la justice des hommes ! Il n'était pas possible d'endurer cet outrage. Gesticulant désespérément, j'essayais de haranguer la foule du haut de mon char, mais personne ne consentait à voir cette marque infamante que je montrais du doigt, ni à s'en indigner : Robert continuait paisiblement à promener son triomphe.

— Ma chérie, me dit Xavière, tout est fini. Je le sais depuis hier, je n'avais pas la force de te l'annoncer.

Elle me tendit la lettre de Robert, cette lettre dont je ne pourrai jamais oublier le contenu, car chaque mot s'est imprimé en moi à la façon d'un tatouage :

« Oublie-moi, Aména, je suis indigne de toi. J'épouse dans un mois une jeune étudiante qui attend un enfant de moi. Oublie-moi, et tâche d'être heureuse. »

Au lieu des cris, des larmes attendus, ce fut un rire cruel qui me fendit d'un coup de sabre. Une autre Aména venait de se dresser : je retournais avec une rapidité fantastique à l'âge obscur auquel j'appartenais, l'âge du silex. Xavière ne voyait-elle pas que je n'étais plus qu'une flèche ? Une flèche qui voulait se planter dans le cœur du parjure ? Debout sur mon char de combat, j'allais maintenant comme dans mon rêve m'employer à dénoncer le coupable, à vouloir coûte que coûte que justice fût rendue.

Xavière parlait de résignation et d'oubli, mon calme l'inquiétait. Aussi avais-je à me défendre contre elle pour garder mon tranchant. Je regardais fixement devant moi

comme si, les oreilles pleines du fracas de la foudre et du roulement funèbre du tambour, je cherchais à atteindre, par-delà l'espace, le fuyard qui croyait s'en tirer par une lettre. Il fallait mettre fin aux lamentations de Xavière.

— Et tu t'imagines que les choses vont en rester là ? Un court billet et bonsoir ?

— Que veux-tu faire ?

— Le rejoindre par le premier bateau.

— Tu n'as pas compris ? Il épouse dans un mois la fille d'un général qui attend un enfant de lui.

— Quand je surgirai devant lui, il sera obligé de compter avec moi.

— Ma pauvre chérie, tu me fais peur.

— Où donc est votre sens de l'honneur, à vous, Européens ? Tu ne vois pas ce qu'il y a d'ignoble dans cet abus de confiance ? Non ! Je n'aurai pas offert en vain ma jambe en holocauste, je ne l'aurai pas laissée en vain se détacher de moi, et ce n'est pas en vain que j'aurai enduré le froid de l'éther et toute cette horreur, ni transgressé la loi de mes ancêtres.

— De quoi parles-tu, Aména ?

— Je le vois, il n'y a là pour toi qu'une histoire de fille abandonnée. Tu juges en bonne Française qui ne prend rien au tragique. J'obéis à d'autres lois.

— Pleure, Aména, lamente-toi, mais renonce à ce voyage. Tu oublieras ce garçon que tu dépasses de cent coudées.

— Non, ce serait trop commode. On dit chez nous, dans nos montagnes : « Qui sait la vérité ? Celui qui a frappé et celui qui a reçu les coups. »

— Ma petite fille, tu n'as pas une chance sur mille, l'autre l'emportera, à cause de l'enfant.

— J'aurai au moins combattu.

— Tu l'aimes donc encore, ce pauvre garçon ?

— La question n'est pas là. Si tu m'aimes, aide-moi dans mon entreprise ; je n'ai malheureusement pas le choix.

— Pleure, Améña, ne te raidis pas.

— Il est de trop sous le soleil. Ou alors c'est moi.

— Ne te dresse pas en justicière.

— Je te répète qu'il me faut le surprendre au plus vite.

— Mais comment veux-tu que je t'aide à aller à ta perte, surtout après ce que tu viens de dire ?

— Le revoir une dernière fois est le seul remède.

— Pour le tuer ou te tuer ? Ne me demande pas d'être aussi déraisonnable que toi. Pourquoi veux-tu le revoir ?

— Pour prendre mesure de sa déchéance et me détacher par le mépris.

— Cette lettre ne te suffit pas ?

— Non, tu le vois.

Elle baissa la tête et finit par murmurer :

— Quand veux-tu partir ? Et comment faire pour que ce voyage paraisse naturel à tes parents ? Et Alexandre ?... As-tu pensé à Alexandre ?

— Il faut lui dire la vérité. La dire également aux parents de Robert et peut-être à Michel. Tu t'en chargeras, je n'en n'aurais pas la force. Va, Xavière, il n'y a pas d'autre solution.

Elle n'insista plus et s'occupa du voyage avec une rapidité, un dévouement qui tenaient du prodige. À Mélidja, elle réussit à présenter mon départ comme une chose normale ou souhaitable : Octavie m'invitait pour quelques jours à Valence, dans sa famille, il fallait profiter tout

de suite de l'occasion. Mes parents ne trouvèrent rien à redire, d'autant qu'ils comptaient m'emmener en France, chez Aurélien, un peu plus tard. Que je ne sois pas venue moi-même demander leur consentement ne leur parut pas insolite, tant Xavière leur montrait un visage serein. Xavière se rendit ensuite à la maison près du pont de chemin de fer : là, il s'agissait de manier le bistouri de la vérité. Le coup fut rude pour le père de Robert : « le vieux parapluie » faillit en être brisé de douleur et d'indignation. Mais voilà : il y avait l'enfant, la situation sociale de la belle, et mille autres considérations. Amélie pleura, tout le monde me plaignit beaucoup mais ne se sentit concerné que lorsque Xavière eut fait part de ma décision d'aller rappeler à Robert son engagement solennel. Ce fut la panique. Le pauvre homme et Amélie – bien que chancelante – escortèrent Xavière pour tenter de me faire renoncer à mon dessein.

— Aména, mon enfant, me dit le vieux père de sa voix altérée, en me serrant dans ses bras secs, pourquoi nous avoir caché la vérité ? Nous vous croyions libres l'un et l'autre, depuis votre départ pour Champigny, il y a près d'un an... Et maintenant, que faire devant la fatalité ? En tout cas, moi son père, je vous dis que c'est un misérable ! Vous vous devez de l'oublier.

— Pas avant de lui rappeler les mots qu'il a prononcés ici même, après avoir fait de moi sa femme devant Dieu.

— Pourquoi vouloir aller au-devant de nouvelles souffrances ?

Mais il dut vite capituler. Alors je vis s'avancer dans ma chambre Amélie, les yeux brillants de fièvre. Ses petites mains moites voulurent m'attirer, je les repoussai. Une

seule chose comptait pour Amélie : défendre son frère, lui faire de son corps dérisoire un rempart. Elle avait beau protester de son affection pour moi, je n'étais pas dupe. De même qu'une mère n'abandonne pas le fils criminel, elle ne se désolidariserait pas de Robert; elle ferait de sa faute à lui sa propre faute. Cet enfant de la trahison, elle l'aimait déjà. Moi ? J'étais une vaincue, le destin en avait ainsi décidé. Rejetée, je n'avais qu'à me résigner. Aussi me mis-je à la craindre et à l'exécrer comme une ennemie d'autant plus redoutable qu'elle n'avait ni poids ni consistance : des épaules d'enfant malingre, une poitrine creuse, des mains diaphanes portant constamment aux lèvres un mouchoir qu'on s'attendait à voir taché de sang.

— Qui n'est pas avec moi est contre moi, lui dis-je pour la faire chanceler.

Elle tint bon.

— Pauvre Aména si fidèle, c'est un désastre ! Nous vous aimions tant. Lui aussi vous aimait. Si encore la fille n'appartenait pas à une famille si en vue ! Son père est général, alors pensez ! Un héros de la Grande Guerre... il est impensable d'imaginer...

À vomir !

— Et moi, que suis-je ? Une fille des rues ? Ai-je pour père un chien, et pour mère une chienne ? Mais dites-le donc, que vous gagnez au change ! Une alliance bien assise, cossue, des relations, des appuis politiques. Pour votre arriviste de frère c'est pain bénit, n'est-ce pas ? Il faut simplement marcher sur le corps d'Aména. Une petite Kabyle, une *indigène*, est-ce que cela compte, en face de la fille d'un général de bonne France ? Si même cette fille est une effrontée, une gueuse qui s'est fait engrosser pour

arriver à ses fins ? Elle est belle la colonisation ! La voilà bien la fameuse égalité des races : tôt ou tard, la sinistre vérité finit par éclater. Fuyez ! Ne reparaissez jamais plus devant moi. Vous m'écœurez.

— Aména, la souffrance vous égare, mais je ne vous en veux pas. Vous n'avez plus votre contrôle. Je ne suis ici que pour vous supplier de renoncer à rejoindre Robert.

— Vous perdez votre temps. Je serai sans remords. Avouez que vous tremblez ! La feuille au vent qui veut protéger un malfaiteur fort comme un chêne que la cognée d'un bûcheron ne réussirait pas à abattre... C'est d'un comique noir irrésistible.

— Pour Dieu, ne riez pas, vous me faites mal. Si je n'étais ici pour défendre Robert, qui prendrait sa défense ? Pardonnez-moi, quoi qu'il fasse, Robert sera toujours pour moi le petit frère qui n'a pas eu de maman.

— Votre père est plus juste : son verdict est tombé comme un couperet : « C'est un misérable ! » a-t-il dit. Et son déchirement m'a touchée plus que vos grimaces et vos larmes hypocrites.

— Pourquoi vous acharnez-vous contre moi ? Je vous en prie, n'entreprenez pas ce voyage, vous n'arriverez pas jusqu'au bout.

— Soyez sans inquiétude, dans trois jours votre frère aura le bonheur de me voir surgir devant lui.

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-elle avec désespoir, je partirai moi aussi par le même bateau, pour éviter un malheur. S'il vous faut une victime à tout prix, choisissez-moi !

— Retournez à votre chaise longue, Amélie, nous ne sommes pas au théâtre. Votre triste frère ne mérite pas cette sollicitude.

— Au moins, laissez-moi vous embrasser... Ne vous vengez pas sur moi.

Malgré la pitié, je la repoussai doucement vers la porte. Il me restait à subir le dernier assaut. À bout de forces, je m'assoupis, tandis que – marchant sur la pointe des pieds – Xavière rassemblait mes affaires. Alexandre et Octavie étaient déjà alertés. Michel avait promis d'accourir dans la soirée. (Xavière comptait beaucoup sur son influence modératrice.) Il vint. Il s'entretint un moment avec elle, à voix basse, dans le salon. Et puis il frappa un coup léger à ma porte. C'était le premier homme, après Robert, qui pénétrait dans cette chambre. Il s'assit sur le bord du divan qui avait été mon dérisoire lit de noces, apportant dans son regard cette loyauté que je désespérais de retrouver dans ce monde, depuis la trahison de Robert.

— Comment vous remercier, Michel ?

— C'est à moi de remercier. Je suis si touché que vous m'ayez jugé digne d'entendre la vérité.

— Je devrais être morte de honte.

— Et pourquoi, grands dieux ? Si l'un de vous devait mourir de honte, ce ne serait certes pas vous.

Et il ajouta, mettant beaucoup de persuasion dans chaque mot :

— Croyez-vous vraiment que ce soit bien utile d'aller là-bas ? Réfléchissez.

— Allons bon ! Vous aussi ?

— Ce qu'il y avait à savoir, vous le savez : ce garçon n'était pas fait pour vous. Remerciez le ciel d'être délivrée, même à ce prix.

— Michel, j'ai déjà subi la pression de Xavière et celle des parents de Robert. Ne me dites pas, vous aussi, « il y a

l'enfant », comme on dirait : il y a le choléra, les sauterelles ou la guerre. Cet enfant, il n'est pas venu tout seul. Ils ont été deux à le faire, et à le faire contre moi ? Par conséquent, il est monstrueux de me demander de payer pour une faute qu'on a commise contre moi. Non ! c'est à la demoiselle de payer, d'endosser les risques, puisqu'elle a convoité un homme qui n'était plus libre.

— Améno, vous ne trouveriez pas un être au monde pour vous suivre dans votre raisonnement. Que ce garçon soit méprisable, je vous l'accorde. Dans l'absolu, vous avez mille fois raison. Mais hélas, oui, il y a l'enfant ! C'est une réalité à laquelle il faut faire face. C'est précisément à ceux qui ont fait l'enfant qu'il revient d'y faire face. Au risque de vous décevoir, je me dois de vous tenir ce langage.

— Robert ne serait pas le premier homme au monde à avoir semé un bâtard. Il s'y serait bel et bien résigné, s'il avait été régulièrement marié avec moi. En somme, c'est parce que nous ne sommes pas passés devant le maire et le curé ?... Je rougis pour vous tous.

— Robert a fait son choix, ne l'oubliez pas. Il a décidé d'épouser la mère de l'enfant.

— Mais alors, que serait-il arrivé si, de mon côté, j'avais été enceinte ?

— L'animal a réussi à vous persuader de la solennité du lien par lequel il vous a enchaînée aux vacances de Pâques ! Vous êtes trop naïve, trop entière. Ce qu'il fallait, c'était ne pas créer cette situation : tôt ou tard, votre Robert devait en arriver là, à force de courir les filles. Votre absence de jalousie m'a toujours étonné.

— Les femmes de mon pays ne sont pas si regardantes. J'estimais qu'avant le mariage je n'avais pas à exiger une

fidélité absolue. Quant à dire que je n'en aie pas souffert dans le secret... Je m'efforçais d'être compréhensive, voilà tout.

— Dommage. Il ne vous reste qu'à tourner la page : vous avez assez d'orgueil pour cela.

Sa voix se fit très douce et la pression de sa main presque suppliante.

— Ne voyez-vous pas qu'il vous faut bander vos forces et vous tirer de là ? Si même il revenait sur sa décision, vivriez-vous toute une vie avec un être si peu recommandable ?

— Vous ne me comprenez pas mieux que les autres, mon pauvre Michel. La question n'est pas de faire ma vie avec ce malfaiteur mais de le démasquer. Songez qu'officiellement nous étions libres l'un et l'autre, ayant rompu nos fiançailles depuis plusieurs mois. Mais il est revenu pour me dire : « Tu n'es plus ma fiancée, mais tu es à moi quand même. » Aussi ne connaîtrai-je pas de repos tant que je ne l'aurai pas revu.

— C'est bien ce que je craignais : vous en faites une affaire de justice. Méfiez-vous, chère Aména, de ce besoin de rendre la justice, vous n'imaginez pas à quelles folies il peut vous pousser.

— Je le sais : il vous conduit droit au bagne ou à l'asile.

— Cela devrait vous suffire que nous soyons déjà quelques-uns à connaître Robert sous son vrai jour ?

— Rien au monde ne pourra me faire renoncer à le revoir une dernière fois. Pardonnez-moi, Michel.

— Ce que vous pouvez aimer le tourment !

— Vous vous trompez. J'obéis à une force obscure que je ne soupçonnais même pas.

— C'est le fond de votre race qui remonte. Électre ! C'est noble, c'est beau, c'est antique ! Moi, j'ai trop d'amitié pour jouir du spectacle... Vous êtes bien mal préparée pour vivre dans notre civilisation occidentale.

Il était accablé.

— Quand partez-vous, Michel ?

— Après-demain. J'ai réussi à revendre ma voiture.

— Si vous pouviez m'emmener !

— J'y songeais.

— Emmenez-moi. Avec vous, aucun mal ne saurait m'atteindre.

— Dormez. Tâchez de ne penser à rien. Je vais tout arranger avec Xavière.

Il se leva, me caressa le front du bout des doigts et murmura avec une autorité pleine de douceur :

— Nous sommes là pour vous porter à bout de bras. Laissez-vous aller. Ne craignez rien.

Mon ange gardien m'avait prise en charge. Je m'endormis presque aussitôt.

*

Le surlendemain, toutes les difficultés étaient vaincues. Michel m'accompagnait jusqu'à Valence. En gare de cette ville, il me remettait entre les mains d'Octavie, laquelle me conduisait dans Coccinelle jusqu'à Grenoble où viendraient me rejoindre Alexandre et Xavière, deux ou trois jours après.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir pris congé de mes parents à Mélidja. Je ne revois que l'anxiété de Xavière au moment où je fus confiée à Michel, sur le bateau. Toutes les places

ayant été louées, je dus me contenter d'une chaise longue. La traversée s'annonçait pénible, la prévenance de Michel me la rendit vite supportable, car il me fit passer du pont des troisièmes classes à celui des premières, grâce à un gros pourboire. Je ne demandais qu'à être auprès de Michel, je recherchais d'instinct son voisinage, comme un malade le calmant qui lui procure un peu de répit. Loin de lui, je n'imaginais que solutions extrêmes, incendies ou abîmes. Tout s'apaisait, au contraire, en sa présence. J'étais transportée à Lalla Mabrouka, au moment des amandiers en fleur... L'amertume, la violence n'avaient plus de prise : ne restaient que l'acceptation de l'inéluctable et l'espérance en des jours meilleurs. – « Heureuse Andréa ! » me surprenais-je à penser.

Vers le soir passa près de nous, sur le pont, une admirable jeune femme, tenant un enfant blond par la main. Elle allait pensive et comme inconsciente de sa beauté, le visage tourné vers le large, ses cheveux rejetés en arrière. Elle ne pouvait être que l'héroïne de quelque roman douloureux, avec sa silhouette romantique (je l'imaginais attachée à un invisible piquet...). J'avais hâte de la voir revenir vers nous, car il me semblait avoir déjà vu son image appuyée à un verre où trempait une rose, sur la table d'Alexandre, à Mélidja... Une conversation saisie au vol m'apprit que je ne me trompais pas : j'avais bien là, sous mes yeux, la merveilleuse créature qui avait causé la disgrâce de mon frère : la femme du colonel.

Pas un heurt. Pas un souffle aigre. Nous glissions sur du satin. J'ai en moi le souvenir d'une nuit pleine de clémence et toute piquetée de points d'or. Dans cette paix, cet énorme consentement, j'étais le noyau irréductible, le *non*.

Dès que je m'assoupissais, le coup de stylet du chagrin me réveillait en sursaut, je me mettais à gémir, en me retournant sur ma chaise longue. Michel étendait le bras, me tapotait l'épaule comme on imprime machinalement quelques oscillations à un berceau pour que l'enfant agité se rendorme. Peu avant l'aube, il m'installa d'autorité dans sa cabine, à cause de la fraîcheur, et remonta finir la nuit sur ma chaise longue. Je connus alors un sommeil aride dont j'émergeai avec soulagement pour revenir sur le pont inondé de soleil, juste comme on servait le café. À mesure qu'approchait l'heure de la confrontation, je me pétrifiais.

— Vous aurez le temps de vous raidir, me disait Michel. Faites la planche, laissez-vous aller.

C'est au moment de débarquer que j'eus la désagréable surprise de me trouver nez à nez avec Amélie. Elle avait tenu sa parole. La malheureuse était exsangue, mais, loin de m'attendrir, son pitoyable aspect m'incita à la férocité.

— Et alors, lui dis-je, en m'écartant de Michel, vous êtes là ? Votre père a été assez inconscient pour vous permettre de partir ? Dire que vous vous exposez pour un pourceau !

— C'est vous qui m'avez contrainte à faire cette imprudence.

— Admirable ! Si bien que s'il vous arrivait malheur, j'en serais responsable ? Je tiens à vous prévenir : une auto me conduira tout à l'heure, à tombeau ouvert à Grenoble où je vous devancerai.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Ce n'est pas uniquement pour Robert que je suis ici. Promettez-moi, petite Aména...

— N'essayez pas de me désarmer. Ne cherchez pas de petite Aména : votre frère l'a tuée.

— Promettez-moi, reprit-elle d'un ton suppliant, que vous m'attendrez, que vous ne vous laisserez pas emporter...

J'avais déjà rejoint Michel, de sorte que sa pauvre voix se perdit. (Aujourd'hui, ce qui me frappe, c'est le côté comique de cette poursuite éperdue.)

Dans le train, je ne voulus rien absorber. Michel avait beau me parler, je ne l'entendais pas. La gorge serrée, je regardais dans le vide, indifférente au paysage.

— Profitez de ce que nous sommes seuls dans le compartiment pour vous allonger un peu, disait Michel. Je vous préviendrai à temps pour que vous fassiez un brin de toilette.

J'étais rigide comme du verre. Si je l'avais écouté, il me semble que je me serais cassée... À quoi ai-je obéi en étrennant mon beau tailleur bleu et mon corsage de soie blanche que je comptais mettre le lendemain de notre mariage ? Michel eut la délicatesse de ne faire aucune remarque. Nous approchions de Valence, quand il me dit d'un air grave :

— Promettez-moi de penser beaucoup à moi, dans les jours qui viennent, et à la peine que j'aurais s'il vous arrivait quoi que ce soit de fâcheux. Dites-vous qu'il s'agit d'un passage cruel, que votre vie est ailleurs. Dites-vous surtout qu'il n'y a nulle grandeur à se laisser couler ou à faire acte de violence : on croit s'être délivré, mais c'est un leurre.

Il me prit les deux mains et me força à rencontrer son regard.

— Aména, vous n'êtes pas seule : je suis là. Pensez à moi de toutes vos forces, comme à l'ami, au frère le plus proche. Voici mon adresse : écrivez-moi, appelez-moi, n'ayez aucun scrupule. Électre, c'est beau, c'est grand, mais ce n'est pas la vie.

Il fut impossible à Michel d'attendre l'arrivée d'Octavie. Il dut me laisser debout, sur le quai, à demi inconsciente, avec mes bagages à mes pieds. (Depuis, je n'ai jamais pu traverser la gare de Valence sans un intense froid au cœur...)

— Adieu, lui dis-je d'une voix que je ne reconnaissais pas moi-même, et merci de tout cœur.

— À bientôt, répondit-il avec force. Vous reviendrez saine et sauve. Je vous fais confiance et vous donne rendez-vous à Paris dans une semaine. Andréa sera là.

C'est à peine si je me rendis compte qu'il s'éloignait. J'entendis peu après une petite vieille me parler. Assise sur un banc, son parapluie couché sur ses genoux, elle levait vers moi un visage si épanoui et si rose qu'il ressemblait, malgré les rides, à une pivoine passée. Elle dit en attachant sur moi le regard usé mais clair qui m'observait, à mon insu, depuis un moment :

— Excusez-moi, mademoiselle, ce monsieur qui vous a quittée, c'était votre fiancé ?

— Non, pourquoi ?

— Alors c'était un parent ? Votre frère, peut-être ?

— Non plus. Mais pourquoi cette question ?

— Parce qu'il avait les yeux pleins de larmes.

Michel devait m'avouer par la suite qu'il avait eu très peur. Cette vieille dame, avec sa tendre voix, venait de me sauver en m'apprenant qu'un être tremblait réellement pour ma vie : j'étais armée pour faire face à Robert.

L'énergique Octavie me chargea dans Coccinelle comme un ballot. Nous roulâmes longtemps en silence. Un aveugle eût perçu plus de choses que moi du monde extérieur. J'avais des œillères étroitement ajustées : seule comptait cette route que nous avalions en montant. Un reste de politesse m'obligeait, par moments, à me tourner vers Octavie, j'étais alors pénétrée de ma chance de pouvoir compter sur une amie si sûre et lui étais reconnaissante de sa discrétion.

— C'est une simple formalité, mais nécessaire au repos de mon cœur, murmurai-je sans la regarder. Personne n'a compris ce besoin de revoir Robert une dernière fois pour que s'imprime en moi son dernier visage, vous entendez ? Son dernier visage.

— Ma pauvre Aména, vous êtes le meilleur juge. Si vous estimez pouvoir en retirer de l'apaisement... Il est si difficile de donner un conseil, en pareil cas.

— Octavie, m'écriai-je comme elle ralentissait à l'entrée d'un village, je sais qu'il est perdu pour moi, qu'il est comme mort, mais il y a ceux qui éprouvent le besoin de prendre congé des morts, et les autres qui ont peur... Mettons que j'appartienne à la catégorie de ceux qui recherchent la confrontation avec la mort.

— Je pense qu'il faut toujours obéir à son tempérament profond. Maintenant, si vous pouviez fermer les yeux et vous reposer, vous n'en seriez que plus forte.

Grenoble ! Que de lettres, de télégrammes, de paquets amoureusement enrubannés étaient partis de Mélidja vers cette ville verte que je parais de toutes les grâces comme un sapin de Noël ! Grenoble, nous la traversâmes au crépuscule sans lui jeter un regard, soucieuses d'arriver au plus

vite, de crainte qu'un message envoyé de Marseille par Amélie eût donné l'éveil à Robert. Vite, encore plus vite ! comme s'il s'agissait d'un agonisant. Nous allâmes droit à la cité universitaire : c'était là qu'il avait sa chambre.

On nous fit entrer au parloir. On s'empressa de prévenir Robert. Octavie se retira dès qu'elle l'entendit approcher. Mais était-ce bien Robert ?... La stupeur fit bientôt place, sur son visage, à une expression sournoise et butée.

— C'est moi, Robert. Tu ne t'y attendais pas ?

— Sortons. Ce lieu ne se prête pas à une explication.

Octavie alla retenir deux chambres à l'hôtel le plus proche et m'y laissa avec Robert.

Je n'oublierai jamais la chambre oppressante comme un caveau où se décomposa sous mes yeux le visage de l'homme que j'aimais.

— Robert, je suis venue pour te rappeler ton serment.

— Tout est changé.

— Tu as juré sur la tombe de ta mère que nous étions mari et femme. Tu as choisi Xavière pour témoin.

— Il n'y avait pas l'enfant. Aujourd'hui, tout est changé, ma pauvre Aména.

— Il est impossible que tu sois parjure et lâche à ce point.

— Tu peux me traîner dans la boue, si tu veux.

— Non, Robert ! Tu m'épouseras d'abord. Pure formalité, rassure-toi : nous divorcerons tout de suite après, mon intention n'est pas de mourir de dégoût. Tu auras, ainsi, le loisir de te remarier avec la fille du général, et de reconnaître et faire baptiser son bâtard.

— Je ne te comprends pas. Qu'il n'y ait pas lieu pour moi d'être fier, je te l'accorde, mais de là à voir en moi un criminel !...

— Dans un pays où les hommes seraient encore des hommes, tu ne serais plus qu'une charogne. Et tu dis que tu ne vois pas où est le crime ? L'instinct de la noblesse s'émousse avec la civilisation. Pour m'avoir persuadée que nous étions unis par un lien sacré, il te faut payer. Et tu paieras, pour un abus de confiance de cette nature.

— C'est ce que tu appelles ton amour ?

— Non. Ma justice.

Il recula sournoisement vers la porte. Était-ce là le beau Robert, l'athlète, le champion de cross de Ténarès ? Une canaille, c'était tout ce qu'il restait de lui, avec un visage avili sous la visière d'une casquette.

— Arrête, au moins fais face ! L'un de nous est de trop sur cette terre. Tu as pris une solution facile : trois lignes à Améná – la petite indigène – et la fille du général dans ton lit pour toujours. Elle et toi, vous vous attablez. Elle et toi, vous ripaillez et couchez à qui mieux mieux, pendant qu'Améná prie et pleure et se consume en fidélité. Et, au moment où elle croit enfin toucher au but, c'est une autre qui prend sa place. Ose au moins me regarder, ne me présente pas ces petits yeux clignotants de pourceau.

— Je me tue à te répéter que plus rien n'est valable : tu me parles d'un temps révolu. Il y a l'enfant, c'est ce que tu oublies. Il y a l'enfant. Et si encore la fille n'appartenait pas à la meilleure société grenobloise ! Ou si, un autre, avant moi... mais elle était vierge !

— Et moi, malheureux, qu'étais-je avant que tu ne m'aies souillée ? T'es-tu seulement soucié de savoir si je ne portais pas en moi un de tes fruits pourris ?...

Ivre de rage, je m'avançai vers lui.

— Mais va, demain tu auras à qui parler : tu te mesureras avec Alexandre, oui, Alexandre ! Et ta sœur sera là.

Le coup fut rude.

— Ma sœur ? Mais alors, mon père ?...

— Il a failli en mourir de chagrin : « C'est un misérable, m'a-t-il dit. Oubliez-le, Améná. »

— Mon pauvre père déjà si malade !

— Ah, ça te touche, hypocrite ? Mais, moi, t'es-tu demandé ce que j'allais devenir après ces quatre ans ? Et ta Brigitte, parce qu'elle se sera payé la fantaisie d'être ta maîtresse, t'arracherait à moi ? Plutôt te tuer, Robert !

— Encore une fois, c'est uniquement à cause de l'enfant.

— Reconnais au moins que c'est elle que tu aimes.

— Non, c'est toi. Mais c'est elle que j'épouse, à cause de l'enfant.

— L'enfant ! C'est à cette chienne d'en supporter les conséquences. Je te hais, mais c'est toi qui, le premier, m'a prise dans tes bras. Voilà pourquoi tu dois m'épouser. Ensuite je te tiendrai quitte.

— Le malheur s'est acharné après nous, ma pauvre Améná. Nous sommes vaincus, conviens-en. Si tu crois que je suis heureux !

— Tu es horrible. Tu sues le mensonge et la peur. Et ton visage est le plus effronté que je connaisse. Regarde-le dans la glace : as-tu vu la déchéance et la lâcheté qu'il reflète ? Voilà donc ce que cette fille a fait de toi, en si peu de temps ? Un cynique ?... Où est le frais visage de mon petit garçon, de mon homme-enfant ? Où est la bouche tendre ? Où sont les paupières que j'aimais sentir frémir sous mes lèvres ? Où est-tu, Robert ? Dans quelles ténèbres, quel cauchemar ? Un autre s'est substitué à toi !

Comme j'éclatais en sanglots, il voulut s'approcher. Mais à peine sa main m'eut-elle frôlée que je m'écartai farouchement.

— Pardonne-moi, Améná. Je ne mérite que ton mépris, mais la nuit porte conseil. À demain.

— Non, pas de pardon pour toi, tant que je vivrai. Le doyen de la Faculté sera mis au courant. Et tes amis, les uns après les autres, ainsi que ta belle et son général de père. Le bruit de ton forfait se répandra à Grenoble et à Ténarès : on saura enfin qui tu es. Il ne sera pas dit qu'après m'avoir torturée et tenue en haleine si longtemps, qu'après m'avoir mutilée, tu m'abandonnes pour une autre.

— Tu veux donc me déshonorer ? Tu n'en seras pas plus avancée.

— Tout, plutôt que te savoir heureux avec cette fille, après m'avoir dévastée. Tant que le châtiment n'aura pas fondu sur toi, je n'aurai pas de repos.

— C'est l'affaire de Dieu de me poursuivre, ce n'est pas la tienne.

— Tu oses mêler Dieu à ta forfaiture ?

— Fille des cavernes !

— Oui. Des cavernes, de l'âge du silex. Mais toi qui as perdu le sens de l'honneur, tu ne mérites plus de vivre.

— Calme-toi, pour Dieu, calme-toi.

— Tu es le dernier à pouvoir invoquer le nom de Dieu.

— Améná !

— Il n'y a plus d'Améná, tu as tout ruiné, tout souillé tout saccagé. Dans un pays comme le nôtre (au temps où il était inviolé), la terre se serait déjà ouverte pour t'engloutir... Demain mon frère te demandera des comptes. Quant à moi, je déborde de tant de dégoût que je plaindrais

presque la lame qui s'enfoncerait dans tant de lâcheté, ou la balle qui traverserait un cœur si vil.

Octavie entra comme il s'éclipsait prudemment. Elle me prit contre son épaule et me laissa me lamenter.

— Vous l'avez vu filer ? Voilà ce qu'elle a fait de lui : un chien. Le serment ? Poussière ! « Tout est périmé, m'a-t-il dit, il y a l'enfant. » Le reste remontait au déluge. Mais il a trouvé mieux : « Il y a l'enfant, et puis elle était vierge. » Vierge ! Vous entendez, Octavie ? Mais moi que jamais homme n'avait approchée, moi qui suis venue vers lui ardente et fraîche, je n'étais pas vierge, puisque mon père n'était pas général et que j'étais une indigène. Car elle est là, la vérité, elle n'est pas ailleurs : quoi qu'on fasse, on finit toujours par buter contre la race. (On pourra toujours parler de complexe d'infériorité !) Pourquoi ne l'ai-je pas vidé de son sang, comme un porc, pour une telle injure ?

— C'est plus ordinaire que ce que vous imaginez, pauvrette. Des cas semblables, on en rencontre à chaque pas ; les journaux du cœur en sont pleins. C'est votre nature qui ne court pas les rues : tout est là. Pleurez. Laissez-vous terrasser par la fatigue. Il y a trop longtemps que vous vous raidissez. Appuyez-vous sur moi, je suis là pour ça.

Le lendemain, sur le coup de midi, Amélie fit son entrée dans ma chambre.

— Et alors, lui dis-je, luttant contre mon aversion, vous voici rassurée ? Votre frère est toujours de ce monde. Nous allons avoir, je pense, le plaisir de déjeuner ensemble au petit restaurant du coin.

— Il vous prie de l'excuser. La rencontre d'hier l'a bouleversé.

— Vous osez vous charger d'une pareille mission ? Je vous plains. Conseillez-lui de retrouver des forces pour demain : Alexandre ne sera pas d'humeur à badiner. D'ici là, montez bonne garde ! J'espère que vous aurez prévenu la police.

Et j'éclatai d'un mauvais rire.

— Ce n'est pas glorieux, fit observer Octavie.

— Mettez-vous à ma place, Aména : votre violence et votre chagrin l'ont retourné. Si bien que, partagé entre son devoir et son amour...

— De plus en plus sublime ! Nous avons affaire à un héros cornélien.

— Vous êtes sans pitié.

— Et vous bien pitoyable. Qu'il reste dans son repaire ! Mieux vaut, en effet, qu'il ne se montre pas : la lumière de ce jour en serait déshonorée,

Dans le hall, une sorte de perroquet déplumé et boiteux attendait Amélie qui nous le présenta comme l'ami intime de Robert. Il lui prit le bras et tous deux se dirigèrent comme nous vers le restaurant – elle chancelante, et lui boitillant.

Nous voici réunis autour de la même table comme des amis : deux contre deux. Nous ne tardons pas à comprendre que le perroquet boiteux – étudiant en droit plein d'astuce – n'a été dépêché vers moi que pour plaider la cause de Robert et me persuader que le plus à plaindre était notre héros. À tous les arguments qu'avance cet avocat, encouragé par les soupirs et les mimiques d'Amélie, je réponds par un rire méprisant ou quelques mots cinglants, repris en écho par Octavie. Amélie jouait son numéro avec un art consommé : goûtant à peine aux plats et suçant des

glaçons, elle nous tenait sous la menace d'une hémoptysie (nous n'étions même pas sûrs qu'elle fût tuberculeuse). Il y avait dans le déroulement des événements quelque chose de grotesque qui me donnait envie de hurler. Au dessert, Amélie porta son mouchoir de dentelle à ses lèvres et le retira rougi, mais de jus de fraises. Le perroquet s'empressa de la soutenir. Nous assistâmes à la triste comédie avec sérénité. Octavie avait fini par partager mon aversion pour ces gens.

J'essayai, après le café, de leur faire toucher du doigt la trahison de Robert : peine perdue. Tous mes pauvres secrets s'étalaient sous mes yeux, car rien n'avait été respecté. J'eus le sentiment d'être offerte à la curiosité de tous comme une brebis écorchée. Je n'étais que nausée. À en croire sa sœur et le perroquet-bouche d'or, Robert se serait retiré dans un monastère des environs pour méditer et affermir sa décision.

— Comme cellule de moine, il aura choisi la chambre de sa belle, dis-je en me levant. Qu'il s'y gargarise de sophismes.

Une promenade dans les bois ne fit qu'augmenter mon angoisse. Je voulais constamment repousser les énormes masses vertes de ces montagnes qui m'oppressaient. « Grenoble ! » gémissais-je en moi-même, assise à la terrasse d'un café, tandis que s'allumaient les premiers réverbères, « Grenoble ! La Grenoble de Robert, la ville verte de mes rêves d'amoureuse, tout illuminée comme la crèche de Noël !... » Et je sentais brusquement fondre ma dureté pour ne devenir qu'une agnelle tremblante.

Octavie eut la sagesse de m'emmener dîner dans un autre restaurant – je n'eus plus l'occasion de revoir l'avocat

de Robert. De là, nous nous engouffrâmes dans le boyau d'un cinéma. Mais, pour m'endormir cette nuit-là, je dus invoquer le nom de Michel et supplier son clair visage de se lever dans mon ciel opaque.

Il me restait à redescendre brutalement de ce piton solitaire du haut duquel je sommais tous mes amis de prendre mon parti, alors que personne ne pouvait se mettre à ma place, puisque je n'appartenais ni à mon époque ni à cette civilisation contre laquelle je m'insurgeais. Michel et Xavière, qui prétendaient me suivre dans ma logique, feignaient de me comprendre par amitié pure. Aussi je n'avais d'espoir qu'en Alexandre : lui seul, tissé des mêmes fibres, répondrait à mon attente.

J'avais un besoin vital d'héroïsme, or tout ce qui m'était proposé me semblait dérisoire. Michel avait beau me répéter qu'il n'y avait aucune grandeur dans les solutions définitives, celles-là seules exerçaient sur moi leur séduction. Je craignais d'être en face de moi-même. Les angles, les objets durs, les coins de meubles, les couteaux m'attiraient. Dans la rue, cette peur s'amplifiait jusqu'au vertige. J'aurais été incapable de traverser une place sans aide. Les terrasses, les balcons m'appelaient, les autos me fascinaient : j'étais le brin de limaille de fer que ces monstrueux aimants klaxonnants voulaient happer.

Terre, ciel, soleil, joie d'aller et de venir, de manger et de dormir, tout cela était aboli. Par bonheur, je gardais encore intact en moi le respect de la parole donnée hérité de mes ancêtres, moi qui poursuivais Robert pour avoir manqué à la sienne. J'avais promis à Michel de revenir vivante de Grenoble. Octavie, qui avait dû m'abandonner à moi-

même avant l'arrivée d'Alexandre et de Xavière, m'avait fait jurer de ne pas bouger de ma chambre jusqu'à ce qu'Alexandre et Xavière vinssent me délivrer. Octavie m'apporta de quoi tenir deux bons jours sans sortir : de la nourriture, des boissons, de la lecture. Restait Amélie. J'avais pour elle une antipathie si insurmontable que je me refusais obstinément à la recevoir ; elle en était réduite à supplier et à geindre derrière la porte. Je lui enjoignis simplement de demander à Robert la restitution de mes lettres.

C'est dans la nuit qui suivit le départ d'Octavie qu'arrivèrent Alexandre et Xavière : mon attente n'avait duré qu'une journée, mais elle me parut redoutable à traverser comme le désert. Je n'avais plus une conscience exacte de moi-même (Xavière m'avoua que je ressemblais à une bête blessée au fond d'une cage). Quand j'entendis leurs voix derrière la porte, je me mis à redouter la rencontre du fier regard de mon frère. Jusque-là, je n'avais vu en Alexandre que l'instrument de la justice et peut-être de ma vengeance. J'ouvris en tremblant. Xavière s'avança la première, mais, très vite, je me sentis emprisonnée par des bras forts.

— Petite, ce n'est rien : tu en fais une montagne, crois-en ton grand frère.

Et Alexandre tentait de me communiquer sa confiance et son calme, tandis que je me laissais gagner contre sa poitrine par une sorte de langueur. Sa voix ruisselait de pitié. Mais quand il voulut éloigner de lui mon visage et me regarder, je ne pus le supporter.

— Alexandre, tu le frapperas, tu le tueras s'il ne veut pas, n'est-ce pas ?...

— Ne t'en occupe pas, je suis là pour régler cette affaire en homme.

— Il se terre comme un lâche : Alexandre, tu es mon frère, tu ne m'abandonneras pas ?

— Petite, je te promets de faire ce qu'il faudra.

Et il se retira – entraînant Xavière – après m'avoir embrassé au front. Ils conférèrent ensemble un bon moment. Je me répétais avec une satisfaction intense : « Cette fois Robert sera obligé de faire face : Alexandre rendra la justice, il sera mon vengeur. »

Xavière ne revint que pour se glisser dans mon lit et me serrer dans ses bras comme si j'eusse été une enfant tourmentée et fiévreuse.

— Ma chérie, maintenant que nous sommes avec toi, tu vas te détendre et t'endormir.

— Dis-moi d'abord comment Alexandre a pris la chose.

— Très mal. Il a commencé par être fou de rage. Et puis, il s'est radouci. Il m'en a voulu de t'avoir laissée partir. Il ne comprenait pas... J'ai dû le raisonner durant la traversée.

— Comment ? dis-je au comble de la stupeur, lui, mon frère, fait du même sang que moi, réagir comme les autres ?

J'étais en proie à une incrédulité horrifiée.

— Non, il ne comprenait pas. Pour lui, comme pour Michel, ce voyage à Grenoble était une perte de temps. Il a simplement ajouté : « Ce qui me désespère, ce n'est pas que ma sœur n'épouse pas ce triste garçon, mais qu'elle ne découvre jamais la joie insouciante des filles et des garçons qui se culbutent dans les meules de foin. Ce qui me navre, c'est qu'elle ne découvre jamais la délivrance de l'amour, à cause de ce maladroit. »

— Xavière, dis-moi qu'il ne me décevra pas, qu'il

contraindra Robert, par tous les moyens, à tenir son engagement sacré.

— Dors. Tu peux te reposer sur Alexandre.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, le lendemain matin, d'entendre Alexandre m'annoncer d'un ton sans réplique, en entrant dans ma chambre :

— Debout ! Nous partons. En route pour Paris, par le train de midi : il n'y a pas une minute à perdre.

— Robert a quitté Grenoble ?

— Laisse ce lâche à sa lâcheté, et ne me reparle jamais de lui ! Il a refusé de me rencontrer. Sa malheureuse sœur est venue m'apporter de sa part une lettre que j'ai repoussée – « Prenez, m'a-t-elle dit, c'est pour que vous puissiez comprendre la conduite de mon frère. — Inutile. Rapportez cette lettre à votre frère. — Comment ? Vous ne voulez pas essayer de comprendre ? — Non. Dites à votre frère qu'il aura la vie pour se comprendre lui-même... ce qui ne l'aidera pas à comprendre les autres. »

— Alexandre, il n'est pas possible que tout s'achève dans cette honte.

— Je sais, petite, que je te déçois. Tu t'attendais à un duel, à une action d'éclat. Plus tard seulement tu reconnaîtras qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Crois-tu que ce garçon mérite que je perde ma vie ou fasse de la prison ? Descends de ta planète, Aména, cesse de te complaire dans l'irréel et la chimère.

— Ainsi, tu ne vaux pas mieux que les autres ? Il n'y a donc plus un seul homme au monde ?

— Nous sommes en France, Aména. La France n'est pas le pays du baroud et de la vendetta.

— Oh Alexandre ! dis-je en m'effondrant, je croyais qu'à toi seul tu pourrais compenser toute sa bassesse, et tu renonces à le poursuivre ? Tu n'obéis pas à la loi de notre sang.

— Je sais ce que tu attendais de moi : il me revient d'être sage pour deux. Arrivera le jour où tu seras la première à rire de cette triste farce.

Les choses se déroulèrent si vite que j'eus l'impression d'un rapt. Pour m'arracher à ma chambre d'hôtel, et à cette ville maudite, il fallait profiter de mon hébétude, Alexandre le savait. Xavière avait déjà rassemblé mes affaires. On me poussa dans un taxi. Pleine de confusion, Amélie me jeta par la portière un gros paquet soigneusement enveloppé qui tomba sur mes genoux : c'étaient mes lettres à Robert.

— Vite ! disait Alexandre au chauffeur, comme s'il y avait le feu. Nous sommes très pressés.

Il ne respira que lorsque le train se mit en marche. Le manque de grandeur de ce dénouement m'écrasait.

*

Alexandre s'est trompé, et avec lui tous ceux qui m'ont prédit que je rirais un jour de la triste aventure. Après vingt ans, l'heure d'en rire joyeusement n'a pas encore sonné.

Personne ne pouvait imaginer les répercussions d'un faux départ aussi banal, parce que personne ne voulait tenir compte de mes racines. Alexandre seul en connaissait la gravité. Mais que pouvait-il faire ? Il ne lui restait que la ressource de s'en remettre à la Providence pour venir en aide à l'inadaptée que j'étais. Le salut, je devais l'attendre

de moi, car il me revenait de franchir les étapes. Ce bond par-dessus les siècles, je n'en ai pas été capable... À chaque élan, chaque tentative d'adaptation au monde, correspondait une chute.

Ceux qui auraient pu m'accompagner sans défaillance avaient tous une raison fondamentale de m'abandonner en chemin. Olivier qui n'a pas craint de m'épouser, et m'a donné ma fille, était de santé trop fragile et de tempérament trop anxieux pour s'intéresser durablement à un autre problème que le sien : son besoin de peindre l'absorbait tout entier. Miguel Ortega était trop âgé, trop orgueilleux et couvert de gloire pour se pencher sur mes échecs, pour triompher de mon inaptitude au bonheur. Dès qu'il m'a vue, il m'a demandé de poser pour *Carthage*. Il a paru m'aimer avec passion tant qu'il a travaillé à cette statue. Mais, sa *Carthage* à peine achevée, son émotion s'est épuisée. Son art seul, de plus en plus tyrannique, l'occupait. Ne comptaient que ces formes taillées dans la pierre, le marbre ou le bois, qu'il promenait avec certitude à travers le monde. Entre deux voyages, il faisait une apparition. De loin en loin un signe, une courte flambée de désir, avant de s'en retourner à sa retraite paisible. Et bientôt, plus rien. Un leurre. L'infranchissable obstacle conféré par l'âge, la notoriété jointe au génie, et surtout l'inconscience, nous séparaient. M'étant consacrée sans calcul à Ortega, j'ai dû m'avouer très vite que j'avais quitté la proie pour l'ombre... J'avais perdu Olivier sans conquérir mon grand homme. J'étais seule et plus vulnérable que jamais, quand, après mon divorce, Adrien s'est avancé. Il entreprit de protéger l'enfant et de m'assainir moi-même, dès qu'il m'eut épousée. Il s'interposait entre le passé et

moi : « À quoi servent ces retours en arrière ? me disait-il. Allons voir si nos salades poussent… Regarde comme tout est neuf, comme tout est beau ! » Après la mort d'Adrien devait revenir à Luc le recensement des dégâts accumulés par la trahison de Robert.

Pour prendre en considération ma nature singulière, il fallait un artiste doublé d'un médecin. Il fallait Luc avec son intuition, son expérience des êtres secrètement atteints dans leur âme (plus le trouble était profond, difficile à déceler, plus Luc se sentait attiré). D'où venait-il lui-même ? Il paraissait si peu français… La Camargue, les chevaux sauvages l'appelaient. De quel ancêtre lointain tenait-il sa stature de nomade, la séduction tout orientale de ses mains, et ses yeux qui ont fait ma perte ? Il était écrit qu'il serait l'ultime piège tendu par le destin. C'est pourquoi je creuse et creuse, maintenant que rien ni personne ne peut me détourner de cette tranchée dans laquelle, chaque soir, je m'engage. Puissé-je, comme le prisonnier, m'évader de l'autre côté…

Luc… j'apprends qu'il a abandonné son cabinet et qu'il est comme fou, là-bas, en Camargue. Mon sacrifice n'a servi à rien : le mirage l'a repris. Toujours en lui la hantise d'être un artiste libre et non pas un « vendeur de boniments ». Pour écrire et dessiner sans contrainte, il est allé rejoindre les chevaux sauvages. Ni sa femme ni ses fils n'ont pu l'en empêcher. Il a de nouveau pris ses malades en horreur. Il n'avait réussi à tenir l'équilibre entre ses fonctions de médecin et ses aspirations créatrices qu'avec l'aide d'Urbain – son ami, sa discipline consentie. Urbain mort, Luc ne pouvait venir à bout de ses démons (Édith, sa femme, ne lui était d'aucun secours dans cette lutte

intérieure). Cela, j'avais cru le sentir, le soir où le destin se plut à confronter nos deux misères : la fièvre m'avait arraché mon masque ; couchée sur le dos, dans la chambre ripolinée de blanc de cette clinique où Luc m'avait fait entrer en observation, je revivais avec une acuité cruelle la fin de mon aventure avec Robert. C'est alors que Luc est entré, revenant de Sanchanteur avec une brassée d'aubépine. Sa visite aurait dû être celle d'un médecin à l'une de ses patientes, mais il s'est attardé. J'ai parlé de Robert, parlé et brûlé. Il a parlé d'Urbain, parlé et brûlé. Tous deux, dans cette chambre, nous nous sommes consumés comme deux cierges dans une chapelle ardente…

Quelles que soient ma douleur et mon amertume d'avoir été assimilée à une aventurière après notre trop brève union (maudite soit la femme qui l'aura amené à se renier lui-même et à me sacrifier !) il aura été le premier à avoir compris le rôle joué par mes origines dans mon désastre. C'est dans son atelier de Neuilly qu'il m'a libérée par ces mots :

— Ton aversion pour tout ce qui est écrit, ta phobie des bibliothèques, ton mépris de la science, des contrats et des parchemins s'expliquent. Je ne connais pas ton pays, mais j'ai vécu parmi les Chleuhs, là où la parole donnée est sacrée : on s'engage devant Dieu, point n'est besoin d'encre ni de papier : c'est écrit à jamais dans la mémoire de l'honneur et du cœur. Quand on trahit un pacte de cette nature, on a droit à la mort. Voilà d'où te vient ton besoin de justice. Tu ne serais pas la descendante de ces nomades, de ces guerriers farouches, si tu avais réagi en midinette abandonnée par son séducteur. Quant à ce « bond par-dessus les siècles » que tu rêves de réussir, c'est une folie !

Cesse une bonne fois de vouloir t'adapter. Ne sommes-nous pas de niveau, toi et moi ? Sois toi-même, et laisse-moi te soigner, te caresser. Ces meurtrissures accumulées par les années, je les guérirai.

Il les a guéries, mais pour me porter le coup de grâce. Le médecin me rassurait : il y avait aussi sa voix très basse, ses mains sensibles, les deux olives fabuleuses qu'étaient ses yeux et ce mélange en lui d'Orient et d'Occident.

Comment cet intense bonheur aurait-il pu durer ? Et pourquoi ne me suis-je pas méfiée ? Il se présentait à moi comme un anarchiste et presque comme un bohème. La société ?... Il l'accablait de ses sarcasmes. La famille ?... Il ne semblait pas en avoir le culte. Son déséquilibre ? Son goût du morbide ? Sa tendance à la misanthropie ?... J'avoue n'en avoir pas été frappée au début. On lui prêtait des aventures avec les femmes – malades ou modèles. Son entourage imputait ses crises d'humeur, son instabilité à la mort d'Urbain, et nul n'y attachait d'importance. La statue de sel qu'était sa femme continuait à soigner sa beauté. (Elle s'était lassée très vite des extravagances de son mari – enfant terrible d'une lignée de magistrats et d'officiers.) Édith s'était organisée une existence dans laquelle les réceptions, les visites à la belle-famille cossue et ses devoirs de mère tenaient une grande place. En fin de semaine, elle partait généralement pour Saint-Leu-la-Forêt.

La situation aurait pu s'éterniser. Édith ne paraissait pas plus tenir à Luc que Luc ne paraissait tenir à elle : seule l'habitude les rapprochait. Froide, avec ses yeux d'un bleu si pâle qu'il vous glaçait comme ciel d'hiver, elle ne semblait pas souffrir de l'infidélité notoire de son époux : l'essentiel était qu'il fît marcher bon gré, mal gré, son

cabinet. Tout pouvait coexister, pourvu qu'il n'y eût pas de scandale. Je n'imaginais pas qu'Édith fût une femme à principes – c'est en quoi le piège fut mortel. Pouvais-je supposer que mon libérateur était un faux anarchiste, un faux bohème, un faux prince ? Guérirai-je jamais de Luc, qui m'a guérie de Robert ?... Guérirai-je de n'avoir pas su le défendre contre sa faiblesse et contre mon intransigeance ?

Pourquoi ne vais-je pas le rejoindre ? Il erre seul à travers les paysages désolés de Camargue. Ne devrais-je pas accourir, au lieu de creuser ? Est-ce parce que, dans un moment d'aberration, il m'a sacrifiée à Édith qui s'est révélée la plus obtuse des femmes ? Rien n'était menacé : je ne lui prenais strictement rien, à elle, et tout le monde y gagnait – Luc le premier. Lequel de nous est le plus à blâmer ? Lui qui m'a déçue en tombant de la haute tour où mon admiration l'avait installée ? Ou moi qui n'ai pas su le rétablir sur son trône ?

Sa couronne est là, entre mes mains. Il ne tiendrait qu'à moi de l'en couronner à nouveau, et je ne puis. Mort, notre amour plein de fièvre ? Mort, avant la paix de Sanchanteur ?... Ô Luc ! j'étais donc une fausse vestale, comme tu étais un faux prince ? Mais qui, mieux que toi, me fera découvrir les délices ineffables et les grâces de l'amour partagé ? Et, pour avoir été délivrée par toi du souvenir pernicieux de Robert, ne devrais-je pas être capable d'oublier tes insuffisances, afin de te revoir tel que tu m'es apparu à la clinique, avec ta brassée d'aubépine ? Tel que tu étais, la première fois que tu m'as aimée ?... Il a d'abord fallu que tu écoutes la fin de ma lamentable histoire avec Robert. Quand j'ai eu tout avoué, tu as pris mon visage

dans la coupe de tes mains, tu l'as longuement considéré, et puis ta merveilleuse bouche a épousé la mienne. Une paix nouvelle, une joie totale m'ont remplie à ras bord. Je m'entends encore te dire d'une voix lointaine – car plus rien n'avait de réalité que toi :

— Grenoble, la ville verte de mes rêves, n'était plus que cendres. Robert m'avait bien restitué tous mes menus présents et messages. Une seule chose ne devait jamais m'être rendue : la médaille d'or rose qu'il avait détachée lui-même de mon cou, le jour où lui fut révélée la blancheur de ma gorge.

Alors, emprisonnant doucement dans ta main l'un de mes seins, tu as murmuré :

— Il était dit que ta médaille resterait dans ce bourbier.

Louison

« Je vous fais confiance, m'avait dit Michel avec force, avant de me quitter en gare de Valence, Andréa sera là. » J'étais revenue vivante de Grenoble, et j'allais être exacte au rendez-vous fixé par lui. Mais était-ce bien moi, cet être à peine conscient que ramenaient à Paris Alexandre et Xavière ? Je n'ai gardé aucun souvenir du voyage.

Nous fûmes accueillis sur le quai par Aurélien. Comme l'année précédente, il nous conduisit à Champigny dans sa belle voiture rouge. Une lettre de mes parents m'attendait qui me parlait d'un monde mort. Aurélien comprit au premier regard que je venais d'être éprouvée. Je passai près de lui toute une semaine, tâchant d'endurcir mon cœur et de reprendre pied.

Il fut décidé que j'irais me reposer dans l'Ain, chez Mme Alphonse, garde-barrière de La Cluse : c'était là que devait me rencontrer Louison. Auparavant, j'eus la joie de revoir Michel, seul d'abord, puis avec Andréa dans un restaurant de Saint-Germain-des-Prés.

Elle était enfin devant moi, l'héroïne que Michel évoquait dans son appartement obscur de Ténarès (un

soir, sans paraître y attacher d'importance, il m'avait montré un album de photographies où se retrouvait, de page en page, la même jeune femme, et j'avais su que c'était Andréa. Michel allait furtivement la rejoindre en montagne soit l'été, soit l'hiver... Le reste du temps, il la suivait en imagination de pays en pays.) Je me la représentais comme une torche, un arbrisseau en flammes, et je pensais au risque couru par mon ami quand il enfermait ce feu dans ses bras.

C'était pour elle qu'il avait rapporté des oasis les colliers de corail et d'ambre, les tentures, les soieries scintillantes qu'il me faisait admirer les jours où il souffrait. Il avait entassé toutes ces merveilles dans un coffre incrusté de nacre, et il les en extrayait avec un amour jaloux, pour les y remettre presque aussitôt, me donnant à peine le temps de les toucher. Je me gardais de parler, de peur de rompre le charme...

Cette fois, l'idole était devant moi. Je pouvais la détailler à loisir. Autoritaire et fantasque, elle ramenait tout à elle. Je ne demandais qu'à la connaître et à l'aimer, mais je me sentis repoussée. Avec tact, Michel s'efforçait de me la concilier, car il comptait sur son aide pour le cas où je réussirais à passer l'hiver à Paris, comme le souhaitait Alexandre : il y avait tant de questions à résoudre ! Un gagne-pain, un logement... Andréa feignait de s'intéresser à mon sort, mais elle avait déjà pris ombrage de moi. J'en éprouvai de la gêne. Son éclat me blessait, j'avais honte de ma mise insignifiante et de mes souliers plats. Michel le comprit.

Je serai toujours reconnaissante à Michel d'avoir su, malgré sa passion pour Andréa, sauvegarder notre amitié.

S'il fut déçu de l'accueil que me réserva la jeune femme, il n'en montra rien. De mon côté, j'évitai toute allusion. Il prit la résolution de compartimenter et s'y tint. Il aurait pu ne pas me revoir en ces jours où il redécouvrait Paris en compagnie d'Andréa, je ne lui en aurais pas tenu rigueur, mais il mit son point d'honneur à me donner de son précieux temps : il ne m'avait pas offert son aide à la légère.

Je garde le souvenir d'une sortie que nous fîmes tous les deux à Ville-d'Avray, un dimanche matin. Il m'avait demandé de venir le prendre à l'hôtel : à l'heure convenue, il était à peine levé. Il continua à se préparer derrière le paravent, tandis que je bavardais avec un enjouement qui me surprenait moi-même. Nous déjeunâmes sous une tonnelle et nous allâmes ensuite flâner à l'orée d'un bois. Ce fut là que je lui racontai ma confrontation avec Robert. Il m'écoutait, calme et doux. Ses yeux bleus me parlaient d'une amitié sans ombre plus précieuse que l'amour. « Heureuse Andréa ! » me disais-je encore, m'efforçant de ne pas éclater en sanglots.

Nous étions assis sur un tapis d'herbe sèche, dans une allée de platanes déserte. Comme s'il était en son pouvoir de fléchir la rigueur du destin, je lui dis :

— Michel, je voudrais tant goûter à un peu de pain blanc, avant de quitter ce monde.

Touché, bien qu'il s'appliquât à ne pas le montrer, il répondit :

— Aména, rappelez-vous que le pain blanc est donné par surcroît. Ne pensez qu'à la victoire remportée sur vous-même. Je puis vous avouer, aujourd'hui, que je n'étais pas tranquille à votre sujet, en gare de Valence.

— Vous pleuriez en me quittant, est-ce vrai ? Je le sais par une vieille dame, car moi je ne voyais rien.
— Je n'ai pas cessé de me demander si vous vous en tireriez. Considérez vous-même le chemin parcouru : vous pouvez être fière.
— Ne vous y trompez pas : vous êtes là. Je me raccroche à vous nuit et jour, voilà la vérité.
— Qu'importe. L'essentiel est d'avoir à quoi se retenir. Vient le jour où l'on n'a besoin de personne.
— Mais le pain blanc, Michel, le pain blanc ! Je ne puis imaginer de ne pas y mordre avant de mourir.
Il m'attira contre son épaule :
— Qui vous parle de mourir sans y avoir goûté ? Vous en aurez peut-être un morceau plus gros que vous n'espérez, mais la sagesse est de ne pas compter dessus.
— Pour l'heure, c'est le pain noir.
— Disons le pain gris.
— Non, le noir. Je sais ce que je dis. Mais tout est sans venin, dès que vous êtes là. La vengeance, la rancune, la démesure n'ont plus de sens, votre présence agit comme un baume : on se sent un cœur tout neuf qui ne demande qu'à croire.
— Je n'y suis pour rien.
— D'autres vous ont-ils dit ces choses ? Andréa, peut-être ?
— Je ne pense pas.
— Quel pouvoir vous avez sur moi, Michel ! J'en ai presque peur, certains jours... Cela ne vous inquiète pas que je mette tant de passion dans mon amitié ?
— Non, j'ai confiance en votre nature, en votre bon sens car vous en avez.

Peu de temps après, nous partîmes, lui pour le Var, et moi pour La Cluse, près de Nantua, où je devais passer tout le mois d'août.

*

La Cluse, c'est Louison. Je suis pleine de remords quand je l'évoque, car son souvenir est frais comme le muguet. Et si son image tendre succède à celle de Robert, c'est par une grâce du ciel...
Je l'ai découvert dans une guinguette appelée Maria-Mâtre, au bord du lac de Nantua. Il dansait. Immense et blond comme un bouleau, sa tête semblait petite pour sa taille (il fallait regarder très haut pour voir les deux bleuets qu'étaient ses yeux). Les autres danseurs constituaient un parterre de nains : il étincelait parmi eux. Quelque chose de hiératique dans sa façon de danser surprenait. Louison, fils d'artisans et artisan lui-même, avait une réserve et une grâce fières. Et l'on m'aurait bien étonnée si l'on m'avait prédit que ce beau cavalier délaisserait toutes les jeunes filles aux joues empourprées qui valsaient à qui mieux mieux, pour venir me chercher dans le coin de ce café où je me dissimulais avec mon chagrin.
En ce mois d'août très dur qui suivit mon départ de Grenoble, Louison fut pour moi comme une prairie où reposer mes yeux. Tout nous séparait, mais nous étions irrésistiblement attirés. Une intrigue ?... Non : le frôlement de deux papillons. Si je n'ai jamais répondu à l'unique lettre pleine d'une tendresse naïve qu'il m'adressa après mon départ, ce n'est pas par indifférence.
Il était ébéniste. Ce métier qu'il aimait le contentait

pleinement. Grand amateur de ski, la neige était sa passion. Il trouvait sa joie dans la vie simple, les promenades en montagne, les bals villageois où il espérait reconnaître un jour sa promise. Avec mon tourment, j'appartenais à un autre monde. Je n'avais pas ses goûts. Je venais de découvrir que la littérature pourrait me sauver. Écrire, n'était-ce pas le moyen le plus sûr de me délivrer ? Il n'y avait pas de meilleur emploi à l'ardeur qui jusque-là s'adressait à Robert. Louison avait à peine son certificat d'études. Sa délicatesse innée avait beau transparaître dans ses moindres gestes et propos – il était à sa façon un artiste – moi, raisonnant aussi prétentieusement que Robert, je n'imaginais que nous ne réussirions jamais à nous rejoindre. Trop réservé et trop fier, Louison n'osa insister. Je lui paraissais si étrange avec ce noir chagrin qu'il pressentit dès qu'il m'eut entraînée, malgré moi, dans la première valse... Tout ce qui lui échappait en moi l'attirait au point que les plus beaux partis le laissaient indifférent.

Il habitait à Nantua, sur la placette, et moi quatre ou cinq kilomètres plus loin, chez Mme Alphonse, la garde-barrière de La Cluse. Nous nous retrouvions le soir, à mi-chemin, dans cette guinguette sur le lac où m'emmenaient les trois filles de ma logeuse : deux jumelles et Zoute – l'aînée – institutrice en Algérie. Zoute connaissait Alexandre : c'était à elle que je devais cette villégiature.

C'était le mois redoutable durant lequel se célébrait le mariage de Robert. Alexandre visitait la Yougoslavie. Xavière tâchait de reprendre en Suisse un peu de poids. Huguette voguait en Méditerranée. Octavie filait des jours paisibles entre ses vieilles tantes. Sac au dos, avec un camarade, Michel s'enchantait des sévères beautés du Var,

pendant qu'à Paris, Kader se laissait emporter par des débordements sentimentaux que Saphir était dans l'impossibilité d'endiguer. Livrée à moi-même, je n'avais que ma volonté d'écrire pour m'aider à être raisonnable et à tenir ma promesse : elle prenait le plus clair de mon temps. Me raconter à travers des personnages imaginaires me stimulait. J'offrais moins de prise au chagrin. J'étais libre, pleine d'un goût de vivre que je ne soupçonnais pas. (Je m'aperçois aujourd'hui que je n'ai pas soufflé mot à Michel, dans mes lettres, de l'existence de Louison...)

C'était le bel été. Nous vivions pratiquement à la buvette du passage à niveau. Nous y prenions nos repas. Mme Alphonse cuisinait dehors, sur un fourneau de campagne. Elle était veuve et surmenée. Quand arrivait le flot des clients (cheminots et ouvriers frontaliers), nous nous précipitions : il fallait avoir dix mains et servir des quantités de boissons qui m'écœuraient, sans craindre les plaisanteries lourdes. « Canons » et canettes voltigeaient ; Zoute et les jumelles remplissaient sans sourciller les verres de gros rouge. Je les admirais. C'était au prix d'un pénible effort que je me rendais utile. J'avais envie de vomir ou de m'enfuir. Dès que le train repartait, il y avait toutes les tables recouvertes de toile cirée à essuyer. J'avais beau frotter, l'odeur de bière et de vin répandu persistait – cette odeur que mon atavisme oriental redoute plus que le feu. En dehors de l'heure des trains, la buvette était déserte. Il eût été agréable de s'y installer pour écrire ou pour coudre, comme dans une salle d'auberge, mais il y avait ces vapeurs d'alcool... Aussi finissais-je par battre sournoisement en retraite pour aller lire ou tricoter sous un arbre.

Le meilleur refuge était encore celui qu'offrait, à quelques

centaines de mètres, la vieille maison basse où nous couchions. On l'eût dite pleine de fruits mûrs... Elle embaumait au crépuscule quand s'allumaient les feux de bois, répandant une odeur qui me remuait jusqu'aux entrailles – l'odeur même de mon enfance dans la montagne kabyle, lorsque raisins, figues et petites poires pénétraient dans la cour de terre battue, à dos d'âne, dans de grandes couffes.

Mme Alphonse avait bien fait les choses : la chambre où elle m'avait installée donnait par un balcon vermoulu sur un «jardin de curé», aussi fou que celui de ma mère, dans lequel voisinaient les salades et les fleurs. J'aimais cette maison silencieuse que l'on ne retrouvait qu'à la nuit; je l'aimais malgré sa cuisine désaffectée et la solennité de son salon, malgré les deux pièces aveugles – véritables cabinets noirs – où, Dieu merci, personne ne dormait. Je m'y réfugiais dans la journée pour m'y abandonner à la mauvaise douceur des larmes, quand le cœur me manquait, ou pour rêver en me berçant des complaintes de mon pays. J'écrivais aussi à Michel et composais là mon premier récit : «Antoinette ou la Mal-Aimée.»

À relire aujourd'hui les lignes datant de cette époque et que Michel m'a restituées avant de quitter la France, je m'étonne de la volonté de guérir qui m'animait. À la moindre défaillance, j'avais recours à l'orgueil, à ce roc dont Luc pour ma perte devait triompher. Mais en ce bel été vert et bleu qui sentait le raisin et la poire, il était en moi indomptable, l'orgueil. Toute besogne accomplie avec soin m'était une évasion : prendre ma part des travaux ménagers, tricoter, apprendre avec entêtement à monter à bicyclette, écrire dès que je le pouvais.

*

Dans cette vie monotone, rythmée par le passage des trains, le courrier, si maigre quand les amis voyagent, prenait une importance disproportionnée. Aussi répondais-je longuement à Michel.

«La Cluse, 28 juillet 193...

«Il m'est arrivé un grand bonheur, aujourd'hui, Michel! Je me sens vivante, pleine d'allégresse. Et je me moque de Robert, je me moque de tous les hommes, sauf de vous à qui je confie cette joie que nul ne peut me ravir, puisqu'elle me vient de moi : j'écris une histoire. Oui! J'écris, et j'ai dans ma tête mille autres histoires.

«Il y a deux jours, Zoute m'apporte une revue dans laquelle je lis *La jeune fille à l'iris* : c'était habile, honnête, – de la bonne confection. Je me suis dit que je pourrais, moi aussi, écrire une nouvelle qui ne manque pas d'agrément. Et je m'y suis attelée.

«Je me suis levée à l'aube, fourmillante d'idées, pour examiner mes matériaux. J'ai éliminé tout ce qui me paraissait devoir faire partie d'un roman-fleuve ou de récits qui demandent du souffle. Restaient les sujets plus minces, les aventures très courtes. Celle de Saphir et d'Huguette s'est imposée à moi (elle subira des modifications, bien entendu). Depuis, je fais "poser" Saphir avec son mystère, et Huguette avec son air de chat lustré, sa perfection un peu glacée, et ce quelque chose en elle d'indéfinissable qui vous empêche de l'aimer autant qu'on le voudrait (on se sent constamment en faute et on en a du malaise, on essaie

de donner plus et on y renonce... me suivez-vous ?) Je tente l'expérience avec enthousiasme ; je crois à ce que j'imagine, c'est déjà beaucoup. Dès que ce sera fini, vous serez mon premier lecteur. Il vous faudra être très franc. Si je réussis, je suis sauvée : les hebdomadaires m'ouvriront leurs colonnes ! (Je suis comme Kader, je ne doute de rien.) Je n'ai pas renoncé à mon projet de passer l'hiver à Paris. Je tire des plans, j'alerte des amis.

« N'est-ce pas magnifique ? Je n'ai même plus besoin d'avoir recours à vos yeux bleus pour garder ma sérénité (vous savez que c'est ma suprême défense, elle a fait ses preuves à Grenoble).

« Ne nous leurrons pas : je repiquerai du nez encore et encore jusqu'à ce qu'arrivent l'oubli et la guérison sans amertume... En avançant par les chemins, je pensais : "Il se marie peut-être aujourd'hui, avec la gloire de ce ciel au-dessus de sa tête ?" Mais je me disais courageusement : "Grand bien lui fasse ! Viendra le jour où je reconnaîtrai que je l'ai échappée belle." Et je souriais aux fossés verts, aux frondaisons, songeait à ma Mal-Aimée, à mes projets d'avenir, et à notre amitié.

« Cher Michel, vous m'aidez à un point que vous ne soupçonnez pas : je vous vois hocher la tête, car il est en vous de minimiser toujours ce que vous apportez. Que faire pour vous en retour ? Puis-je continuer à m'appuyer sur vous sans crainte et à vous écrire ?

« Ma main dans la vôtre.

« Aména. »

Ce devait être un dimanche après-midi. Mme Alphonse avait retenu une table à Maria-Mâtre. Les jumelles étren-

naient une blouse russe en satin blanc, ornée de broderies, et Zoute une robe de soie à grands ramages, très décolletée dans le dos. Assise devant un verre de grenadine, je regardais évoluer sans tristesse tout ce monde villageois, ces beaux brins de filles, poitrine haute, seins craquants, cheveux retenus par des serre-têtes. Je ne comptais pas danser et mon détachement me laissait espérer un peu d'amusement. Le lac de Nantua, parfaitement bleu, entrait par toutes les ouvertures de cette longue salle touchante comme un préau de patronage, un jour de fête, avec ses guirlandes, ses plantes vertes et ses fleurs.

Pouvais-je me douter que Louison me choisirait pour reine ? Quand je le vis s'incliner devant moi, argenté des pieds à la tête, dans son costume gris, je fus prise de panique. Danser ? Moi qui redoutais de danser depuis toujours ? Danser ? Après ce qui venait de m'arriver ? Et quand la salle regorgeait de jeunes filles faites pour tournoyer, glisser, se pâmer entre les bras des hommes ?... C'était une valse. On ne refuse pas une valse à un homme blond comme un bouleau et qui vous regarde avec des yeux de bleuet. Vaillamment, je me laissai emporter. Il valsait à trois temps et moi à deux, avec mes souliers plats ! Je pensais mourir de honte, lui souriait avec gentillesse. Comme j'étais sombre, sombre d'âme et de cœur, et sombre de cheveux à côté de lui qui rayonnait ! Maintenant, nous étions mystérieusement accordés, et tout le monde nous faisait place... Pour la première fois de ma vie, je dansais. D'instinct, je m'étais mise à le suivre comme on s'abandonne au gré du courant. La musique était douce, la salle sentait bon l'eau, le feuillage et l'anis. Son étrange pouvoir lui venait du lac, car, à peine installé, on rêvait de nymphéas,

de splendeurs sous-marines ou de villes englouties et l'on croyait entendre du Debussy... Il se dégageait en effet de ce lieu un opium d'autant plus précieux qu'il endormait votre mal sans être nocif.

L'homme qui me guidait dans cette fête était tendre comme un tilleul en fleur. Ses bras étaient des branches et ses mains habiles à travailler le bois, des feuilles. Il me reconduisit à ma place, j'appris qu'il s'appelait Louison. Au vif désappointement des demoiselles de la contrée, Louison me rechercha jusqu'à la fin du bal, en dépit de ma maladresse, m'apprenant sans en avoir l'air valse, tango, paso doble, rumba. Ce soir-là, je découvris grâce à lui une quantité de bonheur dont je ne me croyais pas capable.

Il y avait là une belle fille appétissante – la promise de Louison, avant que je n'apparaisse. Je la gênais beaucoup. Elle était fermière et toute rousse. Il suffisait de la voir pour l'imaginer avec une couvée d'enfançons roux abrités sous son aile. J'ai chargé Zoute de la rassurer, de la persuader qu'elle retrouverait après mon départ les faveurs de son galant. La fermière est redevenue sereine, nous y avons gagné des œufs frais, du fromage blanc et, pour le 15 août, une poularde.

Cet épisode pourtant discret eut une autre répercussion : il amena Zoute, qui avait laissé en Afrique du Nord un mari frivole, à se laisser courtiser par un rustre. Un petit vent de folie se mit alors à souffler sur la maison de Mme Alphonse, sur la buvette et même sur Maria-Mâtre. L'amant de Zoute m'aurait donné l'envie de fuir, mais il avait l'air viril. Après quelques promenades, Zoute revint subjuguée. Sa mère évitait de la réprimander, car elle la

savait malheureuse, mais elle redoutait pareil exemple pour les jumelles.

Zoute ne faisait plus pitié. Celui qui la dominait et lui apportait un certain équilibre n'appartenait pas à son milieu : on pouvait le regretter, mais Zoute reprenait vie. Ce remède n'était cependant pas pour moi. Le remède, il fallait le chercher en moi-même, dans le travail, l'observation aiguë du milieu dans lequel le hasard m'avait jetée.

Bien que tenu en dehors de mon aventure innocente avec Louison, Michel était l'unique témoin de ma vie profonde, de mes efforts pour essayer d'être semblable aux autres.

«La Cluse, 2 août 193...

«Envahie par une miraculeuse indolence, je ne suis bonne qu'à errer dans la campagne. Ce grand élan créateur qui devait faire de moi une romancière ? Quelle présomption ! Je pense à vous, Michel. J'entends encore ce que vous me disiez à Ville-d'Avray à propos du "pain blanc" qui ne se mendie pas. Je ne l'attends plus comme une chose due. Mais ce que je ne puis supprimer, c'est ma faim de bonheur et d'amour réciproque. Vous m'assurez dans votre lettre "que la volonté d'anéantissement ne porte en soi qu'une noblesse et une pureté trop faciles" : je me mets à le croire.

«J'ai sommeil – ce doit être le grand air. Savez-vous que sur la carte nous sommes presque voisins ? À vol d'oiseau votre village ne doit pas être très loin. Dès que je saurai bien monter à bicyclette, je viendrai vous surprendre (c'est une plaisanterie, rassurez-vous). Dites-moi où vous rejoindre en pensée, dès que le soleil se couche : y a-t-il une salle ou une

cuisine rutilante où vous vous teniez de préférence ? Je n'imagine autour de vous que bois, clairières et ruisseaux. Parlez-moi de vous. Et Andréa ? Danse-t-elle sur la Côte d'Azur ? Et vous, faites-vous de la musique que j'aime ?… »

*

Louison était comme l'incarnation de l'insaisissable Beau Clair de mon adolescence avec lequel je partageais, en imagination, mes espoirs, mes chagrins, ainsi que les fruits de nos arbres – un Beau Clair avec des yeux non pas comme des trous d'eau, mais comme des fleurs des champs. Ce n'était pas tant d'amour que de tendresse dont j'avais besoin. Xavière me manquait ; je ne pouvais, par décence, écrire à Michel aussi souvent que j'en aurais eu besoin. Loin de la guinguette et rendue à moi-même, je connaissais des moments d'enthousiasme ou de révolte, suivis d'abattement.

Quand je disais à Michel que je me refusais tout retour en arrière, ce n'était pas l'exacte vérité : il m'arrivait de relire mes lettres à Robert que je n'avais pas eu le courage de détruire. Je me penchais sur chacune d'elles comme sur une fleur vénéneuse. Lorsque j'avais bien respiré le poison et que menaçait d'être compromis tout ce que Michel et moi avions conquis à grand-peine, j'enfermais les lettres dans une boîte, me jurant de les brûler, et je m'élançais au-dehors. Alors, toute la clarté de Louison m'était nécessaire et l'opium de Maria-Mâtre, ou encore l'apaisement procuré par la contemplation d'un paysage aux lignes douces, à la tombée du soir. Si j'étais à bicyclette, je me figurais être une amazone, je m'efforçais de regarder loin

devant moi (fixer mon attention sur la roue, c'était comme la fixer sur Robert – c'est-à-dire sur le néant). J'allais ainsi longtemps, fatiguant mon corps et lui donnant une impression de conquête. Et je songeais à l'autre conquérant de mon adolescence, à celui qui, le premier, avait osé m'embrasser : Aldo, mon poète sicilien. Il « nageait comme un dauphin », « chevauchait comme un centaure », il était fatal qu'un jour son coursier s'envolât, avec lui, au royaume de la folie…

La Cluse et Louison étaient une trêve. Mais après que me faudrait-il faire ? Revenir à Ténarès où je retrouverais, dans l'appartement de Xavière, la chambre blanche aux rideaux jaunes et le lit où Robert m'avait outragée ? Et comment, dans ce cas, retourner à Mélidja ? Supporterais-je la vue de cette dragée rose qu'était ma mère, le matin, dans son jardin ? Si encore Michel, Saphir et Kader étaient avec moi ! Non, c'est à Paris que, coûte que coûte, il me fallait demeurer. Forte de cette résolution, je m'épuisais en lettres pressantes adressées à une certaine Églantine, noire comme un pruneau, et amie d'Octavie, ou à telle grande dame, directrice d'un foyer d'étudiantes. Les réponses n'étaient guère encourageantes. Pourquoi Andréa n'avait-elle pas consenti à m'aider ?… Mais elle ne m'aiderait jamais. Cette reine sauvage entendait être seule à retenir l'attention de Michel. J'imaginais ce que ma vie eût pu être, sans l'existence d'Andréa : Michel, ému par ma faiblesse, et moi, déjà conquise par sa douceur et sa force cachée, nous nous serions aimés peut-être ? J'interrompais là mes divagations stériles, me criant « casse-cou », et je courais chercher refuge auprès de Louison.

Nous dansions. Je dansais comme jamais je ne danserai

en ce monde, comme il ne m'arrive plus de danser qu'en rêve. Et je faisais ensuite une promenade silencieuse au bord du lac, parmi les roseaux, le bras de Louison autour de ma taille. Après le dîner, j'écrivais à Michel, ce qui m'acheminait vers le sommeil.

«6 août 193...

«Michel, les états extrêmes par lesquels je passe me brisent. Ce soir je suis comme dans un univers de brume. Je me dis : "Maintenant, il doit être marié. Il a une femme qui veille sur lui et tous les deux rêvent à la venue au monde de leur enfant." Ne soyez pas trop alarmé : demain il fera jour. Je suis rarement au diapason d'un été aussi glorieux.

«Hier, par un ciel sans défaut, j'ai soudain pensé à ma grand-mère, à ma vieille Gida que je n'ai pas revue depuis trois ans, à notre pays déserté où je ne retournerai qu'en touriste, Dieu sait quand ! Ma grand-mère mourra sans que je l'aie revue – elle a plus de quatre-vingts ans. J'ai chanté à mi-voix les mélopées qu'elle m'enseignait durant mon enfance.»

Très vite, Louison m'a tutoyée et m'a appelée : «mon p'tit bout». Il mettait dans ces mots tout son amour timide. Je sais qu'il m'a embrassée, et souvent, mais sans laisser de trace dans mon souvenir. Il était si grand que j'avais l'impression qu'il m'échappait. Il parlait peu. Son tutoiement était le tutoiement familier de l'arbre s'adressant à l'herbe ou à la pâquerette. Il disait :

— Mon p'tit bout, pourquoi n'es-tu pas comme les autres ? Pourquoi ne ris-tu pas, n'es-tu pas insouciante ? Pourquoi ne fais-tu pas la folle comme les autres ? Tu es triste. On dirait qu'on t'a lancé une pierre, là, en plein cœur. Qui a bien pu te faire ce mal ? Parle-moi, mon p'tit bout. Tu ne veux pas me dire ?... Tu n'as pas confiance ?

Mais, de peur de provoquer mes larmes, il m'emmenait vite danser.

Nous approchions du 15 août. Bientôt les jours baisseraient et la mélancolie de l'automne s'insinuerait dans la splendeur mûre de l'été. Je ne verrais pas les premiers colchiques. Les melons étaient succulents; la jeune fermière amoureuse de Louison nous en apportait.

Xavière se reposait du côté de Lausanne. Avec des amis pittoresques, Alexandre parcourait les Balkans. Il m'envoyait une carte postale, de loin en loin. Une lettre avait fini par arriver qu'il eût mieux fait de garder pour lui. C'était encore Huguette qui eût été la plus secourable : elle avait mon âge; comme moi, elle avait été délaissée et savait ce qu'il en coûtait. Sa présence eût été tonique et ses yeux de chat, jolis à regarder. Elle eût aimé la guinguette à la folie et nous eussions parlé de mille riens qui détournent des sombres pensées. Malheureusement Huguette se trouvait à des lieues. Pensait-elle encore à Saphir ?

À mesure que j'avançais dans la composition de mon court récit, l'héroïne se séparait du modèle au point qu'il y avait entre ma Mal-Aimée et Huguette le rapport qui existe, par exemple, entre le champ de blé de Van Gogh et celui de la réalité. Il en était de même pour Saphir : ce mystère et cette folie dont je chargeais mes personnages, je les leur prêtais, malgré moi. Écrire me délivrait.

De Michel, je recevais des billets pleins d'humour qui me laissaient sur ma faim.

«11 août

«Mon ami, j'ai eu ce matin votre lettre. J'aime beaucoup votre vie actuelle et vos vagabondages. Ce que vous me racontez de ces mois de vacances passés dans votre maison de campagne qui font "comme une enfance prolongée", m'a touchée. Je vous remercie d'avoir pensé à m'écrire ces jolies choses.

«Moi, ça va. Un peu mélancolique, parce que mon travail avance trop lentement à mon gré. Toujours en moi la même volonté d'apprendre à vivre par moi-même. Il se peut que ce que j'ai écrit jusqu'à ce jour ne soit bon qu'à être jeté au panier : je ne me découragerai pas.

«À bientôt. Je vous communique cette lettre d'Alexandre qui m'a fait pleurer. La confiance et le calme sont vite revenus : c'est là le miracle de Maria-Mâtre. J'écris, je danse, je monte à bicyclette, vous ne me reconnaîtrez bientôt plus! Cela dit, je ne suis pas encore quiète, et toutes les ressources du lac et de sa guinguette ne me font pas vous oublier.

«Trouvez-vous le temps de jouer du piano ? Mes lettres finissent-elles par vous parvenir ? Si je réussis à me fixer à Paris, cet hiver, il vous faudra, quand vous serez à bout d'arguments, avoir recours à la musique pour me raisonner, comme à Ténarès. Souvenez-vous de l'effet sur moi des pages graves de William Byrd... C'était souverain. Continuez à me parler de votre enfance. Mon amitié pour vous est la seule richesse de cette année affreuse.»

Mes parents ignoraient ma faillite ; Alexandre la leur avait cachée. Ils passaient de paisibles vacances à Champigny auprès d'Aurélien. J'appris par eux que mon cousin Bayou ouvrait un commerce dans Paris, pour sa femme. «Il est animé des meilleures intentions à ton égard, ajoutait mon père, dans sa lettre. Puisque tu désires rester à Paris, le mieux serait que tu oublies votre dispute de Mélidja et que tu reviennes toi-même à de bons sentiments. Je ne le dis que dans ton intérêt.» Ces lignes me furent insupportables : non, le destin ne pouvait me jouer ce tour ; je n'en serais pas réduite à accepter l'hospitalité de Bayou, sur le dos de qui j'avais cassé mon ombrelle japonaise.

Un nouvel espoir surgissait du côté de Xavière : sa tante Delphine, anarchiste au cœur d'apôtre, promettait de s'occuper de moi dès septembre. Mais hélas, peu après, elle faisait savoir qu'il lui serait impossible de me loger, un Allemand antihitlérien de ses amis étant venu lui demander refuge...

Si les déceptions me laissaient très abattue, le moindre signe favorable, la plus petite lueur me ranimaient. Louison était pour moi une bénédiction. La blondeur du Beau Clair ou celle de Michel n'étaient pas comparable à la sienne. Il aimait que je lui parle de moi, mais je n'étais détendue que lorsque nous dansions. J'oubliais ce qui nous séparait et ma peine accumulée. Je lui disais :

— Louison, toutes les filles du monde aimeraient valser avec toi, il doit te sembler naturel que moi aussi je me trouve bien dans tes bras. En réalité, il y a là une chose extraordinaire, si l'on songe que je n'ai jamais pu, jusqu'ici,

endurer plus d'un quart d'heure l'atmosphère d'un bal. Combien je pouvais redouter les mains moites des danseurs! J'étais obligée de m'enfuir.

Il riait, secouant haut dans le ciel ses cheveux blonds. Je l'entretenais de tout, au cours de nos promenades, sauf de Robert : il savait que je taisais le plus douloureux.

Au moment le plus inattendu, des sortes de gouffres se creusaient en moi; je me sentais orpheline, j'incriminais mon origine et la façon dont mes parents m'avaient élevée. Je faisais le procès de la colonisation et de la civilisation. J'avais envie de désinfecter le monde, quand je voyais Zoute et ses sœurs servir imperturbablement de l'alcool comme s'il s'agissait d'eau de fleur d'oranger. Je souhaitais brûler du soufre et ouvrir toutes grandes portes et fenêtres. Je ne savais plus si cette colère soudaine qui montait en moi et m'étouffait était de l'amour pour l'humanité ou de la haine. Le charme de Maria-Mâtre cessait brusquement d'opérer, et le pauvre Louison en était décontenancé. Il me disait parfois, d'une voix persuasive :

— Mon p'tit bout, ça ne vaut rien de se taire, de garder pour soi les choses qui font mal : à la longue, ça fait pourrir le sang. Tu crois que je ne vois pas que tu souffres ?

— Parle-moi de ton métier, Louison.

— De la pluie et du beau temps, c'est ce que tu veux ? Ça soulage pourtant de se confier. Pour comprendre, on n'a pas besoin d'être savant. Les livres, je me demande si ça sert à grand-chose, dès qu'il s'agit du bonheur. Je voudrais t'aider, voilà.

— Un jour, Louison, quand ce sera mûr : c'est là, noué dans ma gorge.

— Mon pauvre p'tit bout!

Et nous cheminions en silence, recherchant les sentiers déserts.

— Ça finira par percer, Louison, et ce qui sortira ne sera pas bien beau.

— Rien de laid ne peut sortir de toi.

— Tu en es sûr, Louison ?

— Absolument.

— Alors, emmène-moi danser.

— Que veux-tu constamment repousser ?... Je te vois te débattre et je ne peux rien. Je ne sers qu'à te faire danser.

— Ne t'en plains pas, c'est inespéré.

— Tu parles d'aller danser comme un buveur de s'enivrer. À Maria-Mâtre, tu n'es plus la même... Ne pleure pas. Il ne faut pas m'en vouloir, il y a si longtemps que je me retiens. Dis-moi la vérité : serait-ce que je ne te plaise pas suffisamment ou que tu sentes que tu ne m'aimeras jamais d'amour ? Parle.

— Personne ne me plaît plus que toi. Simplement, je ne suis plus tout à fait vivante.

— Les peines de cœur, ça se guérit, mon p'tit bout.

— C'est que vois-tu, je ne ressemble à personne. Je viens d'Afrique.

— Oh, pour n'être pas comme les autres, ça se voit au premier coup d'œil. Toi, dans ton coin, tu étais la rose noire. Oui, la rose noire! Je n'ai vu que toi. Je n'ai dansé qu'avec toi. Dès cet instant, tu es devenue mon p'tit bout. Car il n'y a jamais eu de p'tit bout dans ma vie, avant toi.

Il devait alors certainement me serrer dans ses bras, me baiser au front et sur les lèvres, pourquoi n'en ai-je pas gardé le souvenir ? Il s'enhardissait parfois jusqu'à faire des projets.

— Cet hiver, si tu veux, je viendrai te voir à Paris. J'ai quelques économies.

Je fermais les yeux. À Paris ? Comme il serait déplacé, mon grand Louison ! Il aurait l'air d'un Suédois. Je souriais.

— À Paris ? Pourquoi pas ? Mais tu préféreras la montagne, toi qui es fou de la neige, et comme tu auras raison ! Quand tout sera blanc là-haut, tu ne penseras plus à moi, seul comptera le ski. Et puis, où serai-je cet hiver ?

— Parle, petit, je ne demande que ça. Les jours passent.

— Ça viendra, Louison. Ensuite, tu regretteras que j'aie parlé.

— Crois-moi, c'est dur de t'aimer et de ne rien oser de peur que tu te refermes.

Et c'était si vrai ! Il ne savait plus comment s'y prendre dès que nous allions vers le lac et que nous nous reposions sur le talus, au lieu de danser à Maria-Mâtre. Sa gaucherie m'attendrissait et je le trouvais beau, mais son ardeur contenue ne se communiquait pas à moi. Les filles, ça le connaissait, mais avec moi il était si plein de réserve que lorsqu'il me caressait la figure ou les cheveux, je croyais être une hirondelle dont il lissait délicatement le plumage. Hormis la danse, aucune jouissance ne m'était permise : on eût dit que mes sens avaient été touchés par la mort.

Il arrive à des arbres d'être noirs et secs d'un côté et tout verdoyants de l'autre... Une partie de moi avait été comme pétrifiée par le choc de Grenoble, voilà qui explique peut-être que je ne revoie de façon précise aucun paysage. De La Cluse et de Nantua ne me restent, en définitive, que des images qui pourraient se situer n'importe où : un village aimable sous la chaleur d'août, avec des routes ombragées, un lac ceinturé d'une verdure grasse. Mais ont-ils réellement

existé, ces roseaux, et ces fleurs d'eau qui foisonnent en ma mémoire dès que j'évoque nos promenades mélancoliques ? Le contraste est saisissant entre ce lac de Nantua et celui de Mélidja que longeait le Beau Clair en sortant de la petite gare. Là, ce qui surgit dans le souvenir, c'est une nappe d'eau scintillante et plate, sous l'ardente lumière du couchant, une nappe toute irisée de sel, parsemée de flamants roses plus prestigieux que des nénuphars, et frangée par des terres lépreuses étendant à perte de vue une irrémédiable désolation.

Je redoutais le 15 août : aucun éclat ne se produisit. Tôt le matin, nous nous rendîmes à bicyclette à la messe. Tout le monde avait fait toilette, même moi. Nous prîmes du plaisir à manger les bonnes choses que Mme Alphonse avait commencé à préparer la veille. L'après-midi, nous allâmes en visite chez notre belle amie la fermière : elle nous offrit à goûter. Le soir, pour être agréable à Louison, je mis ma robe à volants, mes souliers à hauts talons. Il y avait peu de monde à Maria-Mâtre, nous pûmes glisser et tournoyer à l'aise. On se serait cru dans un immense aquarium. Mme Alphonse se retira la première, mais Zoute, les jumelles, Louison et moi, nous ne rentrâmes qu'à l'aube, en chantant par les chemins.

Je n'avais pas d'amertume, mais je me souvenais des beaux ciels noirs de Mélidja, traversés d'étoiles filantes, que Robert et moi admirions de la terrasse. Dissimulant de mon mieux mon regret de n'être pas tout à fait de niveau, je souriais à Louison. Que n'eussé-je donné pour être une petite villageoise revenant du bal au bras de son galant ! Une fois de plus, c'est vers Michel que je me suis tournée.

«18 août

«Cher Michel, je ne vous sentais plus près de moi depuis quelques jours. Ce que vous me rapportez de votre randonnée dans le Var est délicieux; votre grincheux ami me paraît être le plus amusant des compagnons de route : j'ai beaucoup apprécié les lignes relatives à ses lamentations et à vos vagabondages. J'ai moins aimé tout ce qui me concerne.

«Vous me renvoyez aux vérités premières énoncées par monsieur de Montherlant dans *Les jeunes filles.* Je ne connais ce livre que pour avoir entendu Xavière m'en lire les passages les plus impitoyables, et, loin de m'ulcérer, ces vérités m'ont paru éclatantes. C'est pour une autre raison que la lettre de mon frère m'a été pénible : je n'ai pas aimé qu'Alexandre y étale sa force d'homme et me reproche de ne pas savoir porter seule ma charge (il oublie que mon adolescence a été assombrie et même empoisonnée par le souvenir de la sienne et qu'il a d'abord chanté son mal avant d'apprendre à se taire). Il a trente et un ans, que diable ! J'en ai vingt-quatre. J'espère que vous me comprenez. Du reste, je viens d'écrire à Alexandre.

«Ne croyez pas que je berce mon chagrin. Je m'efforce d'entretenir en moi "un scepticisme sainement entendu" pour me servir de votre formule. Vous m'y aidez. Votre opinion sur ma "Mal-Aimée" me touche, vous n'imaginez pas combien je souhaite que vous l'aimiez. (Savez-vous qu'elle me joue des tours ? Je pensais que ce serait une naine, elle menace de devenir géante...) je resterai décontenancée devant ces pages que je n'aurais jamais songé à écrire sans le triste dénouement de mes fiançailles.

«Je quitterai La Cluse et ses délices à la fin du mois. Mes parents me poussent à me réconcilier avec mon cousin Bayou (sa femme s'installe comme fleuriste du côté des Ternes). Bayou est un mastodonte qui m'a battue sauvagement un jour. Je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir déterminée à casser sur son dos mon ombrelle japonaise... Avouez qu'il m'est difficile après cet incident d'accepter son hospitalité !

«Ferez-vous un voyage en montagne avec Andréa ? Je vous souhaite des jours heureux. Moi, c'est de clarté dont j'ai besoin, mais je suis – grâce à vous – plus modeste dans mes ambitions. Je crains le retour à Ténarès : Robert a l'intention de s'y fixer. Je m'interdis "la mauvaise douceur des larmes".

«Le temps passe très vite ici. Vous ne me dites pas si vous jouez du piano. Une caresse à votre chien. Et pour vous, une poignée de main fraternelle.»

*

À quelques jours du départ, un après-midi, je me suis décidée à parler. Louison semblait résigné à ce que je m'éloigne en gardant mon secret, sa douceur triste m'a émue.

Nous nous reposions dans un pré, au-dessus du lac, à l'ombre d'un pommier constellé de pommes aussi rouges et vernissées que des grenades,

— Bientôt il y aura des colchiques dans ce pré, murmura Louison, mais toi, où seras-tu ?

— Tu vas tout savoir, tout. Plus même que tu ne souhaites.

— Si cela te fait mal, si tu dois le regretter par la suite, ne dis rien.

— Non. Il faut que tu saches que je ne suis ni tout à fait une jeune fille ni tout à fait une femme.

Ces mots, je les avais lancés comme un défi, en évitant son regard. Il baissa la tête.

— Peux-tu comprendre l'horreur de n'être plus une jeune fille innocente, sans être une jeune femme heureuse ? J'ai été fiancée pendant quatre ans à un étudiant, à un mangeur de livres, il m'a trahie. Un soir, pour être sûr que je ne lui échapperais pas (j'avais repris ma liberté depuis quelques mois), il m'a brutalement prise, me jurant sur les cendres de sa mère que nous nous marierions sans tarder, que nous étions unis devant Dieu. Peu après, j'apprenais...

— Qu'il en épousait une autre ?

— Oui. Une autre qui attendait un enfant de lui, une Française.

— Pauvre p'tit bout, tu es tombée sur un lâche.

— Et si encore cela s'était fait dans la joie ! D'ordinaire quand on en arrive là, c'est signe d'impatience et d'amour.

— Tu l'aimais pourtant, ce garçon ?

— Tu ne peux pas comprendre : il faudrait tout raconter par le commencement. Dans mon pays, les filles n'avaient pas le droit d'aimer et l'adultère était puni de mort. Ma mère m'a mis ça dans la tête, quand j'étais petite. Elle me disait : « Aména, souviens-toi que l'on part seule, et que l'on revient deux ».

— Je vois... Tu as eu peur ? Tout s'est fait pour toi dans le froid et la peur ? Eh bien, ça n'est pas ça l'amour, mon p'tit bout.

— Alors j'ai voulu le tuer, ou me tuer. La nuit, le jour, c'était comme une idée fixe.

— Et c'est ça que tu cherches à repousser lorsque tu demandes à danser ?... Un salaud, ça s'oublie vite. Il arrive qu'on tombe sur de sales bêtes qu'on supprimerait sans remords au coin d'un bois, si on pouvait.

Ma confession a duré longtemps. Au lac de Nantua que j'avais sous les yeux, s'était substituée la lagune désolée de Mélidja. Quand j'eus vidé mon cœur, j'ajoutai à mi-voix :

— Mon pauvre Louison, n'aurais-je pas mieux fait de me taire ?

Il me considéra gravement, puis il dit, détachant chaque mot, comme s'il doutait qu'il vivrait par eux dans mon souvenir :

— Mon p'tit bout, j'aime que tu me parles, parce que tu parles vrai.

Autour de nous, dans l'herbe, il y avait des fleurettes. Machinalement il en fit un petit bouquet qu'il me tendit.

— Pour moi, rien n'est changé : tu es mon p'tit bout, il ne tient qu'à toi de le rester.

J'étais bouleversée, j'aurais voulu pouvoir me hausser jusqu'à lui, croire à nouveau, refleurir. Il prit mon visage dans ses mains rudes et murmura près de mes lèvres, avec une persuasion tendre et forte, mais presque désespérée :

— Je suis ébéniste. Je ne me nourris pas de livres. Je ne sais pas te parler comme tu aimerais. Les livres, jusqu'ici t'ont perdue. Et cette triste histoire que tu viens de me raconter est encore une histoire de livres. Parle-moi d'un chalet, parle-moi de forêts, de bêtes à garder dans la montagne, de meubles tout blonds à sculpter dans des bois fruitiers, ça oui ! Parle-moi surtout de la neige : voilà ce qui me

connaît. Mais les livres, Dieu nous en préserve (et même des journaux) ! Toi qui aimes ce qui est beau, ce qui est propre, existe-t-il rien de plus beau que la neige ? Dans la ville, c'est sale, lugubre. Mais là-haut, quand tout est blanc, c'est une fête.

Ces mots tombaient sur mon cœur comme des flocons de neige. Je souhaitais qu'il en tombât encore et encore jusqu'à m'ensevelir. Pourtant, je m'entendis répondre du fond de ma conscience :

— Oublie-moi, Louison, c'est la sagesse. Ne t'entête pas. Il y a ici une jolie fille, avec des cheveux comme du cuivre, qui ne demande qu'à t'épouser : elle est fraîche et saine, elle a une belle ferme au soleil... Sans le vouloir, je vous ai séparés.

— Tu n'as rien séparé du tout, je ne l'aimais pas.

— Il y en a d'autres.

— Non, coupa-t-il avec une violence sourde qui me surprit, toutes ces filles bien en chair m'ennuient depuis que je te connais, et tu le sais. Voilà ce que je t'offre : la confiance, un amour solide, une bonne aisance, une vieille maison aux murs épais, pleine de meubles et de linge. Neige l'hiver – avec de belles glissades – et voyages, l'été (sans oublier Maria-Mâtre). Non... ne dis rien. Réfléchis. Les obstacles que tu mets en avant, je ne crois pas qu'ils soient sérieux.

— Je te l'ai dit : je ne peux pas refleurir ; je ne suis plus tout à fait vivante. Une plante gelée, est-ce que ça peut revivre ? Épouse quelqu'un de ta race.

— Mon p'tit bout, je te demande un peu ce que vient faire la race entre nous ?

— Ah, Louison, elle explique tout !

J'aurais voulu prendre avec lui mon essor, mais j'étais frappée d'impuissance. Je me mis à pleurer.

— Avec de la tendresse, chuchota-t-il, de la patience et beaucoup de calme, tu refleurirais, j'en suis sûr !

Il m'embrassait, il me caressait dans l'herbe comme on lustre un écureuil craintif. Lui flambait clair, je fumotais à peine comme une branchette humide... J'aurais voulu l'aimer comme il m'aimait et me sentir embrasée, au lieu d'être entre ses mains ce jouet de bois dont le ressort avait été brisé. Je crus entendre Alexandre déclarer à Xavière : « Ce qui me navre, c'est que ma sœur ne connaisse jamais cette joie insouciante qu'éprouvent les filles et les garçons qui se culbutent dans les meules de foin. » « Je ne serai jamais la femme de Louison, me disais-je avec un regret profond. Que nous raconterions-nous, le soir, sous la lampe, après la journée de travail ? La danse n'a qu'un temps. Il se lasserait vite de mon étrangeté et moi de sa blondeur. Cet ennemi mortel qu'est l'ennui se glisserait entre nous. » Eh quoi ? Déjà le repos, la certitude d'un amour immuable quand je portais en moi l'inquiétude propre aux déracinés ?... Quelqu'un d'autre, beaucoup plus tard, avec une autorité sans égale, devait me tenir ce langage d'homme : c'est Adrien. Bien que brun, court et râblé, c'est Louison que je retrouvais en lui. Aussi l'ai-je suivi quand Olivier, le père de mon enfant, m'a quittée.

La veille de la séparation, Louison m'a menée à Nantua jusqu'à la placette où il habitait. Il a pointé son doigt vers une maison cossue avec des balcons fleuris, des fenêtres pomponnées.

— Tu vois, c'est là que tu serais, derrière ce rideau blanc...

Derrière ce rideau blanc, je ne me vis pas l'attendre. Ma *Mal-aimée* était achevée, Paris allait m'engloutir.

«30 août

«Cher Michel, c'est le départ, j'en suis toute mélancolique. Je vous aime plus que vous ne m'aimez; je pense à vous plus que vous ne pensez à moi, mais le fait que je vous doive tant et que vous ne me deviez rien n'a aucune importance.

«Vous m'écrivez que vous êtes fier de la place que vous occupez dans ma vie, me confirmant ce que vous me disiez à Ville-d'Avray par pure gentillesse, croyais-je. Mais cette place (une des premières) vous attendait – vous n'avez détrôné personne.

«Voici que par grâce du ciel, je ne crains plus de vous perdre, moi qui tremblais à Ténarès de vous voir disparaître de ma vie. Cette place modeste, ce petit bout de jardin conquis en vous, je n'aurai pas la folie de les déprécier.

«Répondez-moi chez mon frère Aurélien, mais pour Dieu ne me faites pas la morale – je ne suis que trop sage! Dites-moi plutôt qu'un amour ne peut se nourrir de mépris, qu'il périt nécessairement dès qu'on emploie son énergie à le tuer. Il faut que je recouvre mon intégrité – je viens de m'apercevoir que je suis morte à demi... Ô Michel! pourquoi faut-il que, par le seul fait d'exister, on meurtrisse et soit meurtri en retour? Fasse le ciel qu'un jour je n'en arrive pas à me dire : "Pauvre insensée, le bonheur t'a frôlée à Nantua et tu n'as pas su l'arrêter au passage!"»

*

Nous allâmes une dernière fois danser à Maria-Mâtre, comme si rien ne devait finir. Et c'est à Champigny que je reçus cette unique lettre à laquelle j'eus la cruauté de ne pas répondre. Mais Louison dans sa sagesse se sera dit : «C'était donc vrai, quand elle m'avouait ne plus pouvoir refleurir.»

Grâce à ces mots : «Mon p'tit bout, j'aime que tu me parles, parce que tu parles vrai», son souvenir rayonne doucement en moi comme une enluminure...

Ces mots, lorsque j'ai voulu les répéter à Luc – évoquant pour lui ce blond bouleau, ou ce tilleul en fleur que fut pour moi Louison – Luc s'est penché sur ma bouche, mi-souriant, et mi-rageur, pour dire :

— Cette obsession de la blondeur, il faudra que je t'en guérisse.

Et brusquement, il n'y eut plus que lui. J'ai cru longtemps qu'à l'égal de Louison, tous les hommes aimaient entendre «parler vrai». Il m'aurait fallu prévoir que Luc, moins que personne, supporterait de m'entendre «parler vrai», et me dire : «C'est un homme parmi les autres. Quel est le héros qui résisterait à l'examen que lui ferait mon amour lucide?»

Je m'accuse de n'avoir pas aimé Luc jusque dans les failles de sa nature. Ne puis-je considérer en lui autre chose que le défaut de la cuirasse? Par exemple, l'ardeur qu'il a dépensée à m'aimer sans jamais se plaindre d'un tempérament que tous, avant lui, à l'exception d'Adrien jugèrent trop oppressant? Ne puis-je me souvenir de ses richesses,

de ses dons, de tout ce qui le rend irremplaçable et l'élève au-dessus du commun, pour fixer enfin mon attention sur le fait qu'il a été le seul à m'avoir libérée ? Cette couronne – la sienne – que je tourne et retourne dans mes mains, si je pouvais la lui remettre sur la tête ! Il suffirait d'un geste, mais c'est précisément ce geste qu'il m'est impossible de faire.

Je me le représente vêtu de loques et courant après ses chimères, à travers les étendues stériles de la Camargue. Je voudrais pouvoir m'élancer et le rejoindre le temps de le couronner à nouveau sur son cheval sauvage. Après, s'il s'éloignait, je le verrais sans douleur caracoler fièrement avec son étincelante couronne. J'accepterais ma solitude, et tout ce qu'elle implique de renoncements, si lui pouvait redevenir à mes yeux ce qu'il était, ou plus exactement ce que ma passion avait fait de lui : un roi.

Michel

Je fus bel et bien contrainte de m'installer chez Bayou. Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'Alexandre m'aida à y transporter mon maigre bagage, mais j'avais à choisir entre le manque de tact de Bayou et le retour à Ténarès où Robert venait d'arriver avec sa femme. Je vécus là de mauvais jours, dès que Xavière et Alexandre m'y abandonnèrent à mes seules forces pour regagner l'Afrique du Nord.

Un réduit sur cour encombré de meubles et de bibelots vulgaires était mon domaine. Il y faisait chaud, mais cette chaleur exaspérait une écœurante odeur de renfermé que rien ne pouvait vaincre.

Dans le reste de l'appartement, beaucoup plus agréable, Bayou s'étalait avec son rire sonore, ses gros cigares et ses quatre-vingt-dix kilos. Je préférais encore, après les repas, me retirer dans ce que l'on appelait ma chambre.

Contre certains services que personne n'exigeait de moi, mais que je me devais de rendre, j'avais le vivre et le couvert chez Bayou. Sa femme était gentille, mais dépassée par lui qui ne se possédait plus dès qu'il croyait son autorité

bafouée. Il avait aussi ses bons côtés : la table chez lui était abondante et il prenait plaisir à ce que vous vous serviez copieusement. Il suffisait d'un peu d'adresse pour s'entendre avec lui : ne pas faire la petite bouche, rire, lui trouver de l'esprit, solliciter ses conseils et feindre de les suivre, accepter en apparence sa tutelle. J'en étais incapable... Déjà le voir manger et boire était une fatigue (il ingurgitait des quantités inimaginables, et, une fois au dessert, repiquait imperturbablement aux hors-d'œuvre ou au plat principal, ce qui vous donnait l'impression qu'emporté par un mouvement circulaire, il ne s'arrêtait jamais).

J'avais mis sur le métier un nouveau récit dans lequel je disparaissais chaque soir comme dans un incendie de forêt. J'habitais un univers magique d'étincelles et de flammes. Pour lutter contre la crasse du ciel, contre la pluie incessante et la solitude, il fallait ces flamboiements, ces embrasements, ces craquements d'arbres et ces dentelles de braise. J'avais l'illusion d'alimenter de ma propre ardeur le foyer de cette énorme fête. Je devenais l'esprit du feu, la danse du feu. Le feu. Et la fille aux traits défaits, au cœur éteint qui se traînait d'adresse en adresse, mettant toute son attention à ne pas s'égarer dans les dédales du métro, n'existait plus. Comment pouvais-je, à vingt-quatre ans, être aussi craintive et affolée qu'un enfant perdu dans la foule ? Pour remédier à ce sens de l'orientation dont j'étais totalement dépourvue, j'étais obligée de fournir un effort de concentration épuisant. Paris et ses merveilles – églises, musées, et même jardins publics – me laissaient indifférente autant que les panoramas grandioses et les spectacles de la nature – l'orage excepté, qui toujours m'a procuré

une joie violente et une sensation de délivrance. À peine la vue de la Seine et de ses quais aux arbres magnifiés par l'automne me touchait-elle un peu : j'avais abandonné ce qui me restait de sensibilité à La Cluse et à Nantua. Seuls m'attiraient (et m'attirent) les êtres. Mon âme ne voulait (et ne veut) se nourrir que de leurs conflits sentimentaux, de leurs recherches spirituelles. Le reste : sciences, vitesse, superconfort, découvertes vertigineuses, culture, perspectives d'évasions interplanétaires, rien de tout cela ne me console. Et je ne m'explique toujours pas que ma méfiance à l'égard du savoir livresque ne m'ait pas incitée à suivre Louison.

Comme la terre attend l'eau, j'attendais le retour de Michel. Il ne répondait plus à mes lettres depuis mon départ de La Cluse. J'avais beau l'imaginer en montagne, avec Andréa, et m'en réjouir pour lui, je souffrais. Saphir et Kader m'invitaient à mener la vie des rapins de Montparnasse : ce n'était ni dans mes moyens ni dans mes goûts. Et comment concilier cette liberté avec la férule de Bayou ? Au premier signe d'indépendance, il m'aurait mise à la porte.

Tous les soirs, après le dîner, j'épluchais les petites annonces jusqu'à en avoir mal aux yeux. Le lendemain, j'allais à la recherche d'un gagne-pain et d'un gîte. Il y avait aussi ma *Mal-aimée* à placer : Alexandre m'avait indiqué quelques critiques et directeurs de journaux. Avec une inexpérience, une candeur totale, je faisais le tour des uns et des autres, m'effondrant après chaque insuccès. La vie que je menais entre Bayou et sa femme m'appauvrissait en m'enlevant de ma force et de mon mordant. Je n'arrivais pas à m'intégrer : « Je ne saurai jamais, me disais-je, manger comme tout le monde, travailler, dormir, profiter

de la vie et même souffrir comme tout le monde ! » Ma double appartenance me condamnait à cette solitude atroce. J'errais, transie de peur, bardée d'ouate thermogène (la grippe ayant tout de suite fondu sur moi), j'errais tête basse et seins rentrés, effrayée à la vue de ces énormes gueules dégorgeant des foules de voyageurs qu'étaient les bouches de métro aux heures d'affluence. Pour reprendre pied, je faisais une halte au magasin de fleurs de ma cousine Bayou. J'écoutais les histoires des clientes, bistrotières ou coiffeuses pour la plupart, agitées par le démon des intrigues sentimentales, et je ne tardais pas à m'apaiser et à sourire.

Où donc avait émigré le soleil ?... Chez nous, les pluies tant désirées éclataient joyeuses et violentes, ici, elles pleuraient désespérément, et toute cette eau sale noyait mon âme. Paris, pourquoi le trouvais-je si laid ? Mais avec un regard éteint, pouvais-je percevoir le jeu subtil des gris tendres et des roses ?

Quand les autres couraient dans les galeries de métro pour ne pas voir les portillons automatiques se refermer à leur nez, j'avais envie de leur crier : « Sommes-nous faits pour jouir paisiblement du monde ou pour nous précipiter ? » Drapée dans le burnous ancestral, j'aurais aimé m'asseoir et regarder passer ces fous, levant de temps à autre mes yeux vers un figuier imaginaire...

Le dimanche, je me rendais à Champigny où Aurélien me donnait de la tendresse et des gâteries pour la semaine. Je me prélassais dans le salon, devant la cheminée ; je profitais du moindre rayon de soleil sur la Marne ; j'accompagnais mon frère dans ses promenades et je rapportais des brassées de feuillages d'automne. Je n'osais trop me

plaindre de mon sort car j'avais honte de n'être pas heureuse chez mon cousin Bayou. Tout me faisait mal : le bruit, l'agitation, les regards curieux, les enseignes lumineuses, les vitrines et même ce qui aurait dû bercer ma peine : la pluie. Où était l'opium innocent de Maria-Mâtre ? Et Louison ? Souffrait-il beaucoup de mon silence ? Ma pensée ne se reposait qu'en évoquant le visage sans ombre de Michel. Quand la contrainte m'était trop dure, je lui écrivais des billets que je gardais dans mon sac :

« Je viens de détruire encore une partie de mes lettres à Robert (j'en déchire chaque jour jusqu'à ce que mes mains me fassent mal). J'en ai relu quelques-unes au hasard : trop romantiques et naïves, on les eût dites extraites de je ne sais quel mauvais roman d'amour. J'ai retrouvé dans une petite enveloppe en Cellophane une mèche de mes cheveux qui sentait l'oubli et la mort. Xavière me l'avait coupée il y a deux ans parce que Robert me menaçait de m'expliquer "le mouvement propre en ascension droite du soleil", si je ne satisfaisais pas à son caprice. Mon dieu, que tout cela est puéril ! »

Quand Michel sera là, me disais-je, tout changera. Pourvu qu'Andréa ne l'accapare pas et qu'il ait assez de caractère pour continuer à me voir – fût-ce en cachette.

*

Le 30 septembre me réservait une joie qui alluma de façon inattendue une querelle entre Bayou et moi. L'orage se préparait, mes cousins s'irritant de mon air maussade et de mes visites à Aurélien. Nous achevions de dîner, Bayou bourrait sa pipe. On sonna à la porte : un pneumatique

de Michel me fixait rendez-vous pour le lendemain, à la terrasse des Tuileries. Bayou et sa femme assistèrent à ma métamorphose que je ne songeai pas à dissimuler : j'avais des ailes. Ma voix sonnait clair, le salon n'était plus hideux, Bayou n'était plus vulgaire mais jovial, magnanime, car pour avoir oublié l'incident de l'ombrelle japonaise, ne me donnait-il pas une marque éclatante de sa grandeur d'âme ? Tout était transfiguré par ce message. Paris lui-même allait devenir la ville enchanteresse que j'étais seule à méconnaître, puisque Michel m'y prendrait par la main. Mais la voix de Bayou me ramena à la réalité :

— Si je comprends bien, tu t'apprêtes demain à retrouver un homme ?

Pétrifiée par l'étonnement, je balbutiai :

— Un homme ? Mais c'est Michel !

— Qui est ce Michel ? Le plus clair est qu'il ne se gêne pas, il te fait signe comme à une fille des rues.

— Tu es fou, Bayou ?

Écarquillant les yeux, je l'observais, prenant à témoin sa femme qui, mal à l'aise, baissait le nez sur son tricot. Leur chien même (seul ami véritable) s'arrêta de ronger son os, inquiet de l'orage qui montait. Brusquement Bayou se déchaîna. Il bouscula le guéridon sur lequel était servi le café, et se dressa corpulent et cramoisi.

— Je maintiens ce que j'ai dit : si ce garçon avait du respect pour toi, il se conduirait différemment.

— Pendant que tu y es, ajoute qu'il m'a écrit : « Tu viens, chérie ?... » Allons, va jusqu'au bout. Ça ne m'étonne pas d'un jaloux, d'un obsédé comme toi.

Je crus qu'il éclaterait. Sa femme tenta de s'interposer, il la repoussa...

— Tu es sous mon toit, hurla-t-il, sous mon toit. Et tes parents t'ont placée sous ma responsabilité. Si tu veux agir comme une grue, libre à toi : la rue t'attend.

— Goujat. Ton hospitalité, je savais que tu me la ferais payer cher. Que t'importe ma réputation ? À vingt-cinq ans bientôt, il me faut un chaperon pour me rendre à midi dans un jardin public ? Suis-je ta sœur ? Suis-je ta fille ou ta femme ?

— De mon temps, jamais un jeune homme ne se serait permis...

— Mais quel mal y a-t-il à rejoindre un ami que ma famille connaît et que je considère comme un frère ?

— Un frère ? À d'autres ! Quel âge a-t-il ce frère ?

— Trente ans.

— N'existent que les frères par le sang... et encore !

— Il faut te faire soigner, mon vieux. Je plains ta femme. En tout cas, moi, je ne supporterai pas plus avant ta tyrannie et tes injures. J'ai rompu des fiançailles qui m'incommodaient, ce n'est pas pour endurer d'être étouffée ni outragée par toi.

— Je te répète que j'assume une responsabilité aux yeux de tes parents.

— Tu es grotesque avec tes grands mots et tes grands gestes. Je suis au pair, chez toi, voilà la vérité : ménage, marché, cuisine. Alors ? Une bonne a bien droit à un jour de congé ! Pour moi, ce sera demain. Sois sans inquiétude, je vous préparerai le déjeuner.

Il fit peser sur mes épaules ses mains lourdes :

— Réfléchis bien, petite. Si tu fais ça, tu pourras te chercher un autre asile.

— Entendu.

— C'est bien entendu ?

— Tout ce qu'il y a de plus entendu : demain je plie bagage et cours demander refuge à l'Armée du Salut.

— Je ne sais pas ce qui me retient de te donner une paire de gifles. Effrontée.

— Oh, répondis-je d'une voix suave, en saisissant une carafe, ne t'y risque pas : souviens-toi de l'ombrelle ; Police-Secours serait vite là.

Cette douceur inusitée le fit reculer mieux que n'eussent fait des cris. Il retourna s'asseoir en soufflant, tandis que sa femme, blanche comme craie, parlait de se retirer.

— Bonsoir, dis-je avec arrogance, en prenant le chemin de ma chambre.

Grisée comme je l'étais d'une joie qui sentait la poudre, et parce que j'y couchais pour la dernière fois, que mon triste réduit me parut beau ! Tout se chargeait d'un prix insolite, jusqu'à l'odeur fétide, aux chromos, aux coussins et aux meubles atroces, à la tapisserie criarde et aux faux tapis d'Orient râpés. Un vent violent avait ouvert ma cage. J'allais prendre mon vol. Michel serait là : je n'avais rien à craindre. Tante Delphine m'aiderait. Je rassemblai mes affaires, avant de me glisser le cœur en paix entre les draps douteux, et je m'endormis aussitôt d'un beau sommeil lisse.

Je n'oublierai jamais l'apparition de Michel sur la terrasse des Tuileries déserte et jonchée de feuilles mortes. Par une journée rousse, annonciatrice du bel automne dont nous allions profiter ensemble, il avançait vers moi, souriant. Grâce à lui et à tante Delphine, je pus le soir même m'installer rue des Feuillantines, dans la plus accueillante des pensions de famille.

Michel habitait rue Gay-Lussac, tante Delphine près du Val-de-Grâce : le Luxembourg avec tous ses charmes serait notre lieu de ralliement. Mon bonheur était à son comble, l'usage de mes sens m'était enfin rendu : je voyais ; j'entendais ; je communiais avec le monde.

Malheureusement, il me fut impossible de rester plus de quinze jours dans ce paradis des Feuillantines, tenu par un vieil original cérémonieux et borgne. Aux premiers chrysanthèmes, faute d'argent, il fallut émigrer. Mais je pus, jusque-là, jouir avec plénitude de l'automne, grâce à la sollicitude de tante Delphine et à l'amitié de Michel. Un gros rhume dont je garde un souvenir reconnaissant me permit d'apprécier la chambre spacieuse et claire que je partageais avec une riche Américaine – adorable perruche, occupée tout le jour par sa beauté. Dès qu'elle entrouvrait les paupières, c'était babillage et chiffons dans la pièce transformée en volière. Un paravent nous séparait que nous ne dépliions pour ainsi dire jamais. De temps en temps, ma compagne s'interrompait de se parfumer devant la glace ou de nouer un foulard parmi trente-six, pour me demander de corriger son français approximatif ou son accent cocasse. Puis, ayant pris avec moi son petit déjeuner, elle s'envolait, souriante, dans un bruissement de fourrure et de soie, pour ne reparaître qu'à la nuit, laissant après elle d'agréables senteurs.

Qu'il faisait bon dans cette chambre que rien n'osait troubler et comme il eût été agréable d'y travailler ! Michel pouvait m'y visiter à toute heure, sans m'attirer la moindre remarque : on entrait et sortait aux Feuillantines sans avoir à solliciter de permission, avec une liberté comparable à celle de l'hôtel, mais plus chaleureuse. Pour qui avait eu

à pâtir de la rigueur de Bayou, il était difficile de rêver mieux.

Les Feuillantines !... Quinze jours d'une rondeur, d'une plénitude parfaites qui font dans la mémoire comme une clairière au cœur de laquelle Michel et moi nous nous tenions côte à côte, unis par la confiance, la volonté ferme de défendre notre amitié contre tout ce qui eût risqué de la troubler. Quinze jours durant lesquels personne ne s'avisa de porter atteinte à mon indépendance.

L'avant-veille de mon départ de cet endroit où l'on préparait de manière incomparable le lapin aux olives, je remarquai parmi les pensionnaires une vieille demoiselle austère. Elle semblait s'être attachée à une jeune fille tentante comme une pomme. M'étant approchée un soir de la banquette où elles se tenaient, la vieille demoiselle reporta sur moi son attention indiscrète – la « pomme » lui ayant échappé pour se rendre au théâtre. La tristesse due à mon imminent départ pour une pension moins avenante me fût-elle fatale ? Habilement, la vieille demoiselle me fit tomber dans le piège des confidences. Tout y passa : mon origine africaine, la trahison de Robert, Grenoble, et jusqu'à mon innocente aventure avec Louison. Je me vidai de mes secrets au point d'en rester écœurée. Jetant alors un coup d'œil sur ma confidente, je lus dans ses yeux de serpent un triomphe tel qu'il me glaça. Elle appartenait à la catégorie des êtres que j'abhorrais : celle des fanatiques qui veulent à tout prix faire le salut des autres. À l'entendre, c'était la Providence qui lui commandait de veiller sur mon âme en danger. Comment échapper et reprendre ce qu'imprudemment j'avais livré ?...

Je me mis à exécrer cette femme. L'idée de ne plus la

revoir dès que j'habiterais ma nouvelle pension, rue Saint-Jacques, ne m'apaisait pas : il me fallait non seulement la fuir, mais m'arranger pour annuler en quelque sorte ce que je lui avais révélé de moi et tout brouiller dans son esprit. Je perdis une nuit entière à chercher le moyen d'atteindre à ce résultat. « Puisque j'ai été assez folle pour permettre à cette femme de profiter de mon désarroi et de me soutirer mes secrets, me disais-je, il n'y a plus qu'un remède : semer le doute et la persuader que tout cela n'a existé que dans mon imagination, qu'il s'agit en somme d'une pure création romanesque. Mais comment la convaincre totalement ? En lui demandant pardon de l'avoir trompée et de m'être servie d'elle pour mesurer le degré de vraisemblance de ma fiction et en lui montrant le manuscrit de ma *Mal-aimée* ? Mais serait-ce suffisant ?... » C'est alors que jaillit l'idée diabolique qui devait donner tant de malaise à Michel : rassembler quelques notes incohérentes se rapportant à ma lamentable histoire et constituer un journal apocryphe. Profitant que je me trouvais seule dans ma chambre, je couvris en une nuit tout un cahier de confidences fiévreuses, jouissant sauvagement du trouble que je jetterais dans l'esprit de la vieille demoiselle. La vue du cahier fit merveille. Elle lâcha la proie qu'elle croyait tenir et cacha de son mieux son dépit. Avec quelle satisfaction je remis ce cahier à Michel ! Il le parcourut effaré, ne dissimulant pas sa désagréable impression de découvrir en moi un personnage inquiétant.

— Voyez-vous, lui avouai-je, d'un air confus, je ne pouvais plus rattraper ma confession. La savoir « entre les mains » de cette receleuse me rendait malade. Il ne me restait qu'une ressource : dérouter, vider un flacon d'encre

sur tout ce qui s'était imprimé de mes misères dans la mémoire de cette horrible femme.

— C'est égal, murmura pensivement Michel, je ne vous croyais pas capable d'un tel exploit. J'espère qu'avec moi vous n'en viendrez pas à... truquer.

Je le rassurai.

*

J'avais écrit à Alexandre et à Xavière des lettres où je les menaçais de disparaître dans Paris, sans laisser d'adresse, plutôt que de retourner chez Bayou. Tante Delphine, qui m'aidait de ses conseils et m'invitait souvent, ne pouvait malheureusement pas me donner asile, le beau Charlie – son réfugié allemand – occupant le seul lit disponible. Inquiets, Alexandre et Xavière m'encouragèrent à m'installer dans une pension plus modeste, en rapport avec les mensualités qu'ils comptaient m'assurer. J'échouai à la Pension des Célestines. Je ne quittais pas le quartier : tante Delphine, le jardin du Luxembourg, l'avenue de l'Observatoire restaient mes points cardinaux.

Dès le seuil, je me crus tombée dans un couvent médiéval. Ça sentait le passé, le chrysanthème et la cire. Couloirs sombres, tomettes cirées, car je ne revois que longs corridors obscurs, pavés de tomettes à la provençale rouge de Venise, cirées à glace, et, trouant la merveilleuse pénombre, l'éclat d'un cuivre ou d'un étain, ou bien celui – plus succulent – de quelques vieux meubles vermoulus couleur de miel. Silence profond, mais inquiétante fraîcheur : on n'apercevait ni feu ni radiateur. Le chauffage, assuré uniquement par des tuyaux à peine tièdes au toucher, était

mythique autant que le confort. Par d'étroites fenêtres aux carreaux minuscules, on découvrait un jardin d'hiver jonché de feuilles pourrissantes, avec çà et là quelques bouquets de chrysanthèmes chétifs. Tout reluisait à l'intérieur (on eût été presque soulagé de trouver un grain de poussière). Et les tomettes jouaient sous le pied.

Étroite et longue, ouvrant sur le jardin hérissé d'arbustes noirs dont les troncs, mangés de mousse, jaillissaient d'entre les feuilles mortes et les chrysanthèmes souffreteux pour inscrire dans le ciel la tristesse de leur dépouillement, la chambre que l'on m'offrit eût fait mon bonheur si le lit avait été plus souple, les meubles moins austères et la température plus douce. Le silence d'une rare qualité, les dimensions heureuses ainsi que le crépi des murs et l'absence de tapis, de tentures et de bibelots invitaient au recueillement et même au détachement des biens de ce monde. Je ne pus réprimer un frisson, en ouvrant ma valise dans l'idée d'humaniser tant de sévérité. Quel contraste entre ce cadre monacal et la pension des Feuillantines où, soir et matin, une tendre perruche m'étourdissait de ses parfums et de ses flirts. « Une nonne, oui, une nonne ! voilà ce que tu finiras par devenir, en macérant jour et nuit dans cette atmosphère. Pourvu que la nourriture ne te réserve pas de déception ! » soupirais-je, en jetant des regards que je sentais chargés de nostalgie vers le jardin auquel je substituais malgré moi celui de Mélidja, tout rayonnant de ses milliers d'oranges, de mandarines, de bergamotes et de citrons en grappes. Pas un bruit de pas ni un éclat de voix. C'était à croire que le couvent n'avait pas d'autre moniale que moi.

Hélas, si la salle à manger voûtée me parut digne de l'ensemble, quant à la noblesse des proportions, à la patine

et à la beauté des meubles, au charme des faïences, au poli des cuivres et des étains, la nourriture se révéla insuffisante au point d'en être symbolique. Il eût fallu pouvoir se rassasier de l'ordonnance des choses, de l'utilisation d'un chaudron agrémenté d'une plante verte, comme plafonnier, ou d'un vieux fer forgé comme jardinière. Rien ne pouvait compenser la minceur des tartines transparentes comme des hosties, ni l'indigence de l'unique louche de potage, ni la tristesse de la tranche de rosbif coupée au rasoir. Rideaux brodés, cretonnes anciennes, rouets, pétrins, vieille horloge au balancier d'or vert tout irisé, armoires, et bahuts aussi émouvants que des arbres séculaires, tout cela finissait vite par paraître dérisoire dès qu'on se trouvait le ventre creux devant une assiette pratiquement vide. Ascétisme, prières et méditation, voilà ce que vous chuchotaient les murs. Le matelas épais comme une galette vous tenait le même langage. J'en avais froid au cœur. Je n'étais pas faite pour gagner le ciel à ce prix. Si les chants grégoriens avaient au moins retenti sous ces voûtes ! Sans cet opium divin, abandonnée à ma seule nature, je ne pouvais qu'être vaincue.

Je perdis au bout de huit jours le bénéfice de mon séjour aux Feuillantines. J'eus beau me jeter à corps perdu dans le récit commencé chez Bayou, pour tenter de créer avec des mots un énorme brasier qui eût fini par occuper mon univers, le froid triomphait. Le froid me congelait. La malchance voulut aussi que Michel me négligeât pour se consacrer uniquement à la recherche d'un appartement qu'il voulait – pour l'amour d'Andréa – lumineux et princier. Ne me restait que la ressource de tante Delphine qui me bourrait de flocons d'avoine, de miel et de fruits secs, car elle ne jurait que par le naturisme. Mais elle avait

tendance à me vanter les mérites et la beauté mâle de son Charlie, auxquels je n'étais pas sensible.

*

Un dimanche, environ dix jours après mon installation rue Saint-Jacques, je me sentis si brisée que je fus incapable de sortir de mon lit pour me rendre à Champigny, chez Aurélien. Il pleuvait. Le froid, la lumière verdâtre m'obligeaient à tenir mes mains sous les couvertures et à m'encapuchonner d'une écharpe, comme pour une rage de dents. Fièvre, glace dans les reins et poitrine en feu : c'était – succédant à tant d'autres rhumes – une bonne grippe, sinon une congestion, car je respirais avec peine. Et pas un être vers qui me tourner. Tante Delphine devait se trouver dans sa maisonnette de la vallée de Chevreuse. Michel, qui savait le dimanche réservé à ma famille, ne se manifesterait pas. En outre, il croyait toutes les difficultés résolues pour m'avoir entendu vanter, au début, le silence, le charme sévère de ma nouvelle pension.

Le cœur d'Aurélien s'émut-il à distance ? Il ne tarda pas à m'envoyer une ambassadrice extraordinaire – Betty, sa jeune et jolie maîtresse qu'il m'avait présentée comme sa secrétaire de peur de me choquer. Cette intrépide midinette s'y prit très adroitement pour me convaincre de plier bagage et de la suivre le soir même à Champigny. « Première » dans une grande maison de couture, Betty ne manquait pas de finesse. Elle savait que j'avais fui Bayou parce qu'il avait eu la prétention de vouloir m'enchaîner. Aussi me répétait-elle les arguments qu'Aurélien lui avait recommandé d'avancer (il me semblait entendre mon frère à travers elle).

« Tu lui diras : petite, c'est à nous que tu rendras service en venant vivre à Champigny. L'hiver est triste, la maison vide. Et puis, tu es notre mascotte ; quand tu es parmi nous, l'argent afflue, les affaires s'enchaînent. Tu n'auras pas à t'en repentir, crois-en ton grand frère, lui-même très jaloux de sa liberté. Tu seras aussi indépendante que tu peux le désirer. Consens à profiter de notre bien-être : dans ces pensions où l'on est si mal nourri et chauffé, tu risques de tomber malade, pense au chagrin que j'en aurais… »

Je ne me fis pas prier. Betty régla ma note et rassembla mes affaires en un tournemain, comme l'avait fait Xavière à Grenoble. L'auto rouge attendait à la porte. Ce fut encore un enlèvement, mais bienheureux celui-là : il mettait un terme à mes pérégrinations.

La Toussaint me trouva donc installée comme une reine à Champigny, non pas dans le salon du rez-de-chaussée, mais au premier étage, dans la « chambre rose », la plus ensoleillée. C'était sobre et très enveloppant. J'avais un grand pan de ciel, devant moi, sur lequel se détachaient des arbres dénudés d'un gris rose qui retrouveraient, au printemps, leur épaisse chevelure verte.

Je connus rarement une félicité comparable à celle des premiers jours où je me familiarisai avec le rythme paisible de ce bel endroit auquel je devais rester fidèle jusqu'à la fin de mon séjour parisien. Nous vécûmes tous les trois sans nous contraindre. J'adoptai Betty comme elle m'avait adoptée, ce qui rassura Aurélien qui redoutait d'être mal jugé parce qu'il avait laissé en Afrique du Nord sa femme légitime et ses enfants – c'était là son drame. Il tint à poser les conditions dans lesquelles son hospitalité m'était offerte :

— Petite sœur, j'ai quitté la maison de Mélidja depuis longtemps, mais je sais qui tu es. Voici les clefs, tu es chez toi. Une seule chose te sera demandée : être heureuse parmi nous. Si par hasard le téléphone sonne, en notre absence, et qu'il ne te déplaise pas de répondre et de prendre note, fais-le, mais que ce ne soit pas une obligation. Inutile même de nous dire où tu vas, à moins que tu y tiennes, préviens-nous simplement les soirs où tu ne rentreras pas, pour que nous ne nous inquiétions pas. C'est tout, j'estime qu'à vingt-cinq ans tu as ton expérience à faire (tu vois que, sur ce point, je ne partage pas l'opinion de Bayou, es-tu rassurée ?) Tout l'argent que tu recevras de Ténarès, tu le garderas pour ton habillement, tes frais de communications et tes menues dépenses. Pour ce qui est de la toilette, tu ne peux avoir de meilleure conseillère que Betty : tâche de l'aimer comme elle t'aime et vivons dans la concorde et la joie.

Il tint avec scrupule ses engagements et ne me fit jamais sentir le poids de ses largesses. Quand il jugea le moment venu de m'aider à m'organiser, il me dit :

— Petite, il y a ici, près de la gare de Champigny, une excellente école commerciale. Puisque tu te destines au métier de romancière ou de journaliste, peut-être devrais-tu apprendre la sténo-dactylo. Tu pourrais taper à la machine tes propres textes, et, si tu étais dans l'embarras, te placer comme secrétaire chez un homme de lettres, un médecin ou un avocat. Il te suffirait d'y aller le matin. Réfléchis. Je suis prêt à te payer ces cours. Quant à la machine, il y en a une toute neuve sur mon bureau.

Dans le vaste pavillon où j'étais appelée à vivre seule du matin au soir (sauf le samedi et le dimanche), j'avais la

compagnie de la plus irremplaçable des bêtes : Kyra, la malinoise d'Aurélien, toute blonde, et frémissante comme une jument.

*

La figure de Michel domine cette époque de ma vie, N'importe quelles folies m'étaient permises, hormis celle de devenir amoureuse de Michel. Il me semblait pouvoir me remettre des pires malheurs en me réfugiant dans cette amitié qui me tenait lieu de contrepoison. Mais si le poison et le contrepoison venaient à être confondus, quel serait le recours ?

L'attraction était si forte que je craignais que mon sentiment sans trouble virât d'un coup, passant instantanément du bleu au rouge, comme la teinture du tournesol sous l'effet de l'acide. Aussi, pour parer au danger, étais-je résolue à accueillir toutes les aventures, dussent-elles tourner à la déconfiture. Ainsi s'expliquent certains de mes faux pas absurdes. Mon souci prit de telles proportions que je finis par le confier à Michel, puisque l'un des privilèges de notre amitié était que je pusse parler de tout sans fausse honte.

Un soir d'hiver, j'avais le cœur si lourd que j'éprouvais le besoin de le soutenir de la main. Malgré la tendresse d'Aurélien et la gaieté espiègle de Betty, je m'étais remise à souffrir d'être séparée de Mélidja, de maman, avec ses tresses sur le dos et son visage presque virginal. Xavière surtout me manquait. Il faisait un froid intense. Michel habitait encore la chambre d'hôtel mansardée où j'étais allée le retrouver tant de fois. Une lettre de Xavière m'avait permis de constater que tout le monde, à l'exception

d'Huguette, s'accommodait fort bien de mon éloignement. Xavière, en particulier, y gagnait de plus fréquents tête-à-tête avec Alexandre que je soupçonnais d'être devenu son amant (par contrecoup sans doute de mon aventure avec Robert, Alexandre ayant réussi à se faire de nouveau muter à Ténarès, grâce à je ne sais quel appui, et malgré l'inimitié de son colonel). Xavière avait beau prétendre s'ennuyer de moi dans ses lettres, sa satisfaction éclatait sous chaque mot : j'entendais qu'il fallait me garder de revenir. Je me sentais frustrée de mes amis de l'autre rive. Or je voulais qu'on m'aimât, qu'on me plaignît d'être en exil, et qu'on désirât ma présence. Je cherchais de tous côtés aide et protection. Michel comprit qu'il serait vain de me raisonner ou d'employer la manière forte. Il eut recours à des moyens inhabituels. Il pleuvait. J'étais transie comme si toute cette pluie grise tombait sur mon cœur. Enfoncée dans l'unique fauteuil, je laissais parler ma peine. Il m'écoutait me plaindre, hochant la tête, et souriant avec indulgence. Puis, brusquement, comme s'il doutait de consoler un chagrin aussi puéril :

— Sautez là ! dit-il, en claquant sur sa cuisse.

J'obéis à la façon d'un animal – son regard et sa voix étaient si impératifs ! Je pris mon élan et vins me blottir contre sa poitrine. M'enveloppant de ses grands bras, il me garda sur ses genoux le temps que je m'apaise. Mais cet intérêt, je sentais obscurément qu'il s'adressait en moi à l'enfant perdue : « Sautez là ! », ainsi devait-il parler à son chien. Je n'en étais pas offensée ; entre un petit chien malheureux, une agnelle tremblante, une petite fille affolée, il n'y avait pas de différence. Il s'agissait bien de pitié, de tendresse bourrue et non d'amour. La méprise était

impossible. Dehors, il faisait un froid gluant, mais dans la minuscule chambre, on était comme dans une serre. Michel me berçait avec une gaucherie étrangement efficace.

— Allons, vous avez encore besoin de la chaleur du sein : un bébé qui veut qu'on le dorlote ! murmura-t-il d'une voix grondeuse, tandis que, les yeux clos et retenant mon souffle, j'emmagasinais de la chaleur et de la douceur en prévision des jours arides qui ne manqueraient pas de venir.

Je me détachai moi-même de ses bras pour m'asseoir en face de lui.

— Et alors, finie cette grande tourmente ?

Je n'étais pas une femme, il n'était pas un homme : j'en bénissais le ciel. Mais le diable, un jour, pouvait me jouer le mauvais tour de me séparer à jamais de Michel. Aussi, me souvenant de ma peur, dis-je bravement :

— Michel, il vaudrait peut-être mieux cesser de nous voir.

— Aujourd'hui vous n'êtes pas dans votre assiette. Quelle crainte vous agite ? Parlez, je puis tout entendre.

— Supposez qu'un jour je sois assez stupide pour ne plus me contenter de ce que vous m'offrez. Assez folle pour vouloir plus et même tout.

Sa voix se fit très ferme :

— Améná, n'allez pas créer des dangers qui n'existent pas. À force de vouloir trop vous observer, vous finirez par tout empoisonner.

Ces mots opérèrent comme une formule magique : ils exorcisèrent les démons, Libérée, je dis d'un air docile :

— Nous n'avons qu'à continuer comme par le passé ?

— Exactement, parce qu'il n'y a pas lieu de s'affoler.

Vous ne serez jamais amoureuse de moi, pas plus que moi de vous : il s'agit entre nous d'autre chose et vous le savez Alors, laissez-vous aller. Je vous crois, malheureusement encore trop occupée par votre amour déçu pour vous intéresser à quiconque, c'est la raison pour laquelle votre pauvre Louison n'avait aucune chance de vous convaincre de le suivre... Moi non plus, du reste, s'il me prenait fantaisie de vous courtiser.

J'étais condamnée à avancer entre deux ravins, sur une bande si étroite que j'en avais le vertige : d'un côté Robert, et de l'autre Michel. Le moindre faux pas pouvait m'être fatal. Pour garder mon assurance, il fallait oublier le danger et accueillir toutes les occasions de me divertir.

Tante Delphine, qui ne jurait que par l'union libre, voyait d'un bon œil que Charlie, son bel aryen, rêvât de se rapprocher de moi. Elle-même vivait avec un relieur de talent qui partageait ses idées. Jusque-là, les avances de Charlie m'avaient plutôt excédée ; je me mis brusquement à faire effort pour ne point les repousser, mais sans me laisser captiver. Sa beauté manquait d'esprit, son calme de mystère. Pas la moindre étincelle dans le regard bleu faïence ! Je ne parlais pas l'allemand, lui savait à peine quelques mots de français qu'il assemblait avec naïveté, comme un enfant les pièces de son Meccano. De sa bouche épaisse et un peu niaise ne sortaient que des puérilités qui contrastaient de manière saugrenue avec sa stature. Quand il voulait être câlin, il m'appelait « mon petit scarabée d'or », ou « mon myosotis », ou bien encore – et c'était le summum de ses transports lyriques – « mon coffre-fort » : je riais aux éclats, acceptant avec plus d'indifférence que de plaisir qu'il m'embrassât.

Un samedi, il crut arriver à ses fins : nous étions seuls, allongés côte à côte, sur le grand lit de tante Delphine. Sa grosse santé, sa gentillesse un peu fade m'ôtaient tout appétit. Il me semblait entendre Louison murmurer à mon oreille : « Ce n'est pas ça, l'amour, mon p'tit bout ! » J'échappai aux mains de Charlie comme une anguille pour me rhabiller posément au bout de la pièce. (Je revois encore l'air déconfit du pauvre garçon...) Sur quelle diablesse était-il tombé ? N'était-il pas désirable, grand, le torse large, le visage franc, l'haleine douce et le cheveu dru ? Que pouvais-je souhaiter de plus ? Mais une statue couchée dans l'herbe m'eût touchée davantage. Dévêtu, Charlie m'était encore plus étranger.

*

Tous les matins, j'allais à l'école Pigier apprendre à taper à la machine sans regarder le clavier. Mon professeur était une toute jeune fille avec une touffe de boucles folles sur le front. Elle me prit en amitié.

Le mercredi matin, sur la place de la Gare, le marché battait son plein, un beau marché de village haut en couleur et bon enfant. Je m'y promenais avec plaisir, rapportant pour deux ou trois jours des volailles, des tourteaux, des légumes verts, des fruits et des fleurs. Le samedi, c'était au tour d'Aurélien.

L'après-midi, j'écrivais dans ma chambre, m'interrompant pour répondre aux appels téléphoniques. Vers le soir, si j'étais fière de moi (ou déprimée, au contraire), je formais le *Jasmin 09 99*, et un interminable dialogue s'engageait avec Michel d'où je sortais toujours plus sereine. Quand le

temps était favorable, je poussais ma flânerie le long de la Marne, avec la malinoise, jusqu'à Chennevières, ou à Saint-Maur, soupirant après le printemps. Le rythme de ma vie ressemblait à celui qui avait été le mien en Afrique du Nord, où le recueillement de Mélidja alternait avec l'animation de Ténarès.

Le mardi et le samedi, je me rendais à Paris : c'étaient mes jours fastes. Je déjeunais chez tante Delphine ou chez Bayou, avec lequel je m'étais réconciliée pour être agréable à Aurélien. Ma coquetterie, le plus modeste colifichet, m'attiraient immanquablement les remarques soupçonneuses de mon cousin. Avais-je l'idée malencontreuse de changer de linge chez lui ? Je l'entendais ricaner.

— C'est pour tante Delphine que tu te mets en frais, que tu enfiles une combinaison neuve sous prétexte que ta jupe portefeuille, en s'entrouvrant, laisserait apparaître un dessous un peu terne à ton gré ? J'aimerais bien la rencontrer, moi, cette tante Delphine, elle me réserverait une surprise !

— Libre à toi de monter huit étages. Et puis, es-tu chargé de veiller sur ma vertu ? On dirait, ma parole, que tu tiens à ce que je meure comme je suis née !

Le plus souvent, je retrouvais Michel dans un salon de thé de la Madeleine. Il refusait de me recevoir chez lui tant que son appartement ne serait pas installé. Il m'emmena une fois dîner chez un bougnat, tout près de sa maison. Nous évoquâmes Ténarès, Mélidja, Lalla Mabrouka, à l'époque des amandiers en fleur, et les grosses soupes de poissons que nous partagions, sur la côte, avec les pêcheurs. La magie du monde que nous avions quitté nous remontait au cœur : El Mansour, Sidi-Fredj et son petit café

maure tout contre le phare, Mélidja et son lac aux flamants roses... J'avais hâte que Michel pût m'accueillir chez lui pour lui faire lire ce que j'écrivais.

Ainsi s'écoulaient les jours les plus courts. De Ténarès m'arrivaient des lettres, des mandats, des dattes fourrées et des oranges de notre jardin dont Michel et tante Delphine avaient leur part. L'écho assourdi de certains drames nous parvenait : Huguette espérait se marier bientôt, contre le gré de ses parents. Octavie en avait assez de son vieil antiquaire (bien qu'il continuât à l'accabler de cadeaux, elle s'obstinait à le comparer à Alexandre, pour son malheur, et au grand déplaisir de Xavière). Personne ne me parlait de Robert. Maman n'avait pas sa pareille pour me faire participer à ses joies de recluse, aux délices de son univers : la distance était abolie, tout vivait et m'était restitué sous sa plume alerte et colorée.

J'avais toujours, quand j'allais à Paris, un bouquet à la main, comme pour éclairer les galeries du métro – celles du Châtelet, notamment, que je ne pouvais éviter. Mais, si mes départs étaient joyeux, mes retours dans la nuit et le froid m'oppressaient.

Dès le château de Vincennes, l'angoisse commençait : j'avais à combiner deux autobus – il fallait compter plus d'une heure. À partir de la gare de Champigny, c'était la panique ; deux cents ou trois cents mètres me séparaient à peine de la grille du jardin, je les parcourais raide de peur, affolée par le martèlement de mes talons sur l'asphalte, imaginant une trappe à chaque pas, un lasso lancé d'un fossé obscur (l'avenue était à peine éclairée), ou bien une cape jetée sur moi pour m'étouffer. J'ouvrais le portail d'une main mal assurée, me jurant de ne plus accepter de

dîner à Paris. (Tante Delphine préconisait, comme remède, une poignée de poivre envoyée à bout portant dans les yeux de l'agresseur.)

Mon cœur fou continuait de sauter dans ma poitrine pendant que je traversais le jardin : il ne s'apaisait qu'une fois franchie la petite porte de la buanderie que je me hâtais de refermer, comme pour repousser les Djins qui se seraient précipités à ma suite. Là, grâce aux aboiements frénétiques de la malinoise, et au dur éclat de la lampe, je redevenais moi-même. Mais la fois d'après, je repassais par les mêmes affres, car, pour circuler la nuit, sans frayeur, il m'a fallu me battre durant des années contre une appréhension savamment entretenue par mon père et ma mère dès l'âge le plus tendre, dans le but d'augmenter ma méfiance à l'égard des hommes.

Peu avant Noël, un matin, je m'entendis appeler du jardin par Aurélien :

— Aména, vite, viens voir !

De grosses fleurs blanches descendaient du ciel : je voyais neiger pour la première fois. La neige qui isole nos villages haut dressés de Kabylie et que ma mère ne pouvait évoquer sans nostalgie, la neige qui émerveillait Louison, je n'imaginais pas qu'elle pût être si belle. Mille papillons de joie se mirent à danser en moi, tandis que le jardin prenait un aspect féerique. Avant le péché, le monde devait offrir ce même visage innocent, ce même silence aérien dans lequel tombaient en tourbillonnant ces fleurs de neige de plus en plus serrées...

Michel choisit ce jour-là pour m'inviter à venir pendre la crémaillère. Comme un oiseau lisse ses plumes, je pris

plaisir à me parer, non pour l'éblouir mais pour honorer cette première neige qu'on célébrait, autrefois, dans nos montagnes de Djurdjura par des danses du foulard et le sacrifice de plusieurs paires de bœufs. J'étrennai donc la jupe de velours et la tunique que Betty venait de me donner en prévision du réveillon. Puis je m'élançai, mon cahier sous le bras.

Cette soirée, je la voulais fastueuse. Je lirais à Michel mes pages les plus violentes pour qu'il m'engage à baisser le ton ; je lui parlerais sans réticences de Louison, et il me jouerait comme à Ténarès, la musique que j'aime – les maîtres anciens allemands et anglais dont les grandes nappes sonores finissent par faire fondre en moi le noyau dur. Peut-être me laisserait-il entrevoir un peu de son bonheur avec Andréa. Mais était-il réellement heureux ? Par amour de lui, l'idole se disait prête à abandonner la danse, or elle continuait de danser aujourd'hui à Londres, demain à Vienne... Pour elle, il avait mis des semaines à préparer le cadre précieux que j'allais enfin découvrir.

Ce cadre, Michel l'avait perché haut dans le ciel, comme un nid, au dernier étage d'un immeuble de la rue du Ranelagh qui éclairait, par son insolite blancheur, comme si on l'eût détaché d'un gros bloc moderne de Ténarès. Il rutilait de laque rouge, de glaces et d'acier chromé, et l'ascenseur vous montait presque d'un bond. Je me tins timidement sur le seuil, pressentant que je me trouverais non pas chez Michel mais chez Andréa, car tout avait été conçu pour faire valoir son charme barbare. Marchant sur la pointe des pieds et parlant à voix basse, j'allais de surprise en surprise. Dans l'entrée, à peine quelques traces du passage de Michel à Ténarès et dans les oasis : une magnifique

aiguière de cuivre ciselée, des poteries, deux ou trois coussins brodés. L'immense studio blanc où Michel me fit pénétrer avec orgueil frappait par un extrême raffinement. Qu'avait-il fait des meubles austères de son appartement de Ténarès ? À l'exception du piano à queue, qui prenait ici toute sa valeur, ils avaient tous été revendus en même temps que la vieille voiture décapotable. Les merveilles qui s'offraient ici provenaient d'héritages de famille.

Deux larges portes-fenêtres, habillées de voile amidonné comme des communiantes, donnaient accès à la terrasse d'où l'on découvrait les bois de Sèvres et de Meudon. Mais ce qui d'abord me mit en joie (comme au temps de l'enfance la vue d'un champ de blé en herbe piqueté de coquelicots), c'était un grand tapis de Smyrne, vert cinabre, vieux-rose, ocre jaune, recouvrant tout le parquet. Sur cette prairie en fleurs étaient délicatement posés des meubles en bois fruitiers : une commode Louis XIV, riche et pansue, se remarquait d'autant plus – avec ses ferrures d'époque représentant le Roi-soleil – qu'elle occupait le milieu d'un panneau et que brillait au-dessus d'elle une glace du même style redorée, malheureusement, vers 1850, bien qu'à l'or fin.

À gauche, dans un coin, se découpait, hiératique, un fauteuil Louis XIII. À droite, un divan recouvert de gros satin groseille, au pied duquel s'élançait un chiffonnier en bois de violette qui avait appartenu à une arrière-grand-mère. Souriant, Michel en fit jouer la serrure d'un air mystérieux. Une série de délicats tiroirs apparut dont l'un contenait un coffret. Au cœur de ce coffret, d'immatériels billets d'ivoire sur un lit de satin : les lettres d'amour de l'aïeule. Michel en prit une au hasard : «Vingt-cinq ans

depuis notre mariage... Je t'aime comme au premier jour et vingt-cinq fois plus fort. »

Avant de nous diriger vers le piano, à l'autre bout, Michel me fit admirer la pièce maîtresse de la maison : un secrétaire Boulle rouge, noir et or, brillant d'un éclat sombre, qui se détachait entre deux vitrines pleines de delft et de porcelaines d'Orléans semées de fleurs de lys.

Je priai Michel de jouer pour moi, comme dans son appartement obscur de Ténarès lorsqu'il me sentait anxieuse. Il joua la *Sonatine viennoise* de Mozart : le printemps était dans nos cœurs ; ce que je venais d'entendre était aussi beau que cette neige qui continuait à nous isoler dans un silence magique. La modestie seule empêchait Michel de tirer parti de ses dons de virtuose. Avec lui, tous les sons étaient liés, pris dans une coulée lumineuse. Je n'imaginais qu'architecture sonore, voûtes et arceaux. Une force calme descendait de ses épaules jusqu'à ses mains ennemies de toute brutalité. Il se tenait avec une dignité sans raideur, touchant sensuellement le clavier, faisant corps avec lui tel un cavalier avec son coursier.

La neige continuait de tomber non plus en flocons, mais comme du sel fin : il y en avait déjà un tapis sur la terrasse. Pour une fois, l'idée du retour dans la nuit ne m'angoissait pas ; je me promettais même de la joie à tracer mon sillon dans cette blancheur. C'était en somme ma soirée de Noël que je vivais d'avance, car ce qui m'attendait entre Betty et Aurélien ne pouvait que me rebuter : un réveillon sans messe de minuit, un départ de Champigny, en auto, vers quelque coûteuse boîte de nuit de Montmartre où l'on se trémousserait jusqu'à l'aube, en vidant des coupes de champagne, le regard perdu sur des nègres en transe

noyant dans l'alcool et la musique frénétique leur misère et leur nostalgie.

Nous fîmes un petit souper sur un guéridon, face à une ample composition de Kader, *Le jardin des Hespérides*. Puis nous émigrâmes à l'autre bout de la pièce, sous le rond lumineux d'un lampadaire et nous nous installâmes près du chiffonnier en bois de violette. Michel prit place sur le divan, bien adossé aux coussins, et moi dans le fauteuil Louis XIII. Tandis qu'il fumait sa pipe, je lui lus les pages écrites chez Bayou, quand j'avais chaque soir l'illusion de disparaître derrière une haie d'arbres en flammes... À peine une critique nuancée, ou une approbation de temps à autre. Le silence de cette nuit de neige créait entre nous une connivence dont la douceur ne devait jamais être surpassée, car jamais rien, par la suite, ne put ternir le souvenir de cette soirée de l'amitié – pas même l'éblouissement laissé dans ma mémoire par mes veillées d'amour avec Luc.

Bien qu'il n'y eût pas de cheminée, je m'obstine à nous revoir, Michel et moi, l'un près de l'autre, devant une flambée, échangeant des confidences à voix basse. Les siennes, encore enveloppées de mystère, serraient un peu le cœur (il fallait se garder d'appuyer, seulement deviner, pressentir...). Non, la jeune femme n'avait pas encore renoncé à la danse... Il y avait dans la vie d'Andréa quelqu'un d'autre : le maître de ballet – un Russe dont Andréa rapportait les excentricités avec une ironie où perçait l'admiration. Il convenait de tenir compte de cette réalité et de contourner l'obstacle, au lieu de l'attaquer de front. À ruser continuellement, Michel s'épuisait. Le rival avait des atouts convaincants pour qui est habitué au luxe (la fortune de

Michel était peu de chose en comparaison de celle du Russe). Aussi les moindres parcelles de félicité prenaient-elles une valeur inestimable aux yeux de mon ami. J'étais décontenancée par cette révélation. Mais alors, ce cadre magnifique constitué avec amour pour l'idole ?

— Le bonheur ne se capture pas si facilement ! murmura Michel, comme s'il répondait à ma pensée.

Était-il vraiment décidé à connaître les affres d'une perpétuelle attente ? La sotte question !... Comme si l'on pouvait se passer de cette drogue cruelle de l'espoir quand on a le malheur d'aimer plus qu'on n'est aimé ! Ma pitié attendrie ne réussissait qu'à le blesser. Prenant mon élan, je dis :

— Michel, si j'étais à votre place, ne me conseilleriez-vous pas de renoncer ?

J'avais conscience d'avoir lancé une phrase dangereuse. Michel haussa les épaules d'un air désabusé.

— Vous savez, les conseils donnés aux autres !... Il est toujours aisé de faire preuve de caractère quand il s'agit d'autrui.

— Votre choix est fait : vous avez résolu de vivre suspendu à cette femme qui parcourt le monde en dansant ?

— Aména, je ne puis cesser d'aimer Andréa parce qu'elle ne répond pas à un idéal bourgeois. Comprenez-le. Je n'ai pas choisi de l'aimer : elle s'est imposée à moi. Quand il lui arrive de me combler (rarement, je dois dire), les joies qu'elle me donne par sa présence sont d'une plénitude si exceptionnelle qu'il est impossible de concevoir qu'elles puissent être journalières.

Et il souriait avec une douceur résignée qui faisait mal.

— Pensez-vous la rencontrer pour les fêtes ?

Son visage s'illumina.

— Nous nous retrouverons là-haut, dans la neige, à Mégève.

Est-ce ce soir-là que je pressentis qu'il ne l'épouserait jamais ? Qu'il ne connaîtrait avec elle qu'un bonheur fugitif dérobé au dieu jaloux qui s'interposait ? Penché sur une imaginaire flambée, Michel me laissait entrevoir des veillées intimes au fond d'un chalet, et, tout le long du jour, de vertigineuses glissades dans une éblouissante solitude. Mais, promenant mes regards sur le tapis de Smyrne et *Le jardin des Hespérides* de Kader, plus envoûtant dans la pénombre, je me dis que jamais Andréa ne prendrait possession de ces richesses, qu'elle ne viendrait là que de passage, comme un oiseau migrateur. J'en eus le cœur serré. Lui, enfoncé dans son rêve et comme englué, vivait par avance les délices qui l'attendaient. Il n'avait déjà presque plus conscience de ma présence à son côté... Qui le délivrerait de ce maléfice, lui qui était résolu à brûler vainement sa jeunesse, comme de l'encens, pour l'amer plaisir de voir Andréa surgir entre une tournée de danse et une autre ?

Vers 11 heures, quand je pris congé, il neigeait toujours.

Le téléphone jouait dans l'existence de Michel un rôle prépondérant. Que de fois l'ai-je surpris comme fasciné par l'appareil ! Tressaillant au moindre bruit, il m'écoutait distraitement. C'était elle ?... Non... une erreur. Un collègue. Cette attente anxieuse altérait ma joie. Ce que nous ferions, lui et moi, de notre après-midi ?... Tout dépendait justement, de ce coup de téléphone. Il avait l'air embarrassé, je détournais le regard. Ainsi nous sentais-je,

lui et moi, mystérieusement liés aux caprices de cette femme que je ne rencontrais jamais et qui, par des fils invisibles, actionnait les marionnettes que nous étions, Michel et moi. Quand, par hasard, sa voix rauque retentissait à l'autre bout, l'extase exprimée par le visage de Michel me faisait mal.

*

Et l'hiver s'étira, de plus en plus froid. Il y avait des jours où ce froid me pénétrait si profondément que je croyais en mourir, car il se mêlait à celui de ma détresse. La chaleur du feu ne m'était d'aucun secours quand j'arrivais, gelée jusqu'au cœur, chez Michel. Il lui suffisait d'un coup d'œil pour comprendre. Il réchauffait mes pieds dans ses mains, ou bien il me couchait dans le grand lit bateau de sa chambre, roulée dans un édredon vert pomme léger comme une nuée. Sur le mur d'en face, au-dessus d'un petit secrétaire provençal, il y avait une tapisserie du XVII[e] siècle, génératrice de rêveries inépuisables.

Il arrivait à Michel de se glisser tout habillé près de moi, sous l'édredon. J'avais alors l'impression qu'un sortilège nous changeait en deux troncs d'arbres, couchés côte à côte... Une seule fois, m'enhardissant, j'avais déployé mes bras vers sa tête comme une liane, mais ce fut pour sentir Michel se figer plus encore. Je ne désirais rien de plus. L'étrangeté de la situation m'oppressait. À la moindre liberté venant de lui, je me serais crue atteinte dans ma dignité et j'en aurais souffert, tant je redoutais de lui paraître frivole, à cause du déroulement de mes fiançailles avec Robert qu'il connaissait. Aussi m'interdisais-je

de respirer dans ses bras lorsque – me devinant trop sevrée de caresses – son bon cœur lui inspirait de me prendre sur ses genoux comme une enfant et de me bercer en feignant la plaisanterie pour masquer son émotion. D'autres fois, il m'attirait à lui avec douceur et me promenait à travers la pièce en me tenant contre sa poitrine, ou bien il me faisait asseoir dans le même fauteuil que lui, en cachant mon visage dans son cou. Il chuchotait avec indulgence :

— Ça va mieux ? Il a chaud ce bébé ?

Je répondais timidement en mettant ma joue contre la sienne. Quand il jugeait que j'avais assez profité de la « chaleur du sein », il m'éloignait de lui et la conversation reprenait comme si de rien n'était.

Au début, j'avais de l'inquiétude. Mais, voyant que le diable ne s'en mêlait pas, je finis par ne plus craindre ces attendrissements que je ne provoquais ni ne repoussais. Je devais remarquer, cependant, que mon désarroi n'était pas seul à les motiver. Michel était-il malheureux, délaissé ? Il se tournait d'instinct vers moi, il me donnait de cette tendresse dont il avait à revendre, et j'héritais d'une sorte de trop-plein. Mais venait-il à être comblé ? Bien que toujours fraternel, il se faisait lointain et un peu cérémonieux.

Ainsi savais-je si Andréa était présente ou absente, attirée par mon ami ou, au contraire, toute à la dévotion de son maître de ballet. Mon amour-propre saignait bien souvent à l'insu de Michel, mais je goûtais une volupté amère à dépendre indirectement de cette femme invisible qui ne pensait qu'à elle-même.

Tant que le froid sévit, Michel ne me ménagea pas les marques de sa tendre amitié, même après son retour de

Mégève. Le printemps allait se montrer cruel, malgré l'enthousiasme que je mis à le saluer avec une éblouissante botte de tulipes jaune soufre achetée, un matin de vent, à l'intention de Michel, au marché de Champigny. Ce bouquet marqua le commencement d'une période ingrate, d'une longue éclipse de Michel qui m'obligea à donner tête baissée dans bien des imprudences.

*

Mais aujourd'hui où est Michel ? A-t-il au moins pu se consoler ?... Si le destin me fut clément en ce qu'il ne nous permit pas de nous décevoir l'un l'autre, il m'a néanmoins beaucoup éprouvée en forçant mon seul ami à sortir de ma vie pour s'exiler au Canada, après qu'il eut perdu Andréa, morte dans un accident d'avion peu avant la Libération.

Ni l'éloignement ni les années n'ont rien changé à la chaleur de mon affection et à ma gratitude. Et une de mes satisfactions les plus profondes consistait à pouvoir parler sans contrainte de lui avec Luc. De son côté, à la moindre occasion, Luc évoquait la mémoire d'Urbain. Ainsi avions-nous l'impression, après nos transports, de redonner vie à nos amis irremplaçables. Nous y apportions la même ardeur. Et moi de décrire et lui de questionner avec son regard intense, pour que rien de mon sentiment pour Michel ne demeurât dans l'ombre, car l'essence de cette amitié unique l'intriguait. Ensuite, c'était à moi d'interroger avec ferveur.

— Luc, à qui ressemblait Urbain ?

— À lui-même. Il était le Sel, l'Esprit. Maigre, presque

immatériel, il n'avait pas d'épaisseur, mais sa présence était souveraine et sa pureté de cœur absolue : aussi sa frêle carcasse a-t-elle fini dans un incendie... Avec ça gai, indulgent à mes frasques, ne boudant ni la bonne chère ni la vie ! Il est si difficile de le recréer avec son refus de la saloperie, son exigence envers lui-même, son besoin de beauté ! Il a cru, lui, « aux lendemains qui chantent », et il m'a laissé désemparé. Depuis sa mort, je ne sais plus me gouverner. Comprends-moi, il me stimulait – jamais il n'était déprimé – il me rechargeait. Chaque jour, il me téléphonait ou m'écrivait des billets pleins d'esprit qui prolongeraient l'entretien de la veille. Édith avait beau ne pas l'aimer, il passait outre : rien ne l'arrêtait. Avec lui, il fallait aller de l'avant et pour toutes choses : le travail, la connaissance de soi-même et de l'Autre, le jeu, l'amour, car il aimait ce qui use – les femmes, le vin, le risque – comme si les pires usures étaient sans prise sur l'essence de son être.

Urbain avait laissé un vide. Ce levain qu'il avait été dans la vie de Luc, c'était cela même que je voulais être. Occuper la place d'Urbain devint mon ambition – il ne me suffisait pas d'être une maîtresse parmi d'autres. Grâce à moi, Luc retrouverait l'équilibre ; il cesserait de se gaspiller pour ne se consacrer qu'à sa famille, à ses malades, et à tout ce qu'il aimait à cultiver en marge : le dessin, la littérature. (Il admirait certains dessins de fous, les siens qui se voulaient libres ne réussissaient qu'à être un peu inquiétants.) Recueillir des confessions dont il se servirait un jour comme d'une matière romanesque le tentait. Mais ce qui surtout le délivrait, c'était de poursuivre dans son journal intime l'épuisant dialogue qu'il avait avec lui-même, luttant

pied à pied avec ses démons familiers : il me disait en avoir deux, en particulier, d'égale force, celui qui l'enchaînait à sa femme et à ses malades, et l'autre – plus magnifique et plus redoutable – qui lui enjoignait de tout quitter pour une vie sans entrave.

Dans mon existence, il n'y avait de place que pour un amant : Adrien mort, je n'imaginais pas que je pusse me remarier une troisième fois. Je n'avais qu'à simplement user de mon ardeur pour qui ne s'effrayerait pas d'une nature aussi passionnée. Après bien des hésitations, Ortega avait renoncé à moi. Celle qui aime le soleil du soir pour sa splendeur mûre doit s'attendre à ce que son bonheur soit de courte durée... La nuit est bientôt là. Pour moi, il n'y eut à vrai dire même pas de crépuscule : c'était sans espoir. Tout ce que le glorieux sculpteur avait repoussé : cette fièvre, cette fidélité et cette intransigeance, ce besoin de se ruiner par amour en allant jusqu'au bout de soi-même, ne se laissant arrêter ni par l'orgueil ni par les obstacles, toutes ces richesses dédaignées trouveraient enfin leur emploi, car, avec Luc, se présentait l'homme insatiable qu'il me fallait – du moins le croyais-je...

Habitué par Urbain à être sans cesse tenu en éveil, il le serait par moi : il recevrait mes lettres journalières, mes appels téléphoniques, mes caresses et mes encouragements, ainsi que mes critiques sévères. Quelle place plus exaltante dans la vie d'un homme que celle-là ? Mais c'était compter sans la femme. Intelligente, Édith ne m'eût pas combattue : je ne séparais pas Luc de ses enfants, je n'apportais en somme qu'un peu d'ordre et de vraie passion dans sa vie. Édith n'était pas assez généreuse pour supporter de le sentir heureux par moi. Elle avait beau ne pas l'aimer, elle se devait de nous séparer. Car, si effacée que je pusse être, elle ne pouvait admettre que je remplace Urbain.

Mesure-t-elle, aujourd'hui, l'étendue du malheur ? Si même elle en était consciente au point de me demander de reprendre ma place dans l'ombre (mais elle est trop petite-bourgeoise pour cela). Irais-je chercher Luc en Camargue ? L'admiration, hélas, est morte, si l'amour blessé frémit encore.

Saphir

Je ne pourrai jamais en vouloir à Saphir pour ce que j'ai ressenti comme un coup de poignard me venant de lui. J'ai toujours su qu'à l'instant même où je me suis sentie agressée, un amour insensé l'a armé. Aussi son visage rayonne-t-il dans ma nuit, bien qu'en rêve il m'eût fallu aller le chercher au bord de la mer du Nord, dans ce champ de bataille sinistrement éclairé par la lune où la mort, à grands coups de faux, avait séparé tant de belles têtes de leurs troncs : toute une forêt de jeunes arbres abattus – bras, jambes et troncs dispersés – parmi lesquels j'ai dû retrouver la merveilleuse tête de Saphir...

C'était le printemps. Je l'abordais nouée, rétive, m'obstinant à ne pas vouloir m'épanouir, à avancer à contre-courant alors que tout ruisselait de sève, que les fossés les plus déshérités étaient tapissés d'herbe nouvelle et de fleurs, et que les marronniers illuminés de leurs bougies roses et blanches souriaient dans le ciel. Moi seule étais exclue. Épuisée par une lutte absurde, je m'étais réfugiée dans un récit composé au cours de mes veillées sur les feuillets d'un gros cahier d'écolière. Certaines fois, il me semblait les

noircir avec l'encre noire de ma peine. Michel s'était détourné. Il appelait à peine de loin en loin au téléphone : sa voix m'arrivait d'un autre monde. Il prétendait ne pas m'oublier, mais le printemps était une si dure saison ! Celui-ci s'annonçait pour lui à la fois décevant et prometteur… Et moi, à quoi m'occupais-je ? L'amitié, à l'en croire, était toujours la même, vivante comme une fleur sous la neige. Il ne fallait pas perdre confiance. Mais au lieu de me gonfler d'espoir et de me colorer, je m'étiolais faute d'amour.

Mon lit me paraissait trop vaste et la maison trop vide : ces blocs de silence qu'étaient pour moi les quatorze pièces m'écrasaient. Si au moins j'avais pu me débarrasser de la peur ! Mais le moindre coup de sonnette me pétrifiait. Ma vie en eût-elle dépendu, que je n'eusse pas ouvert à l'employé du gaz ou à un fournisseur, en l'absence d'Aurélien et de Betty, malgré la rassurante présence de la chienne. Oh ! le repas du soir dans une maisonnette de n'importe quel douar, un enfançon sur les genoux ! Mais ce bonheur paisible n'était pas pour moi… Tous les divertissements auxquels j'avais eu recours s'étaient révélés vains. Je ne pouvais aller qu'à ma perte, puisque Michel ne me soutenait plus. De faux pas en faux pas. Il ne me resterait qu'à me confesser à lui, au moment propice : « Il y a des soirs où je me dis : quelle différence entre toi et cette poubelle ? Qui se soucie de toi ? Alors pourquoi tant d'orgueil et de soin pour un corps et une âme qui ne sont indispensables à personne ? Ta robe blanche ?… Achève de la maculer et n'y pense plus. Traîne-la dans la boue et les souillures jusqu'à ce qu'elle s'en aille en lambeaux. Alors, peut-être seras-tu délivrée… Quand j'entends cette voix me poursuivre, la

nuit, au sortir de chez tante Delphine, le long du boulevard Saint-Michel plein de fièvre, il me semble que je suivrais, dans une indifférence proche de l'hébétude, n'importe quelle main qui se saisirait de la mienne ou que je me laisserais tomber sur le bord du trottoir pour que le balayeur me relève… »

J'étais atteinte déjà de ce dégoût de moi-même qui devait me conduire aux pires erreurs. « Mais oui ! me disais-je avec une sombre exaltation, finissons-en avec cette robe blanche que Robert a déshonorée. Quelle dérision ! Si même elle n'a qu'une seule tache, cette tache est indélébile. Alors, criblons de taches la tunique, acharnons-nous sur elle jusqu'à la saccager. » Mais la fureur n'empêchait pas la pluie de mes larmes sur cette robe dont je croyais la blancheur ternie à jamais, ne me doutant pas qu'il ne dépendait ni de moi ni de personne de l'altérer vraiment. À tel point qu'aujourd'hui, après trop de faillites (et malgré cette pioche que je continue à manier, creusant sans cesse pour remuer les souvenirs), cette blancheur étincelle, comparable à cette première neige, à ces poignées de grosses fleurs d'amandier qui voltigeaient dans le ciel de Champigny pour mon ravissement.

Ce qui m'isolait au seuil de ce printemps, c'était bel et bien l'état hybride dans lequel m'avait abandonnée Robert : ni jeune fille ni femme. Aussi étais-je remplie d'un désespoir incommunicable.

Après une disparition de trois bonnes semaines, Michel me fit signe, revenant de je ne sais quel paradis ou quel gouffre. Sa voix me parvenait timide, mais toujours fraternelle.

— J'ai à vous transmettre une invitation de la part de

nos amis Saphir et Kader. Ils se sont réconciliés et désirent fêter ces « retrouvailles ». Nous comptons sur vous, moi en particulier.

C'était du côté de l'avenue du Maine. Dans un immeuble de triste apparence, Kader avait pris la succession d'un camarade parti à la découverte des palmeraies. Notre Kader avait là trois pièces. L'atelier se trouvait au fond d'une cour qui me rappelait par ses pavés inégaux les *fondouks* de mon enfance, pleins de tondeurs de chiens, ou bien de cours encombrées par d'énormes charrettes, aux roues peintes au minium, dont les brancards dressés criaient vers le ciel.

Kader et sa maîtresse du moment – une Berrichonne –, petite citrouille pleine de candeur qui parlait de se convertir à l'islam, Michel et Saphir étaient là, ainsi que le sloughi majestueusement couché aux pieds de son maître. Boissons, sandwichs, gâteaux et phonographe, comme aux beaux jours d'El Mansour. On fumait et buvait ferme ; on plaisantait et l'air était irrespirable, comme dans les petits cafés maures crasseux, par temps froid. En me baisant la main, Kader m'offrit tout l'ambre de son regard et de son cœur. Son amie s'inquiéta beaucoup de moi, m'installant à la meilleure place et remplissant mon assiette de nourritures appétissantes. Saphir me combla de ses gentillesses d'animal mystérieux. Michel fut plus retenu. Je me sentis prise à la gorge par ces marques d'intérêt. Le rempart de glace dont je m'étais protégée risquait de se rompre et les déluges étaient à craindre. On riait. On racontait des blagues et même des gauloiseries (je m'aperçus que Michel ne les détestait pas). C'était jour de liesse : Kader allait faire une exposition. Il venait d'achever un paravent à cinq

feuilles dont tout le monde vantait la luxuriance. Il nous avouait peindre au jaune d'œuf, au fiel et à la moelle de bœuf, et nous initiait à ses techniques. Saphir était heureux comme un enfant. Il convenait d'être au diapason, de festoyer, de tournoyer, de clamer « vive l'amitié ». J'essayai bravement : ma voix se déchira. Sentant venir cette brusque dépression inséparable du crépuscule que j'avais trop connue à Ténarès, après la rupture de mes fiançailles, je voulus m'enfuir et gagner la pièce voisine transformée en vestiaire. Je m'y trouvais affalée et presque heureuse d'avoir échappé à ce tumulte, lorsque soudain la porte fut poussée, Michel ?... C'était Saphir.

Il fut sur moi d'un bond, comme un léopard. Ses mains habiles à modeler et à pétrir se mirent à apprendre fiévreusement la forme de mon corps, à travers mes vêtements.

— Je ne peux plus endurer de te sentir malheureuse par ce beau printemps, dit-il dans un élan d'ardente générosité.

J'étais bouleversée. Il m'avait renversée sur le lit où s'amoncelaient jaquettes et manteaux, et il couvrait mon visage de pierre de baisers aveugles, suppliant toujours, tandis que, machinalement, je lissais les ailes de soie noire de ses cheveux. Un enfant terrible ou un oiseau de nuit, avec les deux saphirs brûlants qu'étaient ses yeux. Incapable de prononcer un mot, je me redressai, tâchant de comprendre le sens de cette agression. Il n'y avait rien à comprendre : un fragment de lune venait de se détacher et de m'atteindre. Saphir lui-même, comme dégrisé, souriait en se passant sur le front une main un peu tremblante, il souriait de ce sourire d'une grâce si tendre qu'on craignait pour lui mille dangers (tout ce qui est trop beau fait peur...).

Saphir ne semblait pas mieux comprendre que moi ce qui nous arrivait. Nous nous séparâmes comme si de rien n'était. Le choc toutefois m'avait arrachée à moi-même et rendue moins hostile au printemps.

Quelques jours plus tard, Mme Harriet – une vieille Américaine de Montparnasse rencontrée chez Kader – me conseilla d'assister à un gala du Trocadéro. Tenue de soirée obligatoire. Mme Harriet insistait pour que je m'y montre : il y aurait là des cinéastes, des écrivains, beaucoup de snobs capables de travailler à mon succès en chuchotant à la ronde qu'ils avaient mis la main sur la « gazelle à cinq pattes ». Mme Harriet raffolait de l'Afrique du Nord – de Kader et de ses peintures en particulier. Elle avait étendu sur moi son enthousiasme tyrannique. Petite et trapue, elle parlait avec l'autorité d'un chef d'armée. Elle tirait ses revenus du commerce des perles de culture, tout en jouant les impresarii ; pour cette raison Kader acceptait sa tutelle. Elle avait, à l'en croire, une résidence à Rabat et une autre à Marrakech. Dès le premier regard, elle décréta que mon avenir était dans le cinéma et elle m'entretint tout de suite du chef du contentieux de la Metro Goldwyn Mayer – personnage que mon air un peu farouche, mon exotisme et même mes coups de griffes devaient conquérir. Bref, j'étais une mine à exploiter. Je n'avais ni robe du soir ni cavalier. La toilette ? Betty y pourvoirait. Mais le cavalier ? Je me tournai vers Michel : étroit et démodé, son smoking était en province. C'est alors que Saphir me dit :

— J'ai un costume de cérémonie qui n'est pas exactement un smoking. Avec une chemise blanche amidonnée, un nœud papillon, je crois que je serais présentable. À ta disposition.

Me tutoyait-il auparavant ? Il n'avait jamais paru me prêter attention jusque-là. À Ténarès, il ne dansait presque pas avec moi, préférant Huguette. De quelle force étions-nous les jouets ?

Betty me procura tout ce dont j'avais besoin : une robe de moire vert absinthe échancrée dans le dos, montante devant, collante aux hanches et largement évasée dans le bas, avec un léger mouvement de traîne. Elle avait été taillée dans le biais par un grand couturier. Sans gaine ni soutien-gorge, elle allait à merveille. Betty me prêta des souliers de chevreau doré à bout très fin, un sac précieux comme un bijou, de longs gants de soie blanche et une cape de renard…

Nous étions au mois de mai. Il y avait sur les marchés une profusion de fleurs. Je dînerais et m'habillerais chez Saphir – sa mère avait eu la gentillesse de m'inviter – et je coucherais chez tante Delphine, Charlie – le réfugié antinazi – ayant fini par trouver un emploi dans la banlieue parisienne.

Betty m'avait recommandé de me faire coiffer et de me fleurir l'épaule et les cheveux d'un bouquet de pois de senteur.

Ce même jour, Kader inaugurait sa première exposition dans une petite galerie du quai Voltaire ; je n'y fis qu'une apparition. Sa maîtresse (la gentille citrouille) s'acquittait bien de ses devoirs. Heureux du succès de son ami, Saphir la secondait en accueillant les journalistes. Beaucoup d'étrangers à ce vernissage : Mme Harriet s'était multipliée. Plusieurs tableaux vendus. Les amateurs d'exotisme n'étaient pas volés : très décoratif avec son collier d'argent,

le sloughi servait la légende de son maître en recevant les hommages d'un air suprêmement endormi.

J'étais en train d'observer de près le paravent érotique – clou de l'exposition – lorsque Michel entra, accompagné d'une Andréa très printanière. Je crus qu'il m'éviterait, mais il me salua, profitant d'un moment d'inattention de l'idole, et réussit même à me glisser à l'oreille qu'il tâcherait de faire un tour à la soirée du Trocadéro. Lui aurait-on prêté un smoking ?...

Ma mise était trop modeste pour que je souhaite rencontrer le regard d'Andréa. Je pus m'échapper sans qu'elle me remarquât, pour entrer chez un coiffeur à qui je confiai, le cœur battant, mes longs cheveux. Je sortis de là, deux heures après, toute transformée, avec mes cheveux lustrés relevés en « pot de fleurs ».

Saphir habitait près de la Closerie des Lilas. J'avais déjà laissé la valise contenant mes affaires chez la concierge. En chemin, je m'arrêtai chez un fleuriste pour choisir deux garnitures de pois de senteur, allant du mauve au rose saignant, et un bouquet de pivoines destiné à la maman de Saphir, elle-même semblable à une fleur avec son visage souriant, son teint clair et la neige effilochée de ses cheveux.

Nous dînâmes rapidement et puis nous nous habillâmes. Je pris plaisir à faire glisser sur mon corps presque nu la robe de soie épaisse qui me donnait un air élancé en mettant en valeur ma gorge libre et mes hanches rondes. L'image que me renvoyait la glace me remplissait de fierté (pour une fois, je n'aurais pas craint la comparaison avec Andréa). Et ma coiffure haute, qui deviendrait un jardin dès que s'y nicheraient les pois de senteur, faisait de moi un personnage d'un autre temps. Saphir avait subi une

transformation presque égale à la mienne. Je ne lui avais connu jusque-là que des cols roulés, des chemises souples, sans cravate. Ce sévère costume noir, éclairé d'un plastron blanc, soulignait son élégance naturelle.

Sous la lanterne de l'entrée, nous fîmes la découverte de nos attraits réciproques. Ce fut lui qui épingla dans mes cheveux et à mon corsage les bouquets de pois de senteur. Oui, je puis le dire, puisque vingt ans se sont écoulés et que Saphir n'est plus, nous étions radieusement beaux, ce soir-là, comme des héros romantiques...

Dans le taxi, aucune gêne. De francs camarades. Sa mère au moment du départ, lui avait remis un foulard de soie blanche. Quant à moi, elle m'avait parfumée au *Fruit défendu* – un parfum étrange et pénétrant qui surprenait, venant d'une dame âgée : il évoquait les îles lointaines, les chairs dorées, parées de fleurs pourpres, des Tahitiennes de Gauguin.

Je ne me souviens pas d'avoir serré une seule main dans la marée mondaine du Trocadéro. Des épaules nues (certaines trop vieilles), et des dos à vous en donner la nausée. Tous ces flots d'invités se répandaient sur les terrasses brillamment éclairées. Raidis dans leurs smokings et leurs fracs, les hommes avançaient d'un pas hiératique, tandis que les femmes ondulaient ou se pavanaient dans des bouillonnements de taffetas, des drapés de satin, des nuages de tulle. Découvrir Mme Harriet ou Michel tiendrait du miracle. Nous ne pensâmes qu'à fuir, Saphir et moi, attirés par une géante dame qui se tenait immobile, en contrebas, avec sa large jupe étoilée s'évasant dans l'ombre, et sa petite tête couronnée d'un lourd diadème où venaient de s'allumer quatre rubis : la tour Eiffel. Nous descendîmes

vers elle à travers les jardins, laissant en arrière des files de voitures, mettant entre nous et ce luxe affolant de lumières, de parures, d'artifices et d'intrigues des zones de silence humide et de nuit. J'aurais aimé demeurer là longtemps, à me reposer sous la protection d'un bel arbre. Mais Saphir allait de l'avant. À mesure que nous émergions des masses de verdure et que nous descendions, un immense ciel clair se découvrait à nous : c'était pleine lune sur la Seine. Maintenant, la célèbre dame se dressait tout près, presque monstrueuse dans sa jupe carrée.

Nous prîmes le petit escalier qui aboutit au pied des arches de ce pont de pierre, gardé aux extrémités par deux statues équestres. Nous le descendîmes avec précaution, Saphir le premier, et moi en relevant ma robe et retenant mon souffle. Un autre monde s'ouvrait à nous : tranquille, presque marin. Quelques péniches rêveuses, par-delà le pont aux chevaux. Ô la merveilleuse odeur d'eau ! Bien sûr, ce n'était pas la mer, mais ça allait aussi vers la mer sans se presser, et ça parlait de bateaux, de voiles, de poissons, de départ...

Tournant le dos à la tour Eiffel, nous nous mîmes à avancer, nez au vent, vers l'autre pont de dentelle de fer noire tout illuminé, par instants, du bref éclair des phares. Nous allions – moi trébuchant avec mes fins talons sur les gros pavés inégaux –, humant cette odeur d'eau et nous laissant généreusement baigner de lune comme sur les plages de Ténarès quand soufflait le sirocco. Ivres de lune, nous allions frôlant de temps à autre la muraille rugueuse, impressionnante comme l'enceinte d'une prison, ou le tronc des grands arbres qui inclinaient cérémonieusement vers l'eau leur frondaison givrée.

Mais il y avait, mêlée à ces odeurs saines du large, l'insidieux parfum de ce *Fruit défendu* gardé par ma cape de fourrure. Silencieux et comme ensorcelés, nous allions... Arrivés près du pont de dentelle noire, nous revînmes sur nos pas vers les chevaux de pierre d'un blanc de craie, et face à la lune. Une exclamation, un mot presque inintelligible s'échappaient parfois des lèvres de Saphir qui s'approchait de l'eau comme pour y tremper la main. Très vite, il redressait sa fière silhouette. Quelle nuit ! Comme l'eau et les arbres, nous n'étions que chuchotements extasiés. Pas une pensée pour la fête, là-haut, qui battait son plein, ni pour Michel. Le clair de lune ruisselait sur nous et sur ce quai terrible, sur les péniches assoupies sur cette lourde masse d'eau moirée qui coulait consentante depuis des siècles et des siècles... Ô ce consentement, cette docilité des éléments, ce soir-là, où la lune énorme, ronde et toute rose, fleurissait un ciel presque vert !

Me souvenant d'une légende de mon enfance et me sachant belle comme jamais il ne me serait donné de l'être, avec ma tête crêtée de pois de senteur, je m'arrêtai au pied d'un arbre et j'osai lever audacieusement mon visage pour lancer du fond de mon extase – mais à voix basse – ce défi que, pour mon malheur, une jeune femme de ma race a lancé par une nuit semblable, « au temps où parlaient les bêtes » : « Qui de nous est la belle, ô lune ? Qui de nous est la belle ?... »

Saphir alors se pencha pour m'embrasser doucement, longuement, sur la bouche,

— Tu sens le fruit.

J'étais une plaquemine qu'il savourait, tandis que je défiais la lune. D'un coup tout se modifia : le visage de

Saphir vint s'imprimer sur le ciel, près de la lune, comme si la tête brune se fût détachée, en même temps que des mains impérieuses me poussaient contre l'arbre. Sacs, gants, s'échappèrent de mes doigts et ma cape de renard glissa, tombant mollement sur le pavé. Et puis un ordre bref a éclaté. Était-ce Saphir qui l'avait proféré ? Étaient-ce les astres ? Mes mains obéirent malgré moi. Étaient-ce bien mes mains qui soulevaient jusqu'au ventre, sur le quai désert, les bouillons de ma robe de moire ? Il fallait obéir. Obéir comme cette masse d'eau qui ne rebroussait pas chemin, comme cette lune rose, ces arbres, ces chevaux de pierre ; comme ce parfait silence, cette douceur humide et cette ensorcelante lumière. Dieu ! que ces flots de lune, sur ma chair offerte, étaient froids ! Du mercure. Le tronc rugueux râpait mon dos nu et frissonnant. Avec mes bras comme des anses, et soulevant ainsi les paniers de ma jupe, je devais ressembler à une cruche. J'étais clouée à mon arbre, mais la lune était fascinante, et la face de Saphir si romantique avec son sourire extasié !

Saphir se tenait à un pas de moi, oppressé. Alors l'arme a jailli du milieu de son corps, et je l'ai vue luire entre ses mains d'un éclat rouge et noir. Je la sentis, brûlante comme un tison, s'enfoncer et me traverser de bas en haut si brutalement qu'il me sembla qu'elle ressortait par ma bouche. Un cri m'échappa, hululement qui courut le long du quai, ricocha sur l'eau et se perdit dans l'espace endeuillé, tandis qu'une fontaine de sang chaud s'ouvrait entre mes jambes. Percée. Empalée. Envahie par l'horreur et glacée jusqu'à la moelle, je me vidais comme un bassin, ayant laissé retomber ma robe par une sorte de décence jusqu'aux pieds. Je n'avais dans ma stupeur qu'une pensée pour ces

vêtements que l'on m'avait prêtés. Pourquoi cette cruauté ? Parures si merveilleuses méritaient-elles pareille injure ? Fuir ! Les mains de Saphir, agrippées à mes épaules comme des serres, me maintenaient à mon arbre, froissant mes pois de senteur.

— Sois heureuse au moins cette nuit ! suppliait l'insensé dont le visage livide ne rayonnait plus dans le ciel.

Une lune de cuivre déversait sur moi son ironie. Perdu dans son hallucinante rêverie, Saphir ne se rendait compte de rien. Affolée par ce sang qui coulait jusque dans mes souliers dorés, j'arrachai le foulard de soie blanche que Saphir portait à son cou. Me détournant, j'en fis un tampon que je plongeai sous ma jupe, pour le retirer presque aussitôt, imbibé et vermeil. Saphir blêmit. L'air égaré, et tel un somnambule, il ramassa mes gants, mon sac de perles et ma cape de fourrure dont il me couvrit maladroitement les épaules, tandis que la lune, là-haut, continuait à nous insulter, à rire cruellement de son rire de cuivre.

Saphir me détacha de mon arbre. Dès qu'il voulut me faire avancer, je me sentis si faible qu'il me semblait flotter. Alors commença la marche titubante, le long du quai, vers les chevaux de craie. – « Le sang d'une vierge ! » murmurait Saphir, en me soutenant. Devant moi, je croyais voir s'ébrouer dans son sang la poulette blanche que mon père, un jour, avait égorgée face à l'orient... Elle tressautait sur le pavé humide. Elle frémissait de ses pauvres ailes maculées. Elle faisait des bonds atroces dans ce décor qui s'étirait démesurément. Elle se débattait dans les affres de la mort comme moi qui trébuchais, qui butais, telle une aveugle, contre les inégalités du terrain, comme moi qui, poursuivie toujours par la lune, me tordais les

chevilles. Atteindrais-je le petit escalier ? Je ne viendrais jamais à bout de ce quai, de cette muraille et de ces arbres, de cette lune et de cette eau ! Et, une fois là, parviendrais-je à me hisser de marche en marche ? J'avais hâte d'être là-haut. Un affolement encore plus grand me gagna à l'idée de toutes les autos qu'il faudrait affronter... Mon Dieu ! et si on allait nous arrêter ? S'imaginer que Saphir m'avait blessée ?

Un meurtre venait d'être commis au bord de la Seine, par clair de lune, mais c'était celui d'un mythe : j'avais changé d'état. – « Le sang d'une vierge ! » Mais alors, ce qui s'était passé avec Robert et tout ce que j'avais souffert ?... Ô dérision ! Était-ce cela l'amour ?

Nous remontâmes vers les jardins du Trocadéro : l'enchantement était brisé. Nous évitâmes les terrasses illuminés, cheminant constamment dans l'ombre vers la place. Le sang coulait toujours, mais plus faiblement. Il me semblait être une nuée, tant le monde extérieur perdait de sa réalité. Remplie d'une indicible pitié pour moi-même et pour cette robe, ces escarpins souillés, ces pois de senteur comme hachés par la grêle, je ne regrettais rien, mais l'absurdité de ce qui m'arrivait me frappait de stupeur. Quelle fatalité voulait que je fusse violentée, quand j'avais tant besoin de ménagement ? L'agression de Robert dans la chambre de Xavière, n'était-ce pas suffisant ? Je m'étais refusée à Louison qui m'aimait, dans un pré fleuri, à l'ombre d'un pommier. Je m'étais refusée à Charlie, sur un bon lit aux draps bien blancs. Et voici que j'avais été transpercée sur un quai désert, sous le regard maléfique de la lune.

Mon agresseur n'était-il pas, comme moi, au pouvoir d'une puissance étrange ? Possédés. Projetés l'un vers l'autre, et

sans que notre volonté y fût pour rien, car je n'aimais pas Saphir, et il ne m'aimait pas davantage ! Mais sa sensibilité aiguisée lui aura permis d'entendre ce que je m'efforçais d'étouffer : cet appel obscur de mon corps soumis à une discipline trop sévère. Pauvre Saphir, il voulait comme un forcené me délivrer, fût-ce avec un poignard.

Cachée derrière un massif, j'attendis qu'il revînt avec un taxi, me retenant aux branchages pour ne pas tomber. La lune insolente était toujours là, inondant la place. Elle nous avait perdus. Mais étions-nous vraiment perdus ?... La splendeur de cette cruauté m'éblouissait. Qu'il était exaltant ce monde lunaire, d'une froideur admirable, que je découvrais. Saphir y figurait l'ange de la Mort.

Nous n'attirâmes l'attention de personne quand nous entrâmes dans un taxi. L'adresse de tante Delphine. Saphir me prit les mains : – « Le sang d'une vierge ! » répétait-il à mi-voix comme s'il voulait se pénétrer de la faute qu'il avait commise. Ses yeux imploraient dans la pénombre. Mais il n'y avait rien à pardonner ni à regretter. J'habitais un monde où les satellites se rencontrent, s'entrechoquent, et poursuivent leur course tout ébranlés. Après ces violentes collusions, réussirions-nous à nous rejoindre paisiblement, ou bien nos routes divergentes nous sépareraient-elles à jamais ?

Il paraissait prostré lorsque je descendis. Ni mot tendre, ni baiser, ni adieu. Seule. Et huit étages à grimper. Le foulard ensanglanté roulé en boule et dissimulé sous ma cape, je commençai à gravir les marches avec l'impression d'être ouverte. J'allais si lentement que la minuterie s'éteignait avant que je n'eusse atteint un palier. J'étais obligée de tâtonner dans le noir pour rallumer. Enfin le port.

Arrivée là, il fallait redoubler de précautions, étouffer le moindre bruit pour ne pas réveiller tante Delphine et son compagnon le relieur. Par chance, ils avaient le sommeil profond des couples heureux. Je me réfugiai dans la salle de bains où la glace me renvoya une pitoyable image.

Comment réparer le désastre ? Atterrée, devant le lavabo, je considérais ces parures déshonorées. J'enlevai les souliers dorés qui, par endroits, étaient comme teints au carmin. L'eau et le savon : il n'y avait pas d'autre remède. Courageusement, je plongeai la robe dans l'eau froide d'abord, puis tiède, et frottai avec douceur. Quant aux souliers, si les taches s'en allaient, la dorure aussi, hélas ! Il ne resta entre mes mains que d'affreuses chaussures brunâtres.

Après avoir, comme une criminelle, fait disparaître toutes les traces, je me couchai vers 3 heures du matin, harassée, avec le souci de devoir me réveiller avant tante Delphine pour cacher ce que j'avais mis à sécher devant le radiateur. Je ne pus fermer l'œil, malgré mon épuisement. Que dire à Betty ? (La fourrure, elle, était intacte.) Il me faudrait mentir. Quelque chose en moi alerterait ceux qui m'aimaient. Celui qui a vu tomber la foudre près de lui s'en ressentira toute sa vie : ainsi de moi. Cette lune qui m'empêchait de dormir me hanterait toujours. Je ne comprenais pas comment, de ce tendre baiser musqué, Saphir en était venu à tant de sauvagerie.

L'impression de dépaysement ne fit que s'accentuer au cours de la journée qui suivit. Le choc avait repoussé loin en arrière tous mes visages familiers, y compris celui de Michel. Je ne devais retrouver Aurélien et Betty que le soir, cela me laissait le temps d'inventer une histoire. Je me mis

bravement à repasser la robe avec soin et à redorer les souliers, sur le conseil d'un bottier.

En mon absence, un orage avait éclaté entre Betty et Aurélien : une fois de plus, la jeune femme aura supplié mon frère de divorcer pour l'épouser. Folle maladresse, Aurélien devenait un rocher qu'elle s'efforçait d'attendrir en vain durant des jours. Périodiquement, et au risque de tout perdre, elle n'en continuait pas moins à s'attaquer à la vie secrète d'Aurélien, le plus indépendant des hommes, et l'atmosphère de la maison en était toute troublée. Cela me permit de passer inaperçue. Je suspendis la robe dans la penderie et rangeai les souliers.

J'appris quelque temps après que Michel, cette nuit-là, m'avait cherchée au Trocadéro et qu'il s'était même attardé dans les jardins. Quant à Mme Harriet, venue avec le chef du contentieux de la Metro Goldwyn Mayer, elle était repartie furieuse.

*

J'étais entrée malgré moi trop violemment dans le printemps. Je ne désirais que paresser au jardin, entendre le langage des oiseaux, de l'herbe et des arbres, participer au mouvement éternel qui emporte la création.

Aurélien, qui tenait de maman l'amour de la terre, se levait très tôt pour respirer ses roses et les soigner. Il jardinait avec allégresse, avant de courir après ses clients dans Paris. De ma fenêtre, je le voyais s'interrompre pour fumer une cigarette sous le cèdre.

Je redoutais Michel. J'étais incapable d'affronter sa curiosité inquiète et de tout avouer. Dormir ! Il ne s'agissait, hélas !

que d'un ébranlement dont les conséquences n'allaient pas tarder à se précipiter. Je me remis bientôt, en effet, à vouloir humilier mon corps pour le punir, à m'en désintéresser au point de lui faire courir des risques absurdes, ce qui m'amena à passer à Paris quelques soirées périlleuses.

Nos lilas et nos seringas étaient en fleur. Un après-midi que je travaillais sagement à mon récit, habillée de ma gandoura de haïk blanc, Mme Harriet téléphona pour m'enjoindre de me rendre auprès d'elle, à Saint-Germain-des-Prés, sans perdre une minute. Il y allait de ma carrière. Elle entendait me présenter au chef du contentieux de la Metro Goldwyn Mayer à l'entracte d'un récital de danse. « Impossible, répondis-je, mon frère est absent, j'ai le dîner à préparer et un compère-loriot qui me fait un mal de chien. — Rien de tout cela ne compte, trancha-t-elle. Vous avez déjà laissé passer une belle occasion, le soir du Trocadéro. Habillez-vous, prévenez votre frère. Je vous attends. »

La soupe... le récital de danse... ma paupière enflammée... mon frère... Je ne savais où donner de la tête. Mme Harriet m'avait annoncé qu'elle se chargeait de me faire dîner et de me coucher. Le dîner ? Un sandwich et un bock ! Moi qui prenais la vieille Américaine pour un mécène, je découvris qu'elle vivait plus que modestement dans une chambre à peine digne d'une étudiante pauvre. Comment croire aux résidences de Rabat et de Marrakech ? Ma protectrice était-elle une avare ou une aventurière ?

Il y avait, ce soir-là, une jeune ballerine que l'on essayait de lancer à grand fracas. À l'entracte, il me faudrait forcer mon destin. Il suffirait que je me fisse souple comme cire entre les mains du puissant personnage que j'allais rencon-

trer, car ce monsieur n'avait qu'un sourcil à lever pour que ma fortune fût assurée. Il m'était demandé simplement de jouer la petite fille sauvage et naïve, en exagérant si possible mon naturel et ma pétulance, et surtout de ne m'étonner de rien. Pour le reste : m'en remettre les yeux fermés au chef du contentieux. Quant à mon compère-loriot et à ma mise pitoyable – poussière !

Un insurmontable dégoût me prit en face du monsieur obèse et mafflu au point d'en être difforme. Il avait de courtes mains molles, des yeux jaunes luisants d'astuce, et des lèvres blêmes qui donnaient du malaise : l'amateur de petites filles... Son regard me déshabilla comme on dépiaute un lapin – hop ! Cette mappemonde cachait un connaisseur. J'étais exactement la sorte d'animal qu'il cherchait. Cela, je ne le sus qu'à la fin du spectacle, lorsque ma protectrice m'eut ramenée à son hôtel pour m'offrir de partager son lit.

— Ma belle enfant, chuchota-t-elle au comble de la satisfaction, en mettant ses bigoudis et en passant sa chemise de nuit sans la moindre gêne, vous en avez de la chance ! Je n'ai jamais vu M. Oppresco s'emballer comme ce soir : vous l'avez subjugué. J'espère que vous ne ferez pas la sotte. Vous lui téléphonerez demain, sans faute. Il y compte. Il vous entendra à loisir et vous fera faire des bouts d'essai. La route de l'or s'ouvre devant vous.

Hollywood ! Moi qui rêvais d'écrire !... L'enthousiasme de la vieille Américaine ne réussit pas à me gagner. J'avais envie de fuir – « Mon pauvre p'tit bout, tout cela n'est pas le bonheur... » – C'était la tendre voix de Louison qui me mettait en garde. Je m'endormis avec mélancolie, toute recroquevillée contre le mur, pour éviter de frôler le corps

délabré de Mme Harriet qui avait déjà sombré dans le sommeil.

Le lendemain, ma protectrice m'emmena déjeuner au rond-point des Champs-Élysées par une journée radieuse où je détonnais avec mes nippes trop sombres. Elle s'était mise à faire subir à mon visage un examen sévère : attention à cette ride imperceptible, à cette cicatrice légère, à cette imperfection de la peau. Institut de beauté, masque, neige carbonique, traitement électrique, relaxation... tous ces mots dansaient dans ma tête. Ô la maisonnette, avec sa haie de chèvrefeuille, son jasmin près du bassin et la touffe de basilic pour la soupe du soir ! Une autre que moi se tenait en face de Robert, un bel enfant sur les genoux.

Pour la première fois, Aurélien me marqua son mécontentement en termes qui me touchèrent :

— Mon chéri, je n'ai pas oublié nos conventions, mais j'avoue que tu nous as fait passer une mauvaise nuit. Quand j'ai découvert ton mot, en rentrant, j'ai eu peur. T'es-tu seulement rendu compte du danger ? Cette vieille Américaine dont tu n'avais jamais parlé et de qui nous ne savions ni le nom ni l'adresse !

Je crus bon de tout lui raconter : je vis son agitation augmenter.

— Il pouvait t'arriver toutes sortes de mésaventures. T'en remettre à une bonne femme que tu as rencontrée une ou deux fois, à une vendeuse de fausses perles ? Elle aurait pu t'embarquer pour l'enfer... Naïve, folle ! Viens là sur les genoux de ton grand frère. Betty te croyait perdue. Comprends-tu au moins que ce n'est pas attenter à ta liberté, mais t'aider à mieux te défendre ? Tante Delphine, Michel, c'est parfait, mais le reste !

Je promis solennellement d'être plus raisonnable, ce qui ne m'empêcha pas de courir encore deux ou trois gros risques.

*

Il faisait déjà une chaleur d'été. Nos fleurs s'épanouissaient si vite que nous avions à peine le temps de les admirer. Sitôt cueillies, elles s'effeuillaient. On pensait aux vacances. Aurélien et Betty se faisaient construire une roulotte dans le fond du jardin, car ils entendaient vivre, durant soixante jours, aussi indépendants que des bohémiens sur les routes.

M. Oppresco me donna rendez-vous chez lui, par un après-midi où l'air était si tiède que je pus mettre ma robe de mousseline et ma redingote blanche. Le personnage habitait avenue Victor-Emmanuel III. Devant l'immeuble, une voiture blanche attendait – la sienne : un vrai navire. L'appartement occupait tout le dernier étage. Mon hôte m'ouvrit lui-même la porte. Je compris qu'il était seul. Pour me recevoir, il avait revêtu une veste de flanelle blanche dans laquelle il était grotesque. Tapis de haute laine, murs blancs, meubles sombres, fauteuils et rideaux rouges.

Un tête-à-tête d'amoureux. Sur une table basse de laque noire, un plateau à liqueurs. Et, sur une commode, un phonographe ouvert, avec une pile de disques. Surmontant mon malaise, je vins m'asseoir très digne sur la chaise qu'il me désignait, après avoir ôté mon manteau. Il se tenait à sa table-bureau, comme un ministre, mais c'est en homme d'affaires qu'il attaqua.

— On m'a dit que vous écriviez, est-ce exact ?

— Oui, monsieur.
— Un roman ?
— Si l'on veut : un récit. Et une longue nouvelle.
— Je puis, si vous le désirez, vous faire éditer chez Grasset ou chez Gallimard : l'un et l'autre n'ont rien à me refuser. À vous de choisir, c'est pour moi un jeu d'enfant.
— Mais enfin, monsieur, je peux n'avoir écrit que des âneries. Et vous m'offrez de m'aider sans m'avoir lue ?
Ses petits yeux jaunes s'arrondirent de commisération.
— Bien entendu, si vous n'êtes pas Balzac, je ne puis faire que vous le soyez. Mais pour le reste, j'en réponds.
Et sa main grasse fit un moulinet, indiquant clairement qu'il s'agissait d'un détail.
— Maintenant, ajouta-t-il avec un sourire huileux, je crois savoir aussi que le cinéma vous attire ?
— C'est-à-dire que Mme Harriet...
— Là, c'est mon domaine. *A priori*, vous avez tout pour réussir : ardente, bien roulée, sauvage, intelligente, très représentative de votre pays... Une jolie voix, du caractère, et un sens dramatique évident.
À mesure qu'il m'accablait de compliments, son regard me transperçait et son sourire faussement débonnaire se chargeait de concupiscence.
— Seulement, poursuivit-il d'un air rusé, pourquoi voulez-vous que ce soit vous plutôt qu'une autre ?
— Mais pour toutes les raisons que vous venez d'énoncer.
— Ne faites pas la naïve ! Vous n'êtes pas la seule à être douée. Si j'assure votre succès... enfin, vous m'avez compris ? Vous me plaisez : ce n'est pas si terrible !
Il devenait pathétique, je tremblais de répulsion. Malgré mon désarroi et ma tendance à me châtier moi-même,

malgré l'intelligence aiguë perceptible sous une telle épaisseur de cynisme et de graisse, je ne pouvais remettre mon corps entre les mains de ce monstre lippu, je ne pouvais l'abandonner à cet énorme monceau de viscères. Je me mis brusquement à chérir mon corps, à vouloir le protéger coûte que coûte.
Estimant qu'il avait été assez direct, M. Oppresco se leva. Et, arrondissant son bras court, penchant vers moi son crâne luisant, il dit :
— Dansons !
Le cauchemar commença.
Pour me donner du cœur, mon soupirant me versait du porto. Tout lui était prétexte à renifler près de mon cou et à me prendre la main pour y poser ses lèvres. Je rejetais le buste en arrière et me raidissais, cherchant l'issue. Un tango !... D'une chiquenaude, Oppresco pouvait me renverser et assouvir son envie. Du studio où nous nous tenions à la chambre à coucher entrouverte, il n'y avait qu'un pas (verte comme un aquarium, la salle de bains attenante, que j'avais aperçue au passage, m'avait frappée par son luxe...). Et moi de jouer à la sauvageonne farouche pour cacher ma peur. Il n'était pas dupe : il entendait faire sa cour malgré mes coups de griffes. Il se mit à ramper littéralement à travers la pièce, me poursuivant de ses appels, de ses promesses :
— Une petite danse ! Accordez-moi une petite danse, rien qu'une petite danse...
Et le phonographe de roucouler, de se pâmer, et mon hippopotame de se traîner à mes genoux sur le tapis blanc, la bouche pleine d'une odieuse gourmandise et les yeux suppliants. Trop d'huile ! Je lui échappais constamment

pour me réfugier derrière un fauteuil. Il me rattrapait. Je lui glissais des mains à nouveau. En fin de compte, humilié, affolé, le souffle court :

— Bon Dieu, gémit-il, faut-il que je vous fasse horreur !

C'était comme un cri de détresse, il n'était pas en mon pouvoir de donner le change.

— Ah ! poursuivit-il amèrement, vous pouvez vous vanter d'avoir un visage expressif.

J'essayai de protester. Prise d'une soudaine pitié, je me laissai entraîner dans une danse burlesque, m'efforçant de ne penser qu'à *La belle et la bête*. Quel effroyable sort contraignait l'esprit de ce malheureux à être prisonnier d'une enveloppe aussi repoussante ? Existait-il une baguette magique capable de le délivrer ?

— Je suis roumain, chuchotait-il d'une voix pitoyable. Roumain. J'aime le chant, la danse, la musique et la poésie. J'aime l'amour... Brune, fine, rebelle et racée, vous me rappelez mon pays...

Je suffoquais, serrée contre ce ventre énorme. Nous trébuchions sur le tapis de je ne sais quel fantastique palais de saindoux : non, il n'y aurait jamais de délivrance pour ce malchanceux qui voulait être aimé pour lui-même. Il le savait. Rien ne réussirait à le transfigurer.

J'appelai à moi Aurélien, Michel, tous les saints du paradis pour m'aider à me tirer de ce mauvais pas. M'offrant un dernier doigt de porto, Oppresco parla de me raccompagner en voiture. J'eus du mal à contenir mon soulagement.

— Où dois-je vous conduire ? demanda-t-il avec ironie.

— Près du Val-de-Grâce, chez ma tante.

La grande auto blanche se mit à voguer dans Paris, choisissant les artères les plus paisibles. La soirée s'annonçait

admirable, la ville reposait sur un lit de violettes et de lilas. Quel démon m'habitait maintenant que je l'avais échappée belle ? Mansuétude et suavité descendaient du ciel à travers une adorable brume : j'en étais toute remuée. Tant de beauté ne pouvait être perdue.

— Vraiment, vous êtes obligée de rentrer ? soupira M. Oppresco.

— Je suis fatiguée,

— Par ce temps ? Avouez que vous avez peur.

— Peur ? et de qui, grands dieux ?

— Alors, venez avec moi à Robinson. Nous y dînerons, vous ne le regretterez pas. À l'heure qu'il vous plaira, je serai à vos ordres pour vous ramener.

Le plus désagréable étant passé, pourquoi ne me donnerais-je pas un peu de bon temps ? Une balade en auto, par un tel crépuscule, un dîner fin dans un cadre réputé ne se refusent pas. Vivre, n'est-ce pas profiter de ce qui s'offre ? Mais mon cœur saignait à mesure que s'empourprait le couchant. Qui se souciait de moi, ce soir ? Qui ?... « Alexandre est avec Xavière, Aurélien avec Betty, Michel avec Andréa, Robert avec la misérable fille qui te l'a volé, me disais-je. Quel besoin as-tu de faire la difficile ? Saphir ? Rien ne le lie à toi, tu n'as aucun droit sur lui. Il y avait Louison, mais tu l'as écarté... Il a dû épouser la jolie fermière rousse... Il y avait Louison avec toute sa tendresse et sa clarté, et tu n'as même pas répondu à sa lettre... Ce corps que tu as inconsidérément exposé sur les quais de la Seine, mérite-t-il tant d'attention ? Oublie-le. Méprise-le une bonne fois ! Tu n'as plus de tunique blanche... On vit fort bien sans tunique blanche. »

— Reconnaissez que vous avez peur.

Nous arrivions devant le lion de la place Denfert-Rochereau. Je relevai le défi.

— Pas le moins du monde. Allons à Robinson.

Dès que nous fûmes sur la terrasse vitrée, les garçons se précipitèrent. Je n'oublierai pas la commisération que je lus dans les yeux de certains couples installés déjà face à l'immense paysage moutonnant de verdure à perte de vue. Mon chevalier était connu et son portefeuille respecté. « Pauvrette, semblait-on murmurer à la ronde, dîner au champagne, plats succulents, gare à la note, tous feux éteints ! » Moi je savais qu'il n'y aurait pas de note.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais été plus désinvolte. Puisque j'étais là, autant me gaver et rire à gorge déployée. Lui s'assombrissait.

— Quelle est votre vedette masculine préférée ? demanda-t-il avec un enjouement forcé.

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Je vais peu au cinéma. Mais vous ?

— Moi ? il y a Garbo et le cinéma à ses pieds.

— Garbo scintillante, inaccessible, et plus bas le grouillement des autres artistes ?

— Oui. Quand on a eu le bonheur de la voir jouer, comme je l'ai vue, le reste paraît si ordinaire !

— Je suis de votre avis.

Il me servait avec mille prévenances de ses courtes mains pâles, alimentant la conversation dès qu'elle menaçait de tomber. La sole normande me parut délicieuse, bien que je n'aime pas la crème. Il me versait à boire trop généreusement, mais j'étais sur mes gardes.

Au dessert, il devint plus direct.

— Connaissez-vous Rachoul ? Lydia Rachoul, une

Algérienne, une Oranaise aux yeux verts qui, elle aussi, rêve de faire du cinéma ?

— Non.

— Une fille superbe : abondante crinière, corps provocant, la belle Orientale nonchalante, l'odalisque parfaite.

— Quoi de plus exaltant qu'une odalisque ?

— Ce n'est pas ce que je cherche. Avec elle, je sais comment jouer mes pions pour l'emmener dans mon lit (et il mimait une partie d'échecs sur le damier de la nappe). Avec vous, j'aurai beau m'évertuer et combiner mes coups, je ne vous aurai jamais dans mon lit. Est-ce clair ?

Il avait détaché sèchement les derniers mots. Mon amphitryon n'entendait pas être frustré.

— Cette glace est exquise et tout ici est magnifique.

— Magnifique ! Mais je ne vous aurai pas dans mes bras en rentrant.

Il y avait du dépit et de la menace dans sa voix.

— Mais puisqu'il ne tient qu'à vous d'avoir Rachoul, de quoi vous plaignez-vous ?

— Vous savez fort bien que ce n'est pas elle que je veux, c'est vous. Et parce que vous ne répondez pas à l'image habituelle qu'on se fait d'une Nord-Africaine. Rachoul est pleine de langueur, et vous êtes le feu, l'anarchie. C'est vous que je veux ! Qui m'aurait empêché, cet après-midi, de me ruer sur vous ? Mais je ne veux pas vous contraindre.

— En somme, vous aimeriez que je vienne à vous de mon plein gré ?

— Oui, avoua-t-il.

Et il enchaîna avec une rage concentrée :

— Alors pourquoi voulez-vous que je fasse votre fortune, quand vous êtes si dure ? Les saints n'ont ni mon visage ni

mon aspect, n'attendez donc pas de philanthropie de ma part. Croyez-vous que je ne me sois jamais regardé dans une glace ? Que de fois j'ai été tenté de crever celle de ma salle de bains ! Je n'ai toujours eu que des femmes achetées à prix d'or, que je méprisais par la suite. Mais vous, votre dos, vos petits seins, vos mains, votre fierté, rien de tout cela n'est à vendre.

Le retour fut maussade. J'avais à me défendre contre ses frôlements. Mais il profita de ce que je descendais pour coller à mon cou les deux limaces qu'étaient ses lèvres.

— Téléphonez-moi demain pour les bouts d'essai, chuchota dans la nuit M. Oppresco, en se penchant à la portière.

Je le fis par acquit de conscience : le chef du contentieux de la Metro Goldwyn Mayer n'avait pas de temps à perdre.

*

Il devait y avoir une autre agression de Saphir : la troisième et la dernière.

Nous allions vers la mi-juin. Michel faisait le mort : au téléphone, son ton était contraint. De mon côté, je mettais ma fierté à lui dissimuler mon désarroi. Très déçue de ce qu'elle appelait mon incroyable sottise, Mme Harriet m'avait signifié qu'elle ne s'occuperait plus de moi (ce qui ne devait pas l'empêcher, quelques mois plus tard, de m'inviter au Maroc, car elle possédait bel et bien, à Rabat, une villa dont j'étais appelée à goûter l'agrément). Je me sentais amère et désemparée avec le long récit que j'avais achevé d'écrire, mais que je n'osais présenter à un éditeur.

Tous ces chocs répétés m'avaient ébranlée : je n'avais

plus d'amarres. Il fallait me ressaisir, mais qui m'y aiderait ? De Ténarès me parvenaient des signes réconfortants sous forme de mandats, de friandises, de lettres affectueuses. Chacun parlait de me retrouver dans quelque coin de France bien vert. Zoute m'invitait à La Cluse (mais était-il prudent de revoir Louison, le lac de Nantua, Maria-Mâtre et tout ce que j'avais dédaigné) ?

Huguette, mariée et heureuse, me vantait les vestiges de Vaison-la-Romaine. Octavie insistait pour que je fisse connaissance avec l'Ardèche, berceau de sa famille. Quant à Xavière, sans même me consulter, elle avait retenu pour elle et pour moi deux chambres près de Briançon, dans le meilleur hôtel. Un torrent – le Gir – gronderait sous nos fenêtres comme la mer. Xavière l'emporta sur tous ceux qui faisaient des offres pour les vacances, même sur Michel qui parlait de m'accueillir dans le Morvan, et sur Aurélien et Betty qui eussent aimé m'entraîner dans leur aventure le long des côtes bretonnes et normandes : leur roulotte les attendait fin prête dans le fond du jardin, ils s'en émerveillaient comme des enfants d'un jouet neuf. J'avais le cœur trop endeuillé pour que leur équipée me tentât. Non, il fallait abandonner Aurélien et Betty à leur destin, malgré l'insistance de mon frère à me retenir :

— Reste encore un an avec nous, petite, nous nous entendons si bien !

Aujourd'hui, je me reproche d'avoir été sourde à ses prières. Puisqu'il croyait à la vertu de ma présence, pourquoi suis-je partie ? Mais je savais le temps de Champigny révolu. Je n'allais pas tarder à quitter la douceur de ma chambre – la guerre étendait déjà son ombre. Et le pauvre Aurélien devait faire partie des premières victimes…

Les choses auraient pu en rester là avec Saphir, mais sans doute étais-je tourmentée par le besoin de savoir comment nous nous comporterions en des circonstances ordinaires et cherchais-je obscurément une conclusion, comme si j'avais quelque répugnance à ce que tout finît entre nous sur le souvenir fantastique de la nuit du Trocadéro. Toujours est-il que le hasard et le désœuvrement me conduisirent dans le quartier de Saphir, un dimanche après-midi.

Pourquoi flânais-je du côté de la Closerie des Lilas, au lieu de me reposer sous les ombrages de Champigny ? Il tombait une petite pluie tiède qui dépaysait étrangement. Parce qu'il n'y avait guère de chance qu'il fût chez lui et que d'habitude il passait les week-ends à Bougival, j'eus l'audace de sonner à sa porte. Par extraordinaire, il était là.

Cloués d'étonnement, nous nous dévisagions l'un l'autre. Il se ressaisit le premier et me fit entrer. C'est à peine si une gêne aussi immatérielle que la fumée d'une cigarette nous séparait. Aucune allusion à notre promenade nocturne. Il est question du bonheur d'Huguette, d'Octavie dont il aimait la maison mauresque, de Xavière. Son séjour à Ténarès l'a marqué : les souks, la lumière inexorable, la langueur si belle des femmes, la noblesse de Sidi Fredj dominant la baie, les enchantements des sables, les mystères entrevus grâce à Kader, se rappellent souvent à lui. Puis brusquement :

— T'ai-je parlé de mon voyage dans le Sud ? T'ai-je montré mes croquis de Nefta ? Ils sont dans ma chambre.

La cellule de Saphir était étroite et longue, bourrée de choses hétéroclites. Un petit lit bateau recouvert d'une

tenture brodée, une table jonchée de livres et d'esquisses, un chevalet offrant un buste de femme assez brutal, à la manière de Derain, ainsi qu'un coffre espagnol placé près de la porte, se remarquaient au premier coup d'œil.

Saphir se dirige vers un cartonnier et se ravise.

— Ma mère est au théâtre, m'annonça-t-il avec son sourire ineffable.

Certains objets étranges et baroques conféraient au lieu un air surréaliste.

C'est alors que se produisit l'agression que rien ne laissait prévoir, sinon l'engourdissement qui me gagnait. Il se reposait sur son lit. Long et mince, presque gracile, les bras repliés sous la nuque, il paraissait inoffensif, les yeux baissés, et, dans la pénombre, son sourire était une source de lumière. Assise au pied du lit, j'écoutais chanter la pluie, résistant à la mélancolie qui m'eût submergée sans la pensée que le bel été venait au-devant de nous, avec ses fruits et ses ardeurs. J'essayais de me familiariser avec l'atmosphère de cette chambre de garçon pleine de secrets où, parce qu'ils voisinaient sur le mur, des papiers découpés, une règle plate et une équerre, un chapeau de paille pointu, mangé de soleil, et un cerceau d'enfant devenaient des signes magiques.

Soudain je me sentis agrippée par deux bras de fer qui me couchèrent brutalement sur Saphir. Impossible de me dégager, je pesais du plomb. Comment pouvait-il supporter le poids de ce gisant sur lui ? Néanmoins, ses mains s'affairaient tandis que moi, lointaine, je l'observais. Je détaillais chacun des traits de son impénétrable visage pendant que lui endurait une sorte de mort exquise à laquelle je ne participais pas.

Trop durs ses bras. Et trop inexorables ses mains acérées. Trop inquiétant son visage. Et sa bouche trop cruelle, sous laquelle la mienne demeurait scellée.

Ô beau visage sombre, long et doux,
Lampe de minuit de juillet
Allumée au profond du tulipier en fleur!
Je te regarde : toute mon âme est noyée
Dans les pleurs...

Je repris ma pose de gisant. Morte. Bien morte, depuis des millénaires. Du granit! Pauvre Saphir... Je m'éloignais de plus en plus, emportée vers des zones polaires d'où je me penchais vers lui comme une lune glacée.

— Alors, c'est tout ce que tu sais faire?

De ma vie coup de cravache plus cinglant. Je le reçus de plein fouet sur la bouche : le ton était insultant et la voix presque grossière. Car ma face demeurait vulnérable, si le reste de mon corps était de pierre. Le visage brûlant de honte – mais seulement le visage –, je me dégageai de l'étreinte de fer et, sans un mot, rabaissant mes jupes avec lenteur comme on lisse un plumage, je me dressai. Quel démon venait de m'outrager par la bouche de Saphir? La voilà bien la conclusion que j'étais venue chercher!

Instantanément Saphir redevint Saphir : exquis et souriant. Outre le cartonnier, le coffre espagnol m'attirait. Saphir en souleva le couvercle lourd et toutes sortes de splendeurs se répandirent dans la pièce : toques pailletées, étoles de soie sauvage, tuniques brunes de Hammamet dont le tissage brut contrastait avec le faste des plastrons surchargés de broderies d'of, au point d'en être rigides.

Et puis ce fut le défilé des dessins – nus au fusain et portraits – ainsi que celui des maquettes de théâtre. Nous habitions à nouveau le royaume de l'insolite.

*

Nous ne devions jamais plus nous revoir. La guerre. Il fut fauché l'un des premiers. Un colis de dattes fourrées, un autre d'oranges du jardin, expédiés de Mélidja en réponse aux signes désespérés qu'il m'adressait de son enfer, c'est tout ce qu'il reçut de moi, en plus d'une ou deux lettres.

Parmi de vieux papiers exhumés d'une malle, j'ai retrouvé par miracle ces deux billets : celui-ci qui nous avait tant serré le cœur :

«Le 11/11/39 (de quelque part sur le front)

«Améná,

«Je ne sais plus où j'en suis. J'ai nettement la sensation d'avoir avalé un os, de faire des efforts épuisants pour sortir d'une situation sans issue. Je m'agite, mais rien! La chaîne est solide.

«Et vous-même, Améná? Alors que votre personnalité s'affirmait de différentes manières? Que cela est triste... Et tous nos autres amis, jeunes, qui allaient gagner, et qui sont là... sabrés!

«Votre frère de Champigny (Aurélien) est-il mobilisé? Et celui de Ténarès (Alexandre)?... De Kader, je n'ai pas de nouvelles récentes. (On le dit en Norvège, est-ce vrai?) Ni de Michel, le plus chic type que je connaisse. Ma seule

distraction est de "m'en mettre plein derrière les écussons", mais cela est assez difficile à réaliser.

«Je pense à ma mère qui n'a que moi... (Mon père y est resté, au cours de la dernière.) Écrivez-moi, Aména, et je verrai au moins un jour se lever bien.

«Je vous embrasse.

«Saphir.»

Et cet autre message, qui laisse pressentir sa mort prochaine :

«Mercredi, 20/12/39

«Ma chère Aména,

«J'ai reçu votre lettre si affectueuse du 27 novembre presque en même temps que celle de Xavière. Aména, je suis perdu dans le noir. Je me demande si je ne crie pas avec ceux qui font le plus de bruit : moi aussi j'ai mon tambour, mais je ressens en même temps quelque chose qui ressemble à de la honte...

«Les beaux jours seraient-ils finis ? Ah ! comme dit Michel, vivre dans son trou, avec le sentiment que l'on ne peut communiquer avec le trou voisin !... Et puis les mots me font peur : les formes, voilà mes sœurs, en ce moment surtout, il me semble que je ferais de la bonne peinture (grâce à Michel, ma confiance en moi était intacte).

«Quel désastre, au moment où je croyais toucher le beau du bout des doigts, tout s'effrite !

«J'ai beaucoup pensé à votre phrase : "Le soleil et les oranges...", beaucoup brodé dessus : ça me résume un peu

le commencement et la fin. J'ai l'intuition que, pour moi, la fin est perdue...

«Aména, de très près.

«Saphir.»

*

Cette histoire qui consterna Michel, quand je la lui racontai, devait en revanche intéresser Luc au plus haut point, vingt ans plus tard. De tous les personnages mêlés à ma vie, Saphir fut celui qui eut à ses yeux le plus de prestige (autant que l'amant, le médecin se passionnait pour lui). J'étais invitée à préciser certains détails, à donner la chasse aux souvenirs, tant Luc – qui cherchait à mieux me connaître, afin de mieux me guérir – était captivé par ces scènes violentes. Je n'ai jamais pu juger Saphir, comme si la précarité de son destin, inscrite dans son sourire, m'imposait une immuable tendresse.

— Il t'a beaucoup aimée à sa manière, me disait Luc qui – dans le secret – était jaloux d'une si attachante figure. Il t'a aimée puisqu'il a voulu, par trois fois, t'arracher à ta solitude inhumaine. Désespérant d'y parvenir, il t'a offensée par simple orgueil de mâle blessé. Et toi, obscurément, tu l'as compris : voilà pourquoi tu n'as jamais pu le condamner.

Ce miracle souhaité par Louison, voir refleurir l'arbrisseau frappé par le gel, il devait revenir à Luc de l'opérer. Car il me fallut attendre toutes ces années pour être délivrée des tabous ancestraux et me remettre du traumatisme initial dont Robert était responsable.

Participer en amour m'était devenu facile avec Luc.

Sanchanteur !... Pour la première fois, l'espoir de passer ensemble des vacances était en moi comme un blanc nénuphar que je nourrissais de ma ferveur. Par moment, gagnée par le doute, je me serrais contre Luc pour demander :

— Mon amour, ma beauté, est-ce que Sanchanteur existe vraiment ?

Il riait.

— Mais bien sûr ! C'est à cinquante kilomètres d'ici à peine, sur la Juine : une tour, un parc un peu triste et, tout au fond, le château (assez délabré – il faudrait des millions pour le restaurer...).

— Ah, vois-tu, avec un nom pareil... on ose à peine y croire ! Je voudrais croire dur comme fer à ce mois que nous allons enfin vivre ensemble. Mais je tremble. Que suis-je dans ta vie ? Il suffira que ta femme, ou que l'un de tes fils...

— Édith va en Hollande. Les fils en Autriche : ce sont de grands garçons. Quant aux malades, on les tue tous, d'un coup ; on met le feu à la clinique ! Il ne restera que nous, à Sanchanteur. Nous deux, puisque ta fille sera chez sa marraine, dans les Alpes. Penses-y, il n'y aura pas trop de trente jours pour venir à bout de tes craintes.

— Sanchanteur ! murmurais-je alors, à demi rassurée, je n'entends à travers ce nom que roseaux qui chuchotent, arbres qui soupirent, et eau qui ruisselle...

— Une eau épaisse et luisante, une eau verte comme l'herbe que nous fendrons avec ma barque... Je te ferai connaître le petit kiosque où j'aime à me retirer... Trente jours, mon Aména, trente jours joyeux. Ce sera notre lune de miel.

Comme j'avais raison de n'y pas croire ! Édith s'est brusquement dressée, barrant la route. Édith la glacée, qui ne partageait pas sa couche depuis des années et ne s'en plaignait pas. Édith qui lui permettait toutes les aventures. Car elle n'a résolu de me combattre que parce que j'avais pris la place d'Urbain : ce n'est pas la place de maîtresse qu'elle m'enviait – celle-là n'a qu'un temps, Édith le sait ! – non, c'est celle de l'amie, témoin quotidien d'un bonheur et d'un enrichissement spirituel.

Tant que Luc gaspillait sa sève et jetait sa semence à tous vents, soignant ses belles clientes névrosées autant avec sa science, son intuition, ses narco-analyses qu'avec son charme personnel, elle affectait des airs indulgents. Elle n'a montré les dents qu'avec moi. Et Luc, l'anarchiste, Luc, l'indomptable, qui n'avait que le mot d'indépendance à la bouche, a été mis à la raison. Un mouton ! Plutôt que de le voir réduit à ce triste état, pourquoi ne suis-je pas devenue aveugle ?

Rachid

Plâtreuse et dérisoire, la face de Rachid est là : il faut la subir... Il est impossible que j'élude et repousse une des conséquences les plus graves de mon faux pas initial avec Robert : Rachid.

Septembre 1938... J'allais conquérir mon indépendance : un emploi à mi-temps au musée de l'Homme, un petit studio du côté de la rue du Commerce (il y avait un bel arbre sous ma fenêtre), un éditeur assuré et la possibilité d'écrire à loisir. C'était à qui me proposerait de m'aider à m'installer. Mais adieu, veaux, vaches, cochons, couvées ! L'affolement causé par Munich et la déclaration de guerre imminente me contraignirent à tout abandonner pour rentrer au bercail, avec Alexandre et Xavière. Fausse alerte qui brisa mon rêve d'émancipation.

J'étais prisonnière d'une Ténarès troublée. Aimablement mêlées jusque-là, les races diverses pouvaient du jour au lendemain se combattre férocement : cela promettait des scissions au cœur même des familles européennes. Le poison de cette guerre latente décomposait déjà la lumière et la paix de cette ville si peu faite pour endurer des

combats aériens. Les hommes n'osaient bouger, de peur d'être rappelés par un ordre de mobilisation.

Était-ce le poids de cette guerre qui n'éclatait pas, ou la rançon de mon séjour à Paris ? Une maladie s'était abattue sur moi : non seulement j'avais perdu le sommeil et ne quittais pas Mélidja, mais j'étais incapable de faire dix pas sans le soutien d'un tuteur. J'étais obligée de me retenir aux meubles, même dans ma chambre. D'autres malaises devaient se greffer sur celui-là : étais-je couchée ? Mon lit devenait une barque qui tanguait dangereusement, tandis que je perdais conscience des limites et des proportions exactes de mon corps.

Selon les jours, mon crâne grossissait au point d'occuper monstrueusement tout l'espace ou, au contraire, se réduisait à une tête d'épingle. Terrifiée, j'analysais avec le maximum de lucidité ces phénomènes qui se multipliaient à mesure que l'insomnie s'installait, accompagnée du manque d'appétit et de toutes sortes de phobies. Je passais ainsi par des états qu'il m'était difficile de décrire. Le plus pénible consistait en ceci : je perdais brusquement le sentiment d'exister – même éveillée. Pour me retenir à la rive, je devais me pincer, me parler à voix haute. Afin de ne pas sombrer dans l'inconscience, je me disais : « Mais oui, tu es Aména, ne crains rien, ça va passer. Cramponne-toi, tu es à Mélidja, sur ton propre lit, et ce que tu touches, c'est ton bras... ta main... ta jambe. Dans un instant, tout redeviendra normal si tu sais te contrôler et te raisonner. »

Cela pouvait me prendre n'importe où, debout ou couchée. Ce n'était ni un vertige ni un évanouissement. Je me sentais devenir inconsistante, irréelle, en même temps que m'envahissait une frayeur intense.

« Troubles du sympathique », n'allait pas tarder à diagnostiquer le psychanalyste chez qui, pour mon malheur, Octavie avait fini par me traîner peu avant Noël. Il avait l'œil clair et la voix persuasive, il n'eut aucun mal à obtenir de moi le récit détaillé de mon échec avec Robert.

— Il aurait mieux fait de vous faire un enfant, conclut-il sévèrement, les dégâts seraient moindres ! Pour être bien portante il vous faut être heureuse. Il doit être difficile mais tentant de vous donner le bonheur. Voici ce que je préconise : une vie physique complète : n'hésitez pas à prendre un amant. Quittez votre famille, votre milieu, votre chambre. Il y a trop d'histoires écrites sur vos murs, trop d'images, de souvenirs : ce sont des films ininterrompus qui se déroulent sous vos yeux et vous devez avoir, j'en suis sûr, l'impression de vivre au cours de vos insomnies dix fois plus intensément et de trouver réponse à tous vos problèmes. Pour peu que vous écriviez, ce sont des douzaines de romans que vous alimentez en imagination, sans que vous puissiez rien coucher sur le papier de vos visions. Partez. Il n'y a rien d'autre à faire. Dépaysez-vous. Il vous faut un changement radical, un climat sec, un autre rythme. Méfiez-vous des contraintes, abandonnez-vous au courant. Si vous pouviez vous rendre dans le Sud, ce serait excellent. Une bonne nourriture, du sommeil, de la distraction et aussi, croyez-moi, une petite aventure, si elle se présente. Le grand amour, qui peut être sûr de le rencontrer ? Je n'ai, pour ma part, qu'à me féliciter du mariage : c'est une institution sage, mais qui ne peut être le remède à tous les maux. Une bonne aventure a son charme : ne vous raidissez pas. Délivrez-vous, vous n'avez pas le choix.

— Vous vous trompez, docteur. C'est de sentiments que

j'ai surtout besoin. Je n'ai pas manqué d'hommes qui me fassent des avances.

— Oui, mais vous les avez repoussés. Oubliez votre échec : la vie est simple, laissez votre corps s'émouvoir et répondre, laissez-le vous diriger. Ne soyez pas si inhumaine.

— Je préférerais devoir mon équilibre à des médicaments. Si encore le bonheur pouvait s'acheter en pharmacie ! À vous entendre, point de salut pour moi sans une fiole, un sachet de bonheur ?

— Ce n'est ni le calcium ni l'arsenic qui vous guériront, mais le bonheur. Un peu de Belladénal en attendant le sommeil naturel, un changement d'horizon, je ne vois rien d'autre à prescrire. Et faire bon accueil à tout ce qui vous aidera à oublier cette lamentable histoire – très banale en elle-même – mais qui prend ce caractère dramatique à cause de votre origine et de votre nature. L'amour, qui est un acte libérateur, ne doit sous aucun prétexte vous paraître un sacrifice. Or vous m'avouez avoir eu l'impression « d'offrir votre jambe en holocauste » quand votre fiancé... voilà précisément ce qui, en vous, est à soigner. Efforcez-vous de ne pas décourager systématiquement un homme qui aurait envie de vous. Si, par chance, le cœur et l'âme suivent le corps, la partie est gagnée. Mais ne voyons pas si loin : soignons d'abord la bête ! Bonne villégiature. Rassurez-vous, ce n'est pas bien méchant : de la très petite psychiatrie...

Fuir les murs trop historiés de ma chambre ?... C'est alors que je pensai à Virginie, institutrice à Gafsa : elle seule pourrait me tirer d'embarras.

*

Pour convaincre mon père de la gravité de mon état, il fallut un incident qui détermina Alexandre à organiser lui-même mon voyage dans le Sud.

À l'occasion de la fête des Rois, la femme d'un peintre de Ténarès avait décidé de donner une grande soirée dans l'espoir de vendre quelques tableaux. Par ces temps de marasme, il était nécessaire d'attirer les amateurs. On boirait, on danserait et on jetterait, en passant, un coup d'œil sur la peinture. Alexandre fut invité, et je l'accompagnai. Les hommes se devaient d'apporter les boissons et les jeunes filles des victuailles et des friandises, la maîtresse de maison n'entendant offrir que la musique et ses salons. Cette mesquinerie ne manqua pas de surprendre dans un pays où régnait encore l'abondance, mais on l'excusa en raison de la menace de guerre qui se rapprochait. C'était à qui dévaliserait les magasins en prévision de restrictions à venir. Les têtes résistaient mal à l'affolement : chacun parlait d'abandonner l'Afrique du Nord convoitée par l'Axe, pour se réfugier dans quelque village dépeuplé de la Haute-Provence ou de la Corrèze.

Chargée d'oranges, de mandarines et de citrons, je m'étais laissé enlever sans enthousiasme par Alexandre : on comptait beaucoup sur cette soirée pour me remettre d'aplomb. Dès la première danse, je m'affaissai doucement, en regagnant mon fauteuil. Alexandre me prit dans ses bras sous l'œil attristé des convives, pour m'allonger sur un divan dans le fond de l'appartement. Alarmé, il parla de me ramener à la maison sur-le-champ. Je le rassurai de mon mieux, le priant d'attendre la fin de la fête, et je m'assoupis.

Je garde le souvenir d'un étrange et interminable voyage en zigzag, avec des relais dans toutes les directions. À Sfax qui sentait déjà le Sud, il était convenu que je m'arrêterais, mais l'humidité, la laideur de l'horizon m'en chassèrent au bout de deux jours. Je promenais un regard sévère sur le paysage désespérément plat, aspirant à du pittoresque et à de l'imprévu, quand une occasion me fut donnée de gagner Gafsa, sans bourse délier, sur un camion de « gazouzes ». Après une exténuante randonnée, j'arrivai un beau soir à Gafsa, juchée sur un char tout cliquetant de milliers de bouteilles de limonade.

Je n'oublierai jamais mon entrée dans l'oasis et mon éblouissement devant l'immense cirque fermé par des montagnes violettes et pourpres. Sable orangé et jaune soufre, maisons laiteuses, palmes d'un vert sourd, et le ciel de métal en fusion.

Minuscule et blonde, avec son visage aux joues duveteuses, Virginie m'attendait sur la place. Nous ne nous étions pas revues depuis le début de mes fiançailles avec Robert. Elle m'entraîna vers un grand bâtiment neuf : l'école franco-arabe. C'était là que se trouvait la chambre nette comme un parloir de couvent, avec cuisine attenante, que j'allais partager avec mon amie. Une brassée de fleurs d'amandier en adoucissait l'austérité, annonçant déjà le printemps. Et une flambée y apportait sa joie crépitante. Virginie n'avait rien oublié de mes goûts et ne me tenait pas rigueur de mon long silence. Elle en était restée à mes premières impressions de fiancée naïve, troubler sa quiétude me fut pénible : quelques mots étranglés suffirent. Réchauffée par sa tendresse retrouvée, comment ne

connaîtrais-je pas le repos ? Au-dehors régnait dans sa splendeur glacée la nuit saharienne. Un océan de sable m'isolait de mes obsessions.

— Ici, il faut se méfier, chuchota Virginie avant de s'endormir. Dans la journée, c'est le printemps, on se découvre. Le soir, on gèle.

Rien ne me serait arrivé si Virginie n'avait eu l'idée de me mener au dispensaire. C'est ainsi que Rachid entra dans ma vie. J'avais adopté le rythme de l'oasis, je m'étais accordée au balancement des palmes. Après avoir paressé dans mon lit, j'allais flâner dans les jardins et déployer mes membres au soleil.

— Il faut consulter le Dr Médéric, avait dit Virginie, il est charmant. Il y a aussi son ami, le Dr Rachid – un indigène mais qui ne fraie qu'avec les Européens. Simple, serviable, on ne lui connaît aucune liaison. Mme Jacinta, la Mexicaine richissime, a essayé plusieurs fois de lui mettre une femme dans les bras, il a toujours fui. Non que les dames le laissent froid, mais il se méfie. Médéric et Rachid ont chacun une auto, et l'essence ne leur coûte pas. Ils sont constamment sur les routes : Sfax, Nefta, tout le Djérid... Ils ne demanderont pas mieux que de vous accueillir et vous promèneront d'oasis en oasis, car ils s'ennuient.

À peine mise en face des deux hommes, je compris que je serais à nouveau la proie du diable. Médéric était petit, avec des sourcils sombres de jaloux, épais comme le doigt. Du charme, une bouche sensuelle, aucune distinction. Il s'intéressa à moi et offrit de me faire des piqûres. Je n'avais qu'à venir au dispensaire à la fin de la consultation. Nous bavardions, porte fermée, dans son cabinet. Au bout de quelques jours, il me dit :

— Chez vous, ce n'est pas le corps qui est malade, c'est l'âme.

Un soir, il me fit rouler près de lui sur le tapis épais que je n'avais jamais remarqué. J'étais d'une passivité telle que l'idée de le repousser ne me vint même pas. Il s'en tint à des jeux que je croyais jusque-là propres à Robert. Médéric m'avait délivrée à son insu d'une obsession tenace : je découvrais grâce à lui qu'il s'agissait là d'un langage commun à tous les hommes...

Ne rencontrant aucun écho, il eut la sagesse de ne pas s'obstiner, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à me prodiguer ses soins. Mais la tristesse qu'il sentait peser sur moi l'inquiétait. Aussi, une semaine environ après ma première visite, m'annonça-t-il brusquement :

— J'ai parlé de vous à mon ami le Dr Rachid : il meurt d'envie de vous connaître. Si cela vous amuse, je n'ai que cette porte à ouvrir.

Il l'ouvrit et Rachid entra en blouse blanche. Il était roux comme un épi de maïs et n'avait rien d'africain, avec sa grosse tête au front bombé parsemée de taches de son et ses yeux pétillants derrière des lunettes cerclées d'or. Sa carnation de porcelet attendrissait plus qu'elle ne repoussait et l'expression débonnaire de son visage eût désarmé le plus méfiant. Un léger accent joint à une manière un peu gauche de s'exprimer acheva de me rassurer, malgré ma réserve instinctive à l'égard des Nord-Africains due à ma crainte d'être traitée par eux de renégate – la conversion de ma famille au christianisme ayant fait de nous des isolés, sinon des pestiférés.

Le Dr Médéric vivait maritalement avec une femme agréable qui se prit de sympathie pour moi, ce qui me

valut d'être souvent invitée avec Rachid. Je passais là des soirées très gaies. Tard dans la nuit, Rachid me raccompagnait. Je le sentis peu à peu se rapprocher, devenir sentimental. Il parlait de l'Afrique et de sa magie, mais aucune intimité ne s'établissait entre nous. Il me faisait valoir les avantages de sa position de médecin. Où voulait-il en venir ?... Je me gardais bien d'approfondir, pour ne point compromettre la lente cicatrisation de mon cœur. Une petite aventure ? Je n'en éprouvais pas le besoin, n'en déplaise à tous les psychiatres du monde. J'étais portée si merveilleusement par la nuit saharienne ! Médéric se révélait un franc compagnon. À l'abri de ce rempart de montagnes chaotiques, rougeoyantes comme braise à l'heure du couchant, je ne craignais rien. Le visage de Robert, celui de Michel, de Saphir, ne s'imposaient plus constamment à moi. Le soleil, la paix de l'oasis se chargeraient de guérir le reste.

Un soir que nous avions plaisanté plus que de coutume, chez les Médéric, Rachid s'était enhardi jusqu'à m'embrasser. Je l'avais repoussé mollement, par lassitude. Il me faisait penser à ces gros matous fauves au pelage zébré : grosse tête, lourdes pattes, œil sournois.

Pour le mardi gras, Mme Jacinta organisait un bal masqué. De Tozeur, de Nefta et même de Sfax devaient accourir fonctionnaires de toutes sortes, officiers, artistes, colons et voyageurs de commerce. Mme Jacinta, que les enchantements de l'oasis retenaient prisonnière, était peintre. Immensément riche, elle avait à ses trousses des vols d'enfants loqueteux qui l'aidaient à transporter son matériel au cœur de la palmeraie, là où elle fabriquait un exotisme haut en couleur destiné à l'Amérique. On la disait généreuse. Pour

amant, on lui prêtait Si Hadi, lequel possédait au moins trente mille palmiers.

Ce bal enfiévrait les imaginations. Virginie insista pour que je fusse parmi les « fous » : elle me dénicha un costume de gitane mais refusa de se déguiser, se contentant de m'aider à me parer.

Très grand seigneur, Si Hadi assistait Mme Jacinta, irrésistible en Cléopâtre. Bien qu'un génie malin eût alourdi ses formes, des restes de beauté la rendaient encore désirable : un teint frais, des yeux naïfs comme des fleurs, une épaisse torsade de cheveux blonds ramenée en diadème au-dessus d'un petit front de déesse. Très vite j'eus la tête lourde et le cœur près des lèvres. Ça sentait la sueur, ça sentait l'alcool, le tabac et la chair énervée, malgré les parfums dont les femmes avaient abusé. Et les monceaux de sandwichs et de pâtisseries locales trop douces ne mettaient pas en appétit. J'étouffais. Rachid offrit de me raccompagner : nous quittâmes discrètement la fête.

Je frissonnais en gagnant l'auto verte de Rachid. La nuit était glaciale. Dans un ciel de mercure se promenait la lune. Nous avions dépassé les remparts. Où allions-nous ? Autour de nous s'étendait un paysage effrayant avec, tout au loin, des formes tragiquement emmêlées et noirâtres. L'auto n'avait pas plus d'importance qu'une tortue : deux insectes à l'intérieur d'une carapace verte, perdus sur une planète interdite aux vivants... Pas un arbre, pas une touffe d'herbe. Le sable, le moutonnement argenté du sable, à perte de vue. Les palmes, les lumières, les maisons appartenaient à un monde défunt. Rien que la lune. Pourquoi ne criais-je pas ? Et pourquoi Rachid continuait-il à lancer droit devant lui, comme un insensé, cette carapace, sans

tourner vers moi sa grosse tête rousse et sa face crayeuse ? Pourquoi surtout un obstacle ne surgissait-il pas ?

Enfin l'auto s'arrêta.

— Tu n'as pas peur, j'espère ? me dit mon compagnon en me faisant insidieusement passer sur la banquette arrière.

C'était la première fois qu'il me tutoyait,

— Pourquoi aurais-je peur ?

— Tu n'as pas froid ?

— Non.

— Laisse-moi réchauffer tes mains. Ne te crispe pas.

Ses mains pataudes s'emparaient des miennes, en même temps qu'une passivité étrangement fluide s'insinuait en moi. Comme nous étions loin de la terre ! La planète que nous habitions obéissait à des lois absurdes : pour toit nous avions une carapace et pour lit une banquette. Et lui qui avait su choisir son heure, de me dire avec ses yeux faux et son zézaiement puéril, odieusement insolite :

— Laisse-toi faire. Sois très douce...

Il avait un visage de plâtre. Dehors sévissait le froid interplanétaire. Ah ! que Saphir était beau dans ce monde que j'avais quitté. L'Afrique, pourquoi ne me proposait-elle pas de m'accoupler avec un palmier-dattier ? Comment l'Afrique si sombre, si ardente, avait-elle donné le jour à cet énorme mollusque ?

— Tu ne risques rien. Aucun danger.

Et je l'ai cru parce qu'il était médecin.

Était-ce cela l'amour ?... « Une bonne aventure, si elle se présente... » La sordide aventure ! Et comme elle contrastait avec la solitude hautaine et la splendeur glacée du ciel.

Le retour. Moi, pleine de dégoût sous mon déguisement de gitane. Ni apaisement ni tragique : le néant. Pourquoi

l'amour s'obstinait-il à me fuir ? Outrage sur outrage, faux pas sur faux pas. « Laissez votre corps s'émouvoir et répondre »... S'était-il ému ? Avait-il répondu ? Non, mon corps avait *subi* dans une morne indifférence. Une honte confuse me submergeait.

Je me glissai dans la chambre où Virginie feignait de dormir. Avant de me coucher, je passai à la cuisine : j'avais entendu dire qu'il fallait se laver. Je pris soin de ne pas heurter le broc et la cuvette.

*

Je n'ai jamais su comment était fait son corps, car il n'y eut jamais de véritable étreinte. Le sang circulait-il même dans ses membres ? La sympathie du début diminuait à mesure que je le fréquentais. En dehors de sa profession, il était vraiment d'une puérilité presque sénile qui ôtait toute gravité ou toute saveur à ses propos et à ses gestes. Rien de ce qui me passionnait ne le touchait. Il y avait le fossé de la religion. En vain me répétait-il, pour me rassurer, qu'il se méfiait du fanatisme : je ne me sentais aucun élan. Sa rousseur, son teint avaient fini par m'écœurer. Mou, blafard et soucieux de sa réputation autant qu'une jeune fille, comment eussé-je pu l'aimer quand la terre qui l'avait nourri ne parlait que d'ardeur et de violence ? Ni sa chambre ni son cabinet ne pouvaient nous abriter. Restait l'auto, la nuit, perdue dans le désert comme une carcasse...

Personne à Gafsa ne pensait à la guerre. Un bridge faisait parcourir des centaines de kilomètres à ces gens qui manquaient de richesse intérieure. Souffrir en ce lieu privilégié devenait impossible : l'angoisse mourait comme aspirée par le sable. Je n'oubliais ni Robert, ni Saphir, ni Michel, et j'avais trop de sens pour imaginer que ma misère fût guérie quand elle était seulement assoupie, mais nul n'avait le pouvoir de me torturer. Aussi les jours s'écoulaient-ils monotones et glorieux.

Avec une tiédeur qui donnait envie de fuir, Rachid ne perdait pas une occasion de me parler mariage. Les plus belles randonnées dans le Djérid en étaient empoisonnées. Il avait une alliée en Virginie qui rêvait à ce que pourrait être notre vie à toutes deux si j'épousais mon soupirant.

— Vous finiriez par être heureuse avec le Dr Rachid, me disait-elle. Vous auriez un jardin dans l'oasis, des fleurs, des palmiers-dattiers, une auto et un homme calme à votre dévotion. Le climat d'ici endort les peines : vous n'imaginez pas comme on s'habitue à la beauté, à la transparence de ce ciel. Le silence, le vide, l'espace illimité, l'opulence qui voisine avec le dénuement, le miracle que l'on voit éclater à chaque pas, c'est tout cela qui vous manque ailleurs. Dès que vous serez à Ténarès, vous voudrez revenir...

— Je pense comme vous qu'il doit être facile d'être heureux à Gafsa, mais je doute de commettre la folie d'épouser Rachid.

— À cause de la religion ?

— Peut-être.

— Vous craignez d'être divisée si vous aviez des enfants ? Il a l'air si tolérant.

— Ne vous y fiez pas. Et puis, je m'ennuie avec lui : il est trop roux, trop blanc pour un Africain. Au fait, est-il réellement africain ? Je ne lui trouve ni feu, ni saveur, ni esprit.

— Vous êtes dure. Il se dit d'origine turque. Attendez d'être à Mélidja pour y voir clair.

Le jour du départ, je me séparai de Rachid sans émotion, réservant ma réponse. Celui-ci admit fort bien qu'il me fallût réfléchir. Il ajouta avec entrain :

— Dans un mois, je compte te rejoindre, la distance ne nous fait pas peur, à nous, gens du Sud : tu m'écriras, d'ici là ?

*

À Mélidja et à Ténarès tout le monde s'émerveilla de ma mine. Les bienfaits de mon séjour dans l'oasis ne firent que s'accentuer durant la quinzaine qui suivit. Je mangeais avec un plaisir nouveau, je dormais d'un sommeil innocent. Calme et d'humeur enjouée, je continuais – chose curieuse – à me sentir à l'abri de l'anxiété (même la présence dans la ville de Robert et de sa femme ne m'atteignait pas). Je connus ainsi un mois de quiétude absolue durant lequel mon visage resplendissait au point de surprendre ceux qui me rencontraient.

— Je ne t'ai jamais vue si florissante, ma fille ! me disait ma mère, au comble de la satisfaction.

Je prospérais, en effet, à vue d'œil, comme ces plantes gorgées d'eau qui redressent leurs tiges.

Un peu avant Pâques, j'eus un léger malaise que j'attribuai à un couscous trop gras. Le lendemain, même trouble dont je me plaignis à Xavière ; nous décidâmes que ce devait être le foie. Régime, eau de Vichy. Mais les malaises n'en persistèrent pas moins, tandis que je m'épanouissais.

Au bout d'une semaine, je dus convenir que je mangeais comme une ogresse, que j'allais à merveille, mais sans digérer un seul de mes repas.

Je me mis à avoir des envies étranges : poivrons au vinaigre, spécialités des souks dont je ne raffolais pas d'ordinaire, ou encore mets spécifiques de nos montagnes que préparait autrefois ma grand-mère. Et toujours ce teint lumineux, cette gorge de plus en plus provocante, ce sommeil de mort et cette insouciance que nul autour de moi ne partageait : je n'étais pas dans mon état normal. Grand Dieu ! serait-ce possible ?... Rachid ?... Et pas le moindre signe qui permît d'espérer que je me trompais.

Les nausées augmentaient, je fuyais Mélidja, redoutant la perspicacité de ma mère. L'espoir renaissait, certains jours : Xavière et moi, nous nous raccrochions au plus petit indice. Mais bien vite l'angoisse affluait plus fort, si ma mine demeurait immuablement fraîche. qui faisait dire à la ronde :

— Décidément, rien ne vaut Gafsa pour une convalescence.

Un sommeil sans rêve s'abattait sur moi dès la fin du dîner. Aussi inexpérimentée que moi, Xavière me recommandait de ne pas m'affoler. Nous attendions contre toute espérance ce que chaque femme, prise au piège, attend.

J'avais maintenant les seins durs et triomphants, des épaules pleines, des bras admirables et plus du tout l'apparence d'une jeune fille. La mort dans l'âme, je surveillais l'étonnante transformation de mon corps.

— Tu te dois de prévenir Rachid, finit par me dire Xavière. Il est médecin.

Il n'y avait plus aucun doute. Écrire à Rachid ? Le plus

terrible était que ma tiédeur se fût changée en aversion, car je ne me le représentais plus que sous la forme d'un sac de plâtre, d'un énorme navet, ou encore d'un affreux ver blanc. Aussi avais-je décidé de ne point l'épouser. Or voici que le sort m'enchaînait à lui. – « Souviens-toi ma fille que l'on part seule et que l'on revient deux ! » Ainsi, malgré cet avertissement fatidique, qui me poursuivait depuis l'enfance, le malheur avait fini par arriver : je portais en moi non pas le fruit de Robert ou de Saphir, mais celui de ce gros ver blanc. L'idée de lier au sien mon destin me soulevait le cœur.

— Pense à tes parents ! me disait Xavière qui commençait à perdre son sang-froid.

J'écrivis donc à Rachid, le priant de me rejoindre au plus vite, et j'écrivis aussi à Virginie. Elle me répondit que j'avais affaire à un lâche. Loin de me consterner, la vérité me soulagea. Il fallait par conséquent expulser le germe de cet immonde ver blanc.

— Ma pauvre chérie, murmurait douloureusement Xavière, c'est pitié. Mariée, tu te porterais comme un charme : tu n'as jamais été plus jolie ni plus fraîche au réveil.

*

Nous fûmes obligés de mettre Octavie dans le secret. Sa femme de ménage lui procura l'adresse d'un médecin marron. Mais avant de le consulter, nous essayâmes la quinine, l'ergot de seigle, les bains de pieds sinapisés. En vain. Durant trois jours, je flottai par les rues, les oreilles pleines de sifflements, dans une sorte de rêve cotonneux, les reins endoloris par un travail obscur...

Il était dit que le plus atroce ne me serait pas épargné.

Je la revois, cette rue populeuse, encombrée de boutiques, qui conduisait au sordide quartier de l'homme qui allait devenir mon complice. La pauvre Xavière m'accompagne. Un salon d'attente, au premier étage, douillet comme il s'en trouve, j'imagine, dans certaines maisons de passe : fauteuils et rideaux à volants. La clientèle exclusivement féminine me paraît étrange. Est-ce une idée ? Personne ne se sent à l'aise : on parle à voix basse, en enfouissant son visage dans des revues de mode, comme si l'on craignait d'être reconnu.

Une infirmière, la figure grêlée, introduit les clientes avec un sourire fondant. Elle a une blouse impeccable et une crinière d'un blond agressif. Xavière est au martyre. Octavie a insisté pour que nous nous recommandions de sa femme de ménage. Grâce à cette source d'information, nous savions que l'homme que nous venions consulter avait la réputation d'un excellent accoucheur, mais que, dans certains cas, cet excellent accoucheur consentait à s'acquitter au mieux d'un travail moins avouable contre la somme de 2 500 francs – assez coquette pour l'époque. Aucun risque. Technique parfaite. En cas de chance contraire – fort improbable – il n'hésitait pas à accourir, fût-ce de nuit, au moindre appel (tant d'autres faisaient la sourde oreille, quand les choses tournaient mal. .). On ne lui connaissait aucun accident.

L'homme, d'origine italienne, était grand, mince, avec une fine moustache brune. En dépit de sa mise trop recherchée, il ne manquait pas de distinction. Assisté de la blonde grêlée, il m'examine.

— Aucun doute, dit-il. Revenez la semaine prochaine. Je ne peux rien avant le quarantième jour.

Et il ajoute à voix basse, comme pour lui-même :

— Un col de jeune fille... presque de fillette.

Je m'en revins soulagée et honteuse.

Durant cette attente, et malgré mon aversion pour Rachid, je souhaitai ardemment être épousée pour n'avoir pas à étouffer en moi cette vie.

— Tu es faite pour avoir des enfants, ma pauvre petite ! se lamentait Xavière qui souffrit de ne pouvoir partager ce secret avec Alexandre.

Je récrivis à Virginie. Elle me confirma que Rachid était la pire charogne qu'elle eût jamais rencontrée sur sa route : mieux valait en être délivrée – fût-ce à ce prix. C'était déjà ce que l'on m'avait fait valoir pour Robert. Quant à imaginer que je pusse garder l'enfant, moi qui ne gagnais pas ma vie et qu'on avait terrorisée dès le plus jeune âge en stigmatisant à mes yeux les filles-mères comme des criminelles, il n'y fallait pas songer.

Le quarantième jour arriva. Je me rendis seule, courageusement au rendez-vous. Jambes écartées sur la table, je crus être une grenouille épinglée vivante sur une planche. Et la vivisection commença. Très vite, le cœur me manqua, je me mis à gémir, incommodée par l'éther. Oh ! l'atrocité de ces mâchoires de fer qui me maintenaient béante et de ces tenailles qui fourrageaient dans mes entrailles ! Des pinces, des ciseaux glacés poussaient loin, très loin en moi une sorte d'aiguille meurtrière. Et ce froid qui gagnait le cœur... Pitié ! Mais non, pas de pitié, aucune pitié pour une misérable comme moi qui se soumettait à pareille mutilation, qui empruntait l'argent des autres et

côtoyait la mort pour tuer en elle la vie ! Honte à moi qui n'avais pas l'honnêteté d'accepter les risques, qui voulais bien jouer avec le feu, mais en trichant ! Tous les châtiments m'étaient dus : je n'avais qu'à serrer les dents.

— Docteur, suppliais-je d'une autre rive, les tempes glacées et la bouche amère, docteur !... Mademoiselle, arrêtez ! vous êtes femme...

— Faites-lui une piqûre.

— Là, ça n'est rien... courage ! Il n'y en a plus pour longtemps, murmurait la blonde compatissante, en me caressant le front.

Les visages du docteur et de son assistante ne m'apparaissaient plus qu'à travers de la brume. De nouveau les tenailles. Les cisailles. Encore un tour de vis. On me vrillait impitoyablement. Ô Dieu ! que vissait-on dans ce ventre si doux et si chaud ? De quoi le bourrait-on pour qu'il fût tout endolori et dur ? Et ces odieuses mâchoires de fer, allait-on enfin me les retirer pour que je pusse refermer mes jambes et me couvrir ?... Nausées, et bandeau de nuit sur les yeux, bien que je me susse en plein jour. Il me semblait être déjà de l'autre côté des choses : mon cœur ne pouvait plus supporter cet assaut de la douleur et de la peur.

— Aïe, ma mère ! Aie !

— Ne criez pas... ça va être fini. Encore un peu de cran.

Fini ? Quand on fouillait, creusait et vissait de plus belle ? Le terrible n'était pas de mourir, mais que ce fût de cette mort ignominieuse. La solitude à laquelle je m'étais condamnée moi-même, en venant échouer de mon plein gré sur cette table, était effrayante. Je réprouvais de tout mon instinct ce que je subissais ; j'avais conscience de

n'avoir droit ni aux prières des agonisants ni au pardon. Évoquer le visage de ma mère m'eût paru sacrilège. Aussi me disais-je avec férocité : « Tu n'as droit qu'à la mort. S'il t'arrivait de crever là, sur cette table, comme la grenouille fixée sur la planche, tu l'aurais mille fois mérité. Te voici renseignée sur l'amour et les hommes, sur les plaisirs du corps et les bienfaits d'une vie physique complète. Maintenant, paie. Pour la fin de la "bonne petite aventure", tu découvres que tu es seule ? Oui, seule, comme pour mourir... »

— Vite, faites-lui boire un doigt de porto.

*

Il y avait à Ténarès, gravitant autour de nous, un groupe de jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence : ils étaient trois, entre dix-neuf et vingt-cinq ans. Clairs d'âme et frais comme des arbres, on eût dit des compagnons de Lancelot. Ils nous avaient choisies pour marraines, Octavie, Xavière et moi. Nous les gâtions, nous les promenions – ils avaient leurs familles en France. L'aîné faisait se retourner les femmes sur la plage : on croyait voir avancer un fayard. Plus trapu et plus sombre, Mathieu évoquait une yeuse, mais son visage était celui d'un saint du Greco. Quant à Abel, le plus émouvant, il avait fui le monde pendant plus de dix ans et sortait d'un monastère pour redécouvrir la société à la veille du cataclysme : les étonnements douloureux, les heurts ne lui manquaient pas, malgré notre vigilance, car nous formions autour de lui un rempart, tant il nous inspirait de tendresse.

Mais que pouvaient pour moi ces grands enfants qui

chantaient tout le jour ? Leur simplicité eût dû me sauver : elle m'était étrangère.

Surnommé l'Épervier, leur ami le plus prestigieux naviguait dans le ciel et venait, de temps à autre, se poser sur nos rivages. Alors c'était liesse : nous partions à travers la ville, nous nous perdions dans les souks, nous faisions de vrais banquets à La Rose d'Ispahan ou au Chianti, et nous rentrions avec une tête un peu folle. L'Épervier savait être princier comme Aurélien. Immense et frêle avec de longs bras, il avait – trouant son visage osseux – des yeux d'une clarté cruelle. Dès que ces yeux vous avaient remarqué, c'en était fini de votre liberté : ils vous dictaient durement leur loi. Je me défendis contre eux d'instinct. Qui sait ? L'Épervier m'eût peut-être élevée dans les airs et sauvée ?... Mon désarroi me mettait hors d'atteinte. Michel seul demeurait capable de me réconcilier avec moi-même, mais il y avait Andréa qui toujours le fascinerait. Ne restait pour moi d'espoir que dans une rupture complète avec le passé.

À mon insu, le dénouement se rapprochait : Mme Harriet que je croyais retournée en Amérique, n'allait pas tarder à intervenir dans mon destin en m'appelant auprès d'elle à Fès où devaient se dérouler de grandes réjouissances.

*

Luc ne trouvait pas de mots assez durs pour accabler Rachid et le malheureux psychanalyste partisan de la « bonne petite aventure ». S'il m'arrivait d'épiloguer sur le triste épisode, Luc m'en détournait, lui si enclin pourtant à explorer mon passé.

— Malgré ces misères, pour moi tu es toute neuve et intacte, me disait-il tendrement. Tu n'as pas collectionné que des échecs : pense à Louison. Pense à Michel. Pense à Olivier avec lequel tu as vécu onze ans : ta fille si belle est l'éclatante affirmation d'une réussite. Que par la suite vous ayez été contraints de vous séparer, Olivier et toi, n'empêche pas cette union d'avoir été fructueuse. Pense surtout au bon Adrien qui n'a pas hésité à jouer les terre-neuve. Et quant à Michel Ortega, tu as frappé son imagination. Tu as posé pour lui. Il a fait cette statue de *Carthage* qui atteste qu'il a senti le mystère de ta race. Que pouvais-tu demander de mieux ? Il n'est pas donné à toutes les femmes de recevoir pareil hommage d'un grand artiste. Toutes tes épreuves avaient leur raison d'être : elles devaient nous conduire l'un vers l'autre.

Il me parlait de l'avenir avec confiance.

— Toi et moi, nous savons où nous allons. Tu vas avoir quarante ans, j'en ai cinquante. Tu as une fille, j'ai trois garçons. Tu es divorcée d'un premier mari, veuve d'un second et encore toute éblouie (quoi que tu dises) par un des sculpteurs les plus illustres de ce temps. De mon côté, Urbain qui était ma conscience m'a laissé désemparé par sa mort. Tu l'as en un sens remplacé. Grâce à toi, j'ai reconquis mon équilibre. Ce qu'il faudrait, maintenant, c'est qu'Olivier revienne des Antilles : ne proteste pas, tu vas me comprendre. Si Olivier n'est plus pour toi ni un mari ni un amant, il demeure le père de ta fille et peut-être un ami sûr. Il s'occuperait de la petite, s'il habitait Paris, et tu te sentirais moins seule les jours où je suis dans l'obligation de me consacrer à ma famille. Ainsi pourrions-nous cheminer, côte à côte, sans drame, jusqu'à la vieillesse, et nous aimer sans causer de préjudice à personne, en franchissant ce cap difficile des dix dernières années de passion qui nous séparent de la sérénité.

Blottie contre lui, je n'osais lui avouer : « Oui, mais il y a Édith. Édith que tu crois généreuse et compréhensive, quand elle est en réalité obtuse et dissimulée. »

Comme s'il devinait ma réticence, il ajoutait en caressant ma joue :

— Édith est admirable. Belle et riche, vertueuse, elle méritait un mari moins fantasque, plus soucieux de ses devoirs. Et jamais un reproche quand elle découvre mes infidélités. Sans elle, je me demande où nous en serions ? Pense aux enfants. Mets-toi à sa place.

— Bien sûr, soupirais-je sans conviction, en me serrant plus fort contre lui, comme pour éviter le froid glacial des yeux d'Édith.

Elle avait beau m'accueillir avec amitié, et feindre le détachement à l'égard de la vie intime de son mari, mon instinct me disait qu'elle n'avait pas une âme assez exceptionnelle pour prendre son parti de pareille situation. Tôt ou tard, sa nature médiocre consommerait notre ruine à tous.

Le bon Édouard

Il était « le bon Édouard » – notre voisin. Mais il a saccagé, d'un coup, une amitié tacite.

Au cours de mon adolescence, j'avais toujours été suivie par son regard de chien fidèle. L'épouser ? J'en serais morte d'ennui. Mais j'avais plaisir à le retrouver quand j'allais à Mélidja, à le savoir prêt à répondre au moindre appel. Sa façon un peu sommaire d'envisager la vie me reposait certains jours. J'aimais le soin qu'il prenait de sa vieille mère et son adresse manuelle. Il fabriquait des jouets de bois, il cultivait les fleurs comme un maître jardinier, il savait faire des gâteaux, des noix farcies à la pistache. Bref, c'était le bon Édouard au dos un peu rond, le bon Édouard plein de petites manies de vieux garçon. Parce qu'il était silencieux et solide, je le croyais fort, mais il devait brusquement s'effondrer, me laissant à jamais le souvenir d'une pitoyable figure.

Souvent, je déplorais d'être si difficile : qu'avais-je à chercher si loin, quand le bonheur était peut-être derrière cette haie de myoporums ? (Que de fois la main d'Édouard ou celle de sa mère s'était tendue au-dessus de cette haie, avec

des œufs encore chauds, des fruits et des fleurs !) Il n'y aurait qu'à faire communiquer les deux maisons presque jumelles et à réunir les jardins... Après chaque mésaventure, je me surprenais à tourner mon regard de ce côté, dans l'espoir de découvrir un brusque attrait de notre voisin, mais c'était pour constater que je ne pourrais jamais me résoudre à me marier avec le bon Édouard.

Il avait fini par épouser une cousine éloignée. Sa femme se déplut-elle à Mélidja ? Plus d'Édouard, dans la maison voisine, à mon retour de Paris. Il avait tout mis en vente, un beau jour, pour s'installer dans un domaine près de Blida et se lancer dans la culture de l'orange.

Je le croyais heureux, tout occupé à faire fructifier son bien, lorsqu'il surgit à mes yeux, en uniforme d'officier de réserve. Le ciel avait fini par s'écrouler au-dessus de nos têtes : c'était la guerre, septembre 1939... Nous étions plongés dans la nuit et le deuil, mais le danger semblait presque préférable à la peur paralysante que nous avions endurée. Ainsi, comme les autres, le bon Édouard allait se battre ? Je cherchai en vain l'énergie dans son regard.

*

S'il avait été simple soldat, je crois que j'eusse admis sa déroute. Mais le découvrir tremblant et bêlant sous cet uniforme de conducteur d'hommes était intolérable. C'était un être nouveau, une sorte de bête geignarde. Il me supplia de l'accompagner à Ténarès, s'agrippant à moi. Me trouvant moi-même dans un tel bas-fond, je ne pouvais rien pour lui.

Je passais mon temps à écrire des lettres, à envoyer des

colis à nos amis sur le front : Michel, derrière la ligne Maginot, Saphir en Belgique. Nos « filleuls » – compagnons de Lancelot – derrière la ligne de Mahret ou au cap Bon. Quant à Kader, son horreur du combat l'avait bel et bien fait se réfugier en Norvège, avec ses peintures, sa maîtresse et le sloughi au collier d'argent. D'un jour à l'autre, Alexandre s'attendait à être envoyé en France avec sa compagnie, mais, par bonheur, Aurélien jouissait encore de ses roses, à Champigny.

Édouard retrouvait en moi une sorte de louve, mais, trop absorbé par lui-même, il ne fut pas frappé du changement. Son calme bonheur avait été de courte durée. Non que le choix qu'il avait fait eût été mauvais, mais le destin se montrait cruel : un cancer de la face s'était déclaré chez sa malheureuse femme qui endurait d'incessantes souffrances avec une douceur, une résignation qui bouleversaient les ouvriers agricoles du domaine.

Édouard voulait s'étourdir. Il voulait aller au cinéma pour oublier la ligne de Mahret et tout ce qu'il appréhendait : les mouches, la vermine, la soif, la viande pourrie, la saleté physique et morale et l'abominable tuerie. Mais pas une once de virilité dans sa révolte.

Faisant effort sur moi-même, je l'accompagnai donc à Ténarès, avec toutefois l'idée de l'abandonner très vite pour me rendre chez Xavière. Je sentis qu'il me serait bien difficile de lâcher cette main affolée qu'il avait glissée dans la mienne. Après tout, c'était pour moi la seule façon de « participer » à la guerre ! Comment cet être pourrait-il se mettre à la tête de ses hommes quand lui-même déjà s'abritait derrière moi, pauvre femme ? Le bruit du canon le galvaniserait-il ? Ce n'était pas de déclarations patriotiques

enflammées que j'avais besoin, mais d'un langage mâle, dût-il flétrir la guerre, exalter la rébellion et même la désertion. Tout, plutôt que d'entendre cet homme de trente-cinq ans se lamenter parce qu'il n'aurait plus sa douche et ses tartes à la crème ! « Un rata qui sentirait l'ail (il en avait la phobie) et le rance », voilà ce qu'il aurait, lui qu'une mère indulgente et une épouse maternelle gâtaient comme un enfant. Et ces mouches qui l'assailliraient par milliers ! (là, sincèrement, je compatissais).

Mon malaise augmentait d'autant que d'un air très humble Édouard me disait :

— Il a fallu la guerre pour que j'ose vous demander de m'accompagner en ville.

Je ne voyais comment me dérober : ce chantage, il devait l'exercer sur moi – inconsciemment et avec succès – durant toute la soirée. Il fallait aider le pauvre bon Édouard à passer agréablement sa dernière journée avant l'enfer de sable et de vermine dans lequel il allait s'enfoncer. Je le suivis à l'hôtel où il posa ses affaires et se rafraîchit le visage. De là, nous gagnâmes l'avenue de France, pleine de soldats et d'officiers.

La ville n'offrait plus son bel aspect cosmopolite. Elle n'était habitée que par des silhouettes fuyantes. Les fleuristes proposaient roses et jasmin, mais qui se souciait de les acheter ? Se ruer vers les restaurants, les cinémas et les maisons closes, oui ! mais vers les fleurs ?... Je ne trouvais rien à dire à Édouard. Jamais promenade ne me parut plus fastidieuse. En montant vers le haut de l'avenue bordée de ficus, je demandai s'il faisait encore de ces petits jouets de bois peints qui autrefois m'enchantaient. Non, les agrumes, les primeurs réclamaient tous ses soins. Jouait-il

encore du pipeau ? Plus du tout. Après ses dures journées, il n'aspirait qu'à se mettre au lit. Seul subsistait le plaisir de la table. Je me sentis devenir féroce. Un patriotard, un fanatique de la guerre juste, un chevalier du fusil m'eussent mise hors de moi, Édouard, lui, m'inspirait une sorte de répulsion, il m'écœurait par sa petite lâcheté. Une grande, une dramatique lâcheté, à la rigueur... Cependant, je ne pouvais me résoudre à le planter là, de peur d'en avoir du remords par la suite.

Mais n'était-ce pas l'Épervier qui venait à ma rencontre, au bout de l'avenue, se détachant de la statue blanche, comme autrefois le Beau Clair ? Le hasard aurait bien cette malice de le faire surgir devant moi en un moment où il ne me serait pas possible de profiter de sa présence. C'était bien l'Épervier. Il inclina sa haute taille et s'éloigna, avec le souci évident de se montrer discret. Ma mauvaise humeur augmenta.

Je me mis à suivre Édouard, rêvant à tout ce que j'eusse pu échanger de profond avec l'Épervier. Et si Édouard, au moins, avait pu perdre la tête, avoir un peu de fantaisie ! Mais il entendait que sa griserie lui coûtât le moins possible. Mesquin jusqu'au bout.

Plus nous déambulions sous les ficus poussiéreux, plus je sentais monter en moi le besoin de me confesser. Courir ! Rattraper l'Épervier ! La chance s'était plu à nous rapprocher quelquefois. Nous nous étions sentis tout alanguis dans nos fauteuils, un dimanche que nous écoutions, côte à côte, un orchestre tzigane... Déjà son regard avait perdu sur moi de son inquiétante emprise, et la légende qui l'auréolait m'exaltait. Mais il y avait cette main moite d'Édouard. Le sort me favoriserait-il, plus tard dans la soirée ? Je savais

à quelle terrasse de café l'Épervier aimait à s'asseoir pour jauger sans pitié les mérites des promeneuses.

Édouard finit par découvrir un petit restaurant qui, à l'en croire, ne devait pas connaître l'usage de l'ail (pour s'en assurer, il avait erré du côté de la cuisine, se fiant à son flair, cette méthode lui ayant réussi à Marseille où, Dieu sait ! l'ail est apprécié). Repas quelconque. Impression de partager le pain et le sel avec l'avarice en personne. Après le dessert, je me crus quitte, mais il commanda pour lui un café très fort et pour moi une infusion. Le café lui donna du nerf. Le tilleul et l'ennui m'engourdirent. J'avais perdu tout espoir de rejoindre l'Épervier. Édouard me traîna jusqu'à son hôtel.

Là, devant la porte, il suffisait d'être ferme, cassante au besoin. Mais il faisait pitié. J'étais retombée dans ce mépris de moi-même, ce bon marché qu'il m'advenait de faire de mon corps. (Je soupçonne aujourd'hui Édouard d'avoir arrêté minutieusement son programme depuis l'instant où il avait quitté sa femme.) J'allais me comporter une fois de plus comme s'il s'agissait non pas de moi, mais d'une autre. Me préserver pour qui ? Pour quoi ? La guerre nous hacherait tous menu : demain cet homme pouvait mourir. À l'entendre, j'étais la seule femme capable de lui faire oublier son cauchemar.

Par une sorte de charité pleine de ressentiment, je le suivis dans sa chambre. À peine assise, ma longue confession a jailli de ma bouche comme les sept serpents de la légende. Édouard se serait contenté d'être fraternel, la soirée eut été émouvante, mais Édouard ne ressemblait en rien à Michel. Dans le souvenir, son image triste grimace, au lieu de rayonner doucement comme celle de Louison…

Avec le sentiment de n'abandonner que l'écorce, je consentis à me glisser près de lui, entre les draps. Par la suite, Édouard tenta de me revoir : je le laissai sonner éperdument à la porte de Xavière, sans lui ouvrir. Dès ce jour, il fit partie pour moi des morts sans gloire.

*

— Luc, murmurais-je les soirs où mon passé me hantait, dis-moi pourquoi je n'ai pas eu d'indulgence pour Édouard ?

— Parce que tu t'attendais de sa part à plus de désintéressement.

Totalement apaisée, je retrouvais auprès de Luc mon innocence : jamais je ne me disais que je ravissais le mari d'une autre.

— Bien sûr, lui arrivait-il de me confier à voix basse, tu souhaiterais ne me partager avec rien ni personne : il y a les malades, la clinique, la famille, les amis… Mais cela confère tant de prix aux instants que nous passons ensemble. À Sanchanteur nous pourrons nous mirer l'un en l'autre à loisir.

La part qu'il me faisait me comblait presque : lettres quasi journalières, appels téléphoniques, visites en coup de vent, promenades en voiture, fleurs et présents. Chuchotements intarissables au creux de ses bras, les samedis où Édith se rendait à Saint-Leu-la-Forêt.

Il me disait aussi :

— Toi et moi nous étions malades d'âme, et nous nous sommes guéris l'un l'autre, n'est-ce pas miraculeux ? Pour la première fois, depuis la mort d'Urbain, ma vie me semble

ronde, harmonieuse et pleine comme une orange (tu n'imagines pas la souffrance de se sentir divisé, fait de deux moitiés qui ne se raccordent pas ensemble). Grâce à toi, tout peut enfin coexister : ma profession, ma vie de famille, l'art et l'amour. Dieu que je suis heureux !

Ah, pour avoir fait de mon roi l'être apeuré qui m'est apparu un matin, pieds et poings liés, de quelle arme plus meurtrière que le poison a pu se servir la sournoise Édith ?

Le vieux Madrargue

Il n'y a qu'Olivier qui connaisse l'histoire du vieux Madrargue. Luc a eu beau me sonder, je me suis tue. Quant à Adrien, m'ayant d'un coup chargée sur son épaule avec mes peines et mes étrangetés, il reportait son intérêt sur les plantes et les bêtes : « Une femme est comme un grain de raisin, lave-le et mange-le », dit un de nos proverbes. Ainsi m'avait-il lavée et goûtée. Si je m'étais entêtée à lui parler du vieux Madrargue, il aurait appliqué sur ma bouche la tranche de pain qu'était sa main.

C'est en juin 1939 que j'ai rencontré le vieux Madrargue pour la première fois, en ce mois de juin tout mauve de bougainvillées et d'arbres de Judée en fleurs qui sentait déjà la poudre et le sang. Je dis « le vieux Madrargue » parce qu'il avait cinquante-huit ans quand j'en avais vingt-cinq.

Un vent de folie, une ivresse de jouissance poussaient les êtres à vivre dangereusement, à aimer dans la hâte, à se gorger de toutes les succulences de la terre avant la catastrophe imminente. Comme s'il pressentait sa fin prochaine, Saphir y apportait une fureur désespérée. Quant à Michel, c'est à la gravité oppressante du moment qu'il devait un

fulgurant bonheur avec Andréa. Écœurée des hommes et de moi-même, après l'épisode de Gafsa, j'étais résolue à donner le coup de barre et à chercher refuge dans la solitude. Tel était mon état d'esprit lorsque se dressa sur ma route le singulier personnage qui devait changer le cours de mon existence et me conduire vers Olivier.

Je me demande, aujourd'hui, s'il se trouve un être au monde pour regretter ce monolithe qu'était Madrargue et parler de lui avec douceur (il a tant fait souffrir ceux qui n'avaient pas assez de caractère pour lui résister). Au moment de le juger, la pitié me retient, car je continue à éprouver pour lui cette même indulgence étrange qui irritait Olivier, comme si, dans la balance, le bien qu'eût aimé me faire Madrargue pesait plus que le mal qu'il m'a fait.

C'est à Fès que le destin nous mit en présence, à l'occasion d'un énorme festin offert par le caïd Rahman. Madrargue se prit immédiatement pour moi d'un sentiment très vif, auquel je n'eusse pas prêté attention sans Mme Harriet. Il voulut me revoir, saisissant le moindre prétexte pour s'installer à mon côté. N'était son âge, je n'eusse pas hésité à convenir qu'il était tombé éperdument amoureux de moi. Très vite, il offrit de m'emmener en Espagne comme secrétaire. Moi qui ne rêvais que de départ, je me surpris à repousser la proposition, obscurément gênée par la ferveur insolite de ce vieux monsieur austère et dévot ; il s'adressait à moi comme à une petite divinité, et son savoir m'intimidait. Mme Harriet le disait veuf d'une belle tragédienne qu'il aurait rendue malheureuse...

Mais il y avait en lui une violence maîtrisée qui devait finir par me plaire, et un amour pour les habitants du Haut-Atlas auquel je ne pouvais qu'être sensible. Quand

apparaissaient, au cours des réjouissances, les aèdes chleuhs sombres et beaux comme des cèdres, avec leurs bendirs et leur raïtas, le même orgueil nous transportait, Madrargue et moi. Encore qu'il me parût appartenir plus à l'âpre Maghreb qu'à la douce France, je me demande si le vieux Madrargue serait entré dans ma vie, sans le moment de grande détresse qui me laissa pantelante devant lui.

C'était fête, cette nuit-là, au palais du Batha. Par flots les convives se répandaient dans les jardins illuminés où roses, lys et iris, giroflées et œillets vous grisaient. Une femme chleuh chantait des hymnes sacrés dans une des longues salles. L'assistance se tenait debout, impressionnée par l'austérité du cadre et l'étrange dignité de l'officiante, car une sorte de rite se célébrait devant nous. Enveloppée de draperies blanches, son petit front serré par un frontal d'argent rehaussé de corail et d'émail, la jeune femme clamait les vieux chants de sa race. Visiblement habitée et les yeux clos, elle laissait exhaler des chants d'une beauté si terrible qu'ils vous atteignaient en pleine poitrine comme des projectiles lancés du fond des âges. Figée dans une attitude hiératique, la jeune femme n'était qu'une douloureuse offrande. On eût dit qu'elle chantait non pour les vivants, mais pour les absents et les morts. C'était mon tourment d'exilée qui s'exprimait par sa voix sombre. J'avais l'impression de me trouver dans une crypte et de me vider moi-même de mon sang. Oppressée, éperdue, je ne savais à quoi me retenir, lorsque mon regard découvrit Madrargue, à quelques pas de moi, debout. Sa grosse tête ronde portée par une puissante carrure se tourna vers moi : il y avait des larmes dans ses yeux clignotant à travers les lunettes cerclées d'écaille.

Je m'enfuis pour me réfugier à l'hôtel. Comme j'allais passer le seuil de ma chambre, je me heurtai dans le couloir à celui qui s'était promis de me protéger : Madrargue. Il se tenait devant moi planté comme un rocher. Alors ce fut le dégel. Secouée par les sanglots, je ne contrôlais plus les aveux, les confidences inintelligibles : c'était une sorte de plainte tumultueuse, une révolte de tout l'être.

— Je ne veux plus vivre en marge de la joie comme une lépreuse. Je ne veux plus être déchirée ni me distinguer de mes semblables. Je veux être heureuse et apaisée. La fatalité qui m'en empêche, c'est cela que chantait la chanteuse berbère...

Lui, avec autorité, avait enfermé mes mains dans ses mains massives. En quelques secondes, il avait franchi une distance énorme : il était maintenant au cœur de ma misère, et pour la première fois le drame du déracinement prenait son importance, sa réalité.

— Votre destin est lourd, nous vous aiderons à le porter, affirmait-il dans l'ombre en pétrissant mes mains. Je suis heureux de m'être trouvé là.

Le lendemain, à l'aube, je quittai Fès pour Rabat : grande fut ma surprise de rencontrer dans le hall le vieux Madrargue près du veilleur de nuit. Il tenait un paquet serré sous le bras.

— En souvenir de l'émotion que nous avons partagée, me dit-il en me tendant d'un geste gauche son présent. Que ce rien me rappelle à vous souvent, et vous persuade que je mettrai tout en œuvre pour vous décider à venir en Espagne où vous retrouveriez tant de résonances. Ne l'oubliez pas : ce sont vos lointains ancêtres (des hommes-cèdres

comparables à ceux qui, l'autre jour, vous comblaient de fierté) qui ont fait la conquête de l'Espagne.

Je comptais me reposer une semaine à Rabat, auprès de Mme Harriet qui espérait m'emmener ensuite à Marrakech, et même plus au sud, si la période troublée le permettait.

— Envoyez-moi un mot, me dit Madrargue, pour me signaler votre passage à Fès, au retour. Fût-ce en pleine nuit, je serais heureux d'être sur le quai pour vous confirmer mon amitié. Je ne vous connais que depuis peu, mais je vous garantis que vous pourrez compter sur la force de cette amitié et sur sa volonté de vous être utile.

Un sac à main brodé d'argent, une fibule admirablement ciselée, tels étaient les présents qui devaient me parler de mon étrange conquête.

Consul général de France à Madrid, Madrargue vivait entouré de nombreux artistes. Avec son neveu appelé Ricardo – garçon de vingt-huit ans silencieux et tendre –, il habitait un hôtel particulier tout rose situé près du Retiro. Le vieux Madrargue n'avait jamais voulu se remarier. Sa réputation était celle d'un croisé, d'un amoureux fervent de l'Espagne dans ce qu'elle a de plus austère, et aussi d'un despote. On plaignait son neveu qui, harcelé par lui, ne réussissait pas à terminer dans le calme sa thèse sur Zurbaràn. Messe aux aurores, tous les matins, pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle et à Avila, tous les ans, ce qui n'empêchait pas le personnage d'organiser de brillantes *tertulias* au cours desquelles danseuses et chanteurs de *cante jondo* intervenaient avec une ardeur soutenue par le *manzanilla*.

Mme Harriet prêtait à Madrargue une influence considérable, tant en Espagne qu'en Amérique du Sud. Elle

m'engageait fortement à cultiver une amitié aussi providentielle, pour la carrière qu'elle imaginait pour moi.

Dix jours plus tard, j'étais de retour à Mélidja, ayant dû renoncer à ma randonnée au sud de Marrakech. Mon train passait à Fès vers 1 heure du matin et ne s'arrêtait que quelques minutes, j'en avais prévenu Madrargue, persuadée qu'il ne se dérangerait pas. Mais il était là, massif et tout crépitant de joie sur le quai, avec sa moustache en brosse masquant un peu la dureté de la bouche. Et il tenait encore un paquet dans sa main.

— Ne me remerciez pas, dit-il avec autorité : c'est mon livre sur saint Jean de la Croix... L'Espagne est un pays pour vous, je suis sûr que vous vous y accompliriez. Écrivez-moi, et que Dieu vous garde !

Dès lors, et pour deux ans, il devint mon refuge. Je m'étais juré de me méfier à jamais des hommes, de m'emmurer vivante au besoin. Ayant selon moi dépassé l'âge des passions et des tempêtes, Madrargue n'était plus à craindre.

La nuit si triste que j'avais vécue en compagnie du bon Édouard figurait, en effet, la dernière marche de cet escalier de l'enfer dont, intrépide et terrifiée à la fois, j'avais descendu les degrés, poussée par mon désir fou d'oublier Robert, sans m'éprendre de Michel. Descendre plus bas me paraissait inconcevable : plus bas, c'était la perdition. Il fallait donc remonter vers la lumière et ne rien me permettre en dehors du mariage. Madrargue était ce monolithe, durement éclairé, vers lequel j'allais m'élever.

Pour avoir lu son livre brûlant sur saint Jean de la Croix, je lui prêtais les traits d'un Ignace de Loyola. Je lui écrivais d'étranges lettres, pleines d'allusions à mes échecs,

auxquelles il répondait d'une écriture haute et hardie, sans bien les avoir comprises, mais avec tant de foi dans mon destin que je me sentais soulevée. Cette amitié sévère devint ma raison de vivre. Je m'y laissai aller sans frein et préparai résolument mon départ, malgré la guerre, les bombardements, les hécatombes et la débâcle, malgré la sirène qui, tous les jours vers midi, déchirait notre ciel bleu.

*

Autour de moi personne ne croyait à ce départ pour l'Espagne. Alexandre pensait que je poursuivais une chimère. Je m'étais mise, néanmoins, à l'étude de l'espagnol, Madrargue me faisant travailler à distance. Les mois passaient ; nous tricotions pour les soldats, nous envoyions des colis. Un signe de Saphir ou de Michel nous parvenait de loin en loin, mouchoir blanc agité dans le brouillard. Nos « filleuls » venaient parfois nous surprendre, et quand l'Épervier pouvait se joindre à nous tous, nous connaissions encore des moments tout illuminés d'une angélique amitié.

C'est en mai 1940 que Madrargue me donna le signal du départ, mais il fallut attendre septembre pour pouvoir me mettre en chemin. La mort avait frappé à grands coups redoublés : Saphir tout là-haut dans les Flandres... L'Épervier, foudroyé en plein ciel... Aurélien, mon frère, broyé sur les routes durant l'Exode. Michel était prisonnier. Alexandre avait rejoint la France libre. Les sinistres nouvelles nous arrivaient avec des semaines de retard. L'édifice entier tremblait sur ses bases.

Impuissante à soutenir quiconque, je n'aspirais de tout mon instinct qu'à couper les amarres. Chose curieuse, ce voyage prit pour moi l'importance d'un mariage. Xavière me prêta sa malle et chacun m'aida à la remplir de vêtements neufs. On décréta qu'il me fallait un trousseau de princesse pour faire face à la vie mondaine que je mènerais en Espagne. Laissant ma mère très éprouvée, je m'arrachai courageusement à tous ceux que j'aimais.

Madrargue m'avait recommandée de venir par terre, chemin plus long mais plus sûr : Tanger, Algésiras, Málaga, Madrid. À Rabat, je devais rencontrer son neveu. À cause de ma malle bourrée de parures neuves, le passage des différentes frontières fut dramatique. Ricardo, le neveu de Madrargue, me fut d'un grand secours. C'était un garçon mélancolique aux yeux gris, de silhouette très élancée. Intelligent et fin, il manquait d'assurance par la faute de son oncle. (Je ne devais apprendre que plus tard la peine qui le minait : une fiancée exquise à laquelle son entourage le suppliait de renoncer, plusieurs cas de folie s'étant déclarés dans la famille de celle-ci...) Ricardo se dirigea vers Ceuta et moi vers Algésiras où je réussis à passer cent pesetas en fraude. Le soir même j'arrivais à Málaga. Madrargue avait promis de m'y accueillir, il n'y avait personne à la descente du car. Craintive et désorientée, je me crus perdue avec ma grosse malle. Dans cette ville blanche et bleue comme Sidi-Fredj dominant le golfe de Ténarès, je vécus trois jours affreux, n'osant ni boire ni manger, et ne profitant de rien. J'eus finalement l'idée de m'adresser au consulat –, une lettre m'y fut remise, contenant viatique et instructions précises de Madrargue.

Je fis alors connaissance avec les pittoresques trains

espagnols. L'esprit chevaleresque obligea plusieurs jeunes gens à m'offrir leur place : jamais voyage ne me parut plus attrayant. Je touchais enfin au port, après un interminable périple.

Nouvelle déception en gare de Madrid : point de Madrargue. Ce fut son chauffeur Alberto, blanc comme un navet, qui me souhaita la bienvenue. Il me reconnut grâce au portrait tracé par son maître. Quant au vieux Madrargue, à son grand regret, il avait dû se rendre à Lisbonne.

*

Madrargue avait bien fait les choses : chambre au premier étage, admirable de proportions, avec salle de bains attenante et regardant vers le jardin par deux fenêtres hautes. Lit à baldaquin, parquet couleur de miel et meubles très sobres : un fauteuil pourpre, un secrétaire, une glace noir et or au-dessus de la cheminée de marbre blanc, et, dans un coin, un brasero de cuivre jaune, étincelant. Sur la commode, un bouquet de roses.

Manquait la présence du maître. Le personnel se mit à mes ordres : chauffeur, jardinier, gouvernante et femme de chambre tâchaient par leur gentillesse de faciliter mon adaptation. Le maître ne serait de retour que le surlendemain dans la nuit.

Je n'oublierai jamais ce dimanche matin. Très tôt, un poing frappait impérativement à ma porte : c'était Madrargue. Sa voix claironna :

— Vous êtes levée ? Je vous emmène à la messe, mais pressez-vous.

— Je serai prête dans un quart d'heure, répondis-je à travers la porte.

Il tambourinait toutes les trois minutes avec une impatience d'amoureux. Vite, mes cheveux relevés en auréole, et ma petite mantille noire. Il m'enveloppa de ses bras robustes.

— Le grand *abrazo*, à l'espagnole ! s'écria-t-il. Vous voici enfin !

Au retour de la messe, il me fit déjeuner dans la salle à manger majorquine qui me ravit par sa crédence, sa table et ses chaises de bois laqué rouge décorés d'oiseaux et de fruits peints. Yoghourt et oranges pressées pour lui. Pour moi, châtaignes au lait, aromatisées à la cannelle. Après m'avoir fait les honneurs du jardin, il me conduisit dans son bureau ouvert par trois portes-fenêtres sur une terrasse bordée de rosiers en fleur. J'entrais dans un monde nouveau. Dès le seuil, une odeur de plantes se consumant dans une cassolette – l'odeur même de la colline sèche, avec toutes ses senteurs exaltées par le soleil – m'enchanta.

Il se montra d'une tendresse d'autant plus émouvante que je la croyais paternelle. Il y avait si longtemps qu'on ne m'avait parlé avec cette douceur ! Par moment, comme s'il était sous l'effet d'un charme, il se taisait pour me considérer, emprisonnant mes mains dans ses puissantes mains. Sa bouche tremblait imperceptiblement, et il y avait de la brume dans ses yeux. Il me disait alors avec une mélancolie étrange :

— Savez-vous au moins que vous êtes une petite fille merveilleuse ? Une princesse ? Le savez-vous ?... J'ai eu, autrefois, une Péruvienne : je ne l'ai jamais oubliée. J'ai eu également une Antillaise : elle embaumait le musc...

Aujourd'hui, c'est vous, jeune Berbère, qui me comblez. Si par miracle, un jour, une belle fille noire pouvait croiser ma route...

Je le regardais, gênée. Son visage brutal, d'une jeunesse insolite, exprimait une sorte d'extase. Grand Dieu ! qui était au juste Madrargue ? Un maniaque de l'exotisme ?

— Oh, oui ! continuait-il, en m'attirant à lui, une belle fille noire, une statue d'ébène impénétrable et chaude...

Ainsi, avant moi, il y avait eu une Péruvienne, une Antillaise... j'étais donc la troisième ?

Sa passion pour moi ne fit qu'augmenter : nous partagions la même salle de bains et seule la bibliothèque séparait ma chambre de la sienne. Par la porte entrouverte, j'avais aperçu un crucifix au-dessus de l'étroit lit de fer. Le matin, il m'apparaissait en bras de chemise et en pantalon de toile, charpenté comme un paysan. Dents saines, teint frais, peau lisse. Seul le cou accusait l'âge. Un chêne !

Mon travail était à vrai dire symbolique : à peine un peu de courrier. Je constituais l'ornement du consulat, le cactus rare. Et aussi l'incarnation de ce que Madrargue appelait avec emphase « la France d'Afrique ». Il me montrait avec orgueil, me faisait visiter les châteaux de la Vieille-Castille. Il promettait de me conduire à Saint-Jacques-de-Compostelle, à Tolède, à Avila et, bien entendu, à Grenade et à Séville.

Il saisissait le moindre prétexte pour venir me retrouver dans ma chambre. J'essayais alors de l'intéresser à mes écrits, à mes espoirs, il m'écoutait distraitement, se jetant sur mes mains et mes pieds pour les embrasser avec dévotion, me mettant ainsi à la torture. Si j'en montrais de

l'humeur, il devenait si humble que ma gêne se changeait en confusion. Hélas, il fallait me rendre à l'évidence : mon destin, ma carrière avaient fini d'occuper son esprit.

Il exigeait aussi que j'aille toutes les nuits lui dire bonsoir dans son bureau. C'était le meilleur moment. Je le trouvais usant ses pauvres yeux sur des livres, des dossiers. La pièce, dans la pénombre, paraissait une mer de solitude. Assis à sa table, il était l'épave rejetée par la vague.

— Bonsoir, petite fille, soupirait-il, en relevant la tête d'un air las.

Il m'embrassait doucement au front et se replongeait dans le travail. Mon cœur débordait de compassion.

*

Les choses s'envenimèrent avec le retour du neveu. Ricardo, qui aimait la neige et le ski, me rappelait Louison par sa fraîcheur : je me pris pour lui d'une amitié très vive. Le vieux Madrargue en souffrit. Sans perdre de vue ma résolution de ne céder à aucun homme et tout en me laissant courtiser avec gentillesse par Ricardo, je ne négligeais cependant pas Madrargue, ni n'oubliais le rite du baiser du soir dans son bureau. Et quand il s'humiliait, embrassant mes mains et mes pieds comme ceux d'une idole, je tâchais de m'y habituer. Sa jalousie ne fit qu'empirer. Ricardo devint bientôt son souffre-douleur. Madrargue écartait aussi tous les artistes qui fréquentaient sa maison, me dissuadant de poser pour les sculpteurs et les peintres. Me voir danser lui était odieux.

Parmi les peintres, Olivier s'imposait par la franchise de son regard bleu et la beauté réfléchie de son art. Avec une

infaillible intuition, Madrargue sentit venir le danger : il se mit à vouer à Olivier une inimité farouche.

De jour en jour, la tendresse du vieux Madrargue se faisait plus exclusive et plus étouffante. On commençait à jaser, à tourner en dérision l'ardeur du maître, ce qui m'irritait sans me rendre plus clairvoyante. Il ne supportait même plus que j'écrive ou que je sorte. Rien ne comptait en dehors de l'émotion que lui procurait ma présence. Mais il pouvait encore se montrer secourable et m'offrir le refuge de son épaule, quand j'étais assiégée par mes terreurs anciennes.

Il sifflait merveilleusement Granados, Albeniz, Manuel de Falla et raffolait de *La Vervena de la Paloma* : la fredonner était chez lui un indice de bonne humeur. Il me donnait parfois de petits concerts, après le déjeuner, au fond du jardin. Et lorsqu'il revenait de voyage, il y avait toujours dans ses poches un cadeau pour moi : de Salamanque, où il allait fréquemment rendre visite à Miguel Ortega, il me rapporta des boucles d'oreilles en or, et de Séville une mantille blanche.

*

C'était déjà l'été. Le vieux Madrargue décida de m'envoyer me reposer en Aragon, près de Saragosse. Ricardo m'y rejoignit à son insu, mais nous comprîmes vite, lui et moi, que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre : des fantômes s'interposaient entre nous et je pleurais dès qu'il m'embrassait. L'image de la petite fiancée menacée de finir dans un asile ne le quittait pas, et il était en outre terrorisé par son oncle.

Restait Olivier : je l'admirais. Il me manquait. Avec lui, je me sentais en confiance. Je devinais qu'il m'aimait et lui savais gré de ne m'en avoir encore rien dit. Sa réserve grave, sa pureté, sa rigueur m'attiraient. Je me surprenais souvent à lui raconter en pensée mes déboires. Sa peinture substantielle avait le pouvoir de me nourrir et de m'apaiser.

Le vieux Madrargue m'écrivait des lettres toniques. Après l'Aragon, il préconisait Salamanque où il conviendrait pour moi de faire la rencontre d'Ortega. Puis l'Estrémadure. Mais il me faudrait, auparavant, revenir pour quelques jours à Madrid, vers le 15 août, où des visiteurs de marque étaient attendus.

Pauvre Madrargue, oui, pauvre Madrargue!... Paix à ses cendres, il est mort solitaire. Et cette larme qu'on lui a refusée, c'est moi qui la verserai, car je sais ce qu'il en coûte d'aimer l'inaccessible.

Un piège. Il m'avait fait tomber dans un piège. Madrid, torride et vide. Vide l'hôtel particulier. Absente la gouvernante. Ne venaient qu'une femme de chambre et Alberto, le chauffeur et l'homme à tout faire. Je me sentis prise au lasso.

Il entra dans ma chambre à l'heure de la sieste. Nue dans mon peignoir à fleurs, je somnolais. Il s'agenouilla au pied du lit et me supplia de me montrer à lui dans ma nudité. Lasse à me noyer, je me dressai, et, devant la glace, fis glisser mon peignoir qui vint s'arrondir sur le parquet. Minute lourde. Assis au bord du lit, il me considérait comme un enfant convoite le jouet qui brille derrière la vitrine. J'étais à portée de sa main, mais aussi insaisissable que la lune.

À voix basse, il me pria de le suivre dans sa chambre. Je l'accompagnai docilement. Là, il m'entoura de son bras fort. Cachant sa grosse tête dans mon cou, il murmura :

— Petite fille... petite fille!

Le crucifix nous jetait un regard hautain d'une tristesse infinie. À côté, pendu à un clou, il y avait un cilice... Pourquoi le vieux Madrargue m'avait-il attirée là ? Aimait-il à ce point la volupté de la souffrance ? J'étais de pierre – mais friable, à cause de ma pitié. De pierre. J'étais morte, bien morte, depuis longtemps... depuis Grenoble. «Les vers se sont mis dans le sel» – ce proverbe cruel me traversait l'esprit. Ainsi Madrargue était comme les autres ? Lui, le refuge, devenait comme les autres le piège ? Il n'y avait en moi ni raillerie ni colère, mais résignation et la certitude d'être perdue pour lui à jamais – et pour moi-même – si quoi que ce fût d'irrémédiable se passait entre nous.

Ai-je adressé un appel obscur au crucifix ? Repoussant Madrargue avec douceur, je m'en revins dans ma chambre où je m'habillai, me jurant de fuir le lendemain à la première heure. Mais il y avait la nuit. Toute la nuit.

Après le dîner, nous passâmes un long moment dans le jardin à admirer le ciel. Il me nommait les constellations. De temps à autre, il élevait ma main inerte jusqu'à sa bouche amère. Nous fîmes une halte dans son bureau où l'odeur de ces plantes qu'il aimait à brûler – et dont le souvenir m'émeut encore aujourd'hui – me caressa le cœur.

— Bonsoir, lui dis-je avec l'espoir de l'apaiser. Dormez. Et si ma présence vous fait souffrir, pardonnez-le moi. À mes yeux vous n'étiez pas un homme ordinaire, vous étiez...

— Non, petite fille, ne dites rien : les mots font mal. Montons, arrive ce qui doit arriver.

L'odeur des plantes aromatiques agissait sur nous comme de l'encens.

Le vieux Madrargue eut beau se dévêtir dans la pénombre et s'allonger près de moi (à mon côté je le sentais imposant comme un chêne), il eut beau me serrer nue dans ses bras, une épée nous séparait : la promesse solennelle que je m'étais faite à moi-même devant le crucifix, et l'idéal de moine-soldat que lui-même s'était imposé.

À l'aube, il me quitta pour se rendre à la messe comme chaque matin, fier de sa force d'âme et ne soupçonnant pas le mal qu'il m'avait fait.

Je courus me réfugier auprès d'Olivier. Il peignait patiemment dans sa tour. Il comprit que je venais encore d'être frappée. Pelotonnée au pied du chevalet, je lui dis que j'avais été à un doigt de commettre une sorte de sacrilège et lui avouai tout. Contenant son indignation, il me répondit, me lavant avec l'eau bleue de son regard :

— C'est une chance que tu m'aies trouvé chez moi aujourd'hui. À partir de maintenant, si tu le veux, nous pourrions ne jamais plus nous quitter.

Quelques semaines plus tard, nous étions mariés et nous partions en voyage de noces pour Salamanque. Ortega, le magnifique, allait se dresser sur ma route, en ce moment crucial. Sans lui, j'eusse été pleinement heureuse avec Olivier. Et sans Olivier, j'eusse été heureuse, sans doute, avec Ortega. Entre les deux, je ne pouvais qu'être divisée.

— Mon ami, s'écria le grand homme, vous avez là un modèle que je vous envie.

— Il est à vous, répondit Olivier avec un doux orgueil.

Et c'est ainsi que commença le drame. Ce drame de onze ans qui devait me conduire vers Luc, après une courte trêve due à la bonté du pauvre Adrien.

*

Luc avait trop tendance à chanter les louanges de sa femme. Le psychanalyste qui s'efforçait de guérir, de libérer les autres, se doutait-il qu'il avait peur d'Édith ? Qu'il nourrissait au fond de lui-même un sentiment de culpabilité envers elle ?

Et maintenant qu'Édith est passée avec sa faux, qu'a-t-elle récolté de plus ? Son mari est-il l'époux exemplaire, le bon fonctionnaire qu'elle eût souhaité ? Luc a essayé de répondre à son petit idéal bourgeois, mais le côté anarchique de sa nature s'y est refusé – d'où la fuite en Camargue.

Je m'épuise à imaginer le procédé dont elle s'est servie pour le dresser contre moi et le réduire à sa merci. Qui peut se vanter de la connaître, de sonder tant de fausseté doucereuse ? Rien ne trahit sa mesquinerie, hormis son regard. L'a-t-elle menacé de partir avec ses fils ? A-t-elle brusquement décidé de transformer sa maison en enfer, appelant à l'aide la belle-famille ? Fils de bourgeois, Luc pouvait-il être un bohème authentique ? Dès la première pression sérieuse, il devait s'effondrer. Édith l'avait compris, d'où sa victoire. Elle a réussi à me présenter comme une intrigante particulièrement redoutable

Mais, plutôt qu'une victoire, n'est-ce pas le pire des échecs ? Victoire, si Luc, m'ayant sacrifiée, avait pu demeurer sous sa coupe. Or il n'a pas accepté de se laisser totalement asservir.

Sanchanteur !

— Oublie-moi, me dit-il, en balbutiant de honte. Oublie-moi. Je suis moi aussi comme les autres. Sanchanteur ?... Plus rien n'est possible. Il y a Édith. Il y a les enfants, la famille, la société. Il y a la réputation, la vie : tout cela ne peut être mis en question. Il y a la lèpre, le cancer...

Un forçat.

Chargé de chaînes, il s'en est allé, m'ayant percé le cœur, sans que j'aie fait un geste pour le retenir. Dans la nuit, il a tenté de se tuer. Le lendemain, il partait rejoindre les chevaux sauvages... Depuis, sa couronne est restée dans mes mains.

Épilogue

La boucle est refermée. Voici le bilan :

Olivier ? Toujours aux Antilles, parle de revenir bientôt s'installer à Paris.

Adrien ? Je continue de fleurir tendrement sa mémoire et de lui demander protection à travers la mort.

Luc ? À jamais perdu pour moi (et pour lui-même aussi, ce qui est peut-être le plus douloureux).

Ortega ? Songe à se retirer dans un monastère, après avoir épuisé les vanités de la gloire et de l'amour. Je suis seule. Il est temps que je me charge de l'éducation de ma fille, mais sera-ce suffisant pour occuper mon cœur ?

L'amère réponse ?... La voici au bout de ma pioche : comme ma mère l'Afrique qui, depuis des millénaires, a été convoitée, violée par les invasions successives, mais se retrouve immuablement elle-même, comme elle je suis demeurée intacte, malgré mes tribulations. Car je la sens encore frémissante, en moi, l'ardente jeune fille, l'arbouse flamboyante que je fus à dix-huit ans.

La fatalité qui me poursuit, je sais aujourd'hui qu'elle est le lot de tous les déracinés à qui l'on demande de faire un

bond de plusieurs siècles. Ignorante, poussant au gré du souffle rude de nos montagnes, mon destin eût été celui d'une fille de notre tribu, issue d'une orgueilleuse famille : ni Racine ni Mozart ne m'eussent manqué. C'est la civilisation qui a fait de moi cet être hybride. Pourquoi faut-il que ce flambeau que l'on se flatte de porter aux populations primitives provoque des déchirements et rende inapte au bonheur tous ceux qui me ressemblent ?

Arrachée à des traditions ancestrales et ne trouvant de sécurité nulle part, je ne pouvais qu'être flottante. Il me fallait sans cesse jouer à un jeu dont je ne possédais pas d'instinct les règles, face à des partenaires qui, eux, en avaient hérité avec la couleur de leurs yeux. Sans pays, sans ciel, munie d'un héritage spirituel n'ayant plus cours, pouvais-je m'en sortir mieux ? Je dépasse constamment la mesure. Depuis vingt-cinq ans, je me répète en vain qu'un peu moins de passion, un peu plus de lenteur et d'indifférence me sauveraient. C'est à croire que je ne sais ni respirer ni me mouvoir comme mes semblables. Quel repos j'eusse goûté à me confondre avec les autres ! Mais je me suis toujours vue seule, en face de la masse des autres.

Que puis-je encore attendre des hommes ? N'ai-je pas gagné d'avoir un cœur qui jamais plus ne soit troublé ? Mais je sens encore, enfouie sous la cendre, une minuscule braise : ce serait trop beau d'en avoir fini à quarante ans, d'être convaincue que le bonheur ne peut venir que de soi ! M'étant imposé la discipline de remonter le cours du temps, de feuilleter, soir après soir, mon livre amer, j'espérais avoir atteint le renoncement sans amertume. Mais une étincelle suffit pour que le cœur que l'on croyait éteint redevienne un brasier. On s'imagine être un arbre mort,

et voici que des pousses vertes jaillissent de toute part, avec la première aube de printemps. L'on en reste émerveillé et terrifié. Eh quoi ! repartir à nouveau ? Avec un cœur qui ne croyait plus, se remettre à croire ?

Miguel Ortega, ô mon aiguille de glace, je ne vous ai pas conquis. Quand la laideur me submerge, vous resplendissez dans la clarté de l'aurore ! Que de matins me suis-je levée pour être purifiée par vos rayons. Vous aviez presque fini votre course en ce monde, quand je me suis avancée vers votre masse imposante. Oh ! m'élever d'un bond vers votre tête couronnée... Alors, j'ai imploré au pied de la montagne et j'ai cueilli des gentianes à pleines mains : il n'est resté place en moi que pour la mélancolie non pour la rancœur – le bleu des gentianes a tout envahi. L'étincellement de votre tête, parmi les gentianes du ciel, c'est tout ce qui est resté dans le souvenir – avec le sentiment de ma fatalité.

Olivier, toi qui m'as donné ma fille et qui, pendant onze ans, m'as accompagnée, pleurant des mêmes larmes, tremblant du même froid et de la même angoisse, j'ai voulu que tu t'arraches à moi, pour que le soleil du monde te caresse et que les blonds rivages accueillent la barque fragile de ton corps. J'ai voulu, puisque le bonheur nous était interdit, que tu découvres sans moi la félicité. Qu'il a été long, l'arrachement ! Nous étions si mêlés l'un à l'autre. L'honneur est sauf : tout ce qu'il était humainement possible de faire, l'un pour l'autre, nous l'avons fait, le meilleur nous nous le sommes donné. Il arrive que tu viennes, dans mes rêves, te poser comme une cigogne sur le bord de ma fenêtre... S'il est vrai que tu doives revenir bientôt, fasse le ciel que la fièvre m'abandonne, et que tu me retrouves

sereine comme un miroir d'eau, mûre comme un fruit à l'automne, et remplie comme une amphore du lait de ma victoire intérieure. Mais le peu de sagesse acquise à creuser obstinément me dit que cette paix n'est encore pas pour demain.

Toi, Adrien, qui m'as fait connaître la quiétude en ce monde, me permettant d'imaginer ce que pourrait être toute une vie de certitude et de sérénité, je sais que tu ne renaîtras jamais dans un autre, qu'un bûcheron de ton espèce, un homme franc et sûr qui donne le sommeil, détruit le mal, et, par sa seule présence, ramène aux valeurs durables, aux nourritures essentielles, ne peut se représenter. Ô Adrien, tu étais entre mes bras comme une meule de pain bis ! Contre la frêle épaule d'Olivier, j'avais connu le frémissement de la feuille dans le vent ; contre la tienne, j'ai connu le sommeil de la petite fille dans les bras de son père. S'il m'est possible, aujourd'hui, de faire ce retour en arrière sans la crainte du lendemain, c'est grâce à ta prévoyance. Mais tu pouvais bien davantage : me rendre presque semblable à toi, me vider complètement de moi-même et me remplir de toi. Alors, j'aurais été pareille à une jarre pleine de blé, une jarre lourde de tout l'or de ton blé. Mais un avant-goût de bonheur, l'oubli momentané de mon exil, c'est tout ce qui devait m'être accordé : le reste n'était pas dans ta main. Tu es mort, et j'ai été la proie de Luc.

Ô Luc ! qu'il est dur de te pardonner (les cendres de notre amour sont encore chaudes). Mais puisqu'il s'agit de victoire à remporter sur soi-même, je m'efforcerai de n'être pas trop injuste : tu n'avais, en somme, que l'apparence des richesses que je t'ai prêtées. Si tu m'as paru libre,

quand en réalité tu étais enchaîné, si je t'ai pris pour un prince, je n'avais qu'à me montrer plus perspicace, ou capable de plus d'abnégation.

Oui, comme ma mère l'Afrique, mille fois conquise, mais qui demeure immuablement elle-même – telle est la réconfortante réponse.

Repartir à nouveau ?

... Si l'impossible attendu si longtemps
Frappait à la fenêtre, comme le rouge-gorge au cœur gelé,
Qui donc se lèverait ici pour lui ouvrir ?...

Marguerite Taos Amrouche

Composition Entrelignes (64)
Achevé d'imprimer
par la Société Nouvelle Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 13 novembre 2006.
Dépôt légal : novembre 2006
Numéro d'imprimeur : 82198.

Imprimé en France.

146195